

SOPHIE CARQUAIN

Duras, Beauvoir, Colette
TROIS FILLES
et leurs mères



Biographies romancées

CHARLESTON

Sophie Carquain, journaliste, écrivain, a écrit plus de deux cents histoires, contes et romans pour la jeunesse (édités chez Albin Michel et traduits en plusieurs langues). Elle est coauteur avec la psychologue Maryse Vaillant de quatre ouvrages dont *Entre sœurs*.

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

Design couverture : Bernard Amiard

Photographie : © David Balicki

© 2014 Éditions Charleston (ISBN : 978-2-36812-067-5) édition numérique de l'édition imprimée © 2014 Éditions Charleston (ISBN : 978-2-36812-021-7).

[Rendez-vous en fin d'ouvrage](#) pour en savoir plus sur les éditions Charleston.



À Christiane, ma mère,

À Agathe et Daphné, mes filles, pour notre formidable complicité,

*Sans oublier les hommes, mon père, mon mari, mon fils... qui
bonifient les relations entre femmes.*

INTRODUCTION

TROIS FILLES ET LEURS MÈRES

Trois filles. Trois stars. Trois destins.

Trois femmes nées au tournant du siècle, entre 1871 et 1914. Trois fortes têtes, avec un point commun : une hyper-mère. Une mère majuscule, excessive, toute-puissante. Fusionnelle, autoritaire, manipulatrice. Une mère qui les a aimées. Fort, trop, mal. Ces trois écrivains se connaissaient, se croisaient parfois... Elles ignoraient qu'elles partageaient ce point commun. Nous les avons réunies dans ce que l'on pourrait appeler, un peu pompeusement, un triptyque biographique.

Nous connaissons certes Marie Donnadieu, la mère de Duras, pour avoir inspiré l'un des plus beaux portraits de femme, dans *Un barrage contre le Pacifique* : coléreuse, injuste, idéaliste, violente. Nous connaissons « la » Sido vigoureuse, courageuse, qui hébergeait les filles-mères, suspendait toute activité pour assister à l'éclosion d'une fleur de cactus. Sido qui harcelait aussi sa fille par lettres, voulait tout savoir d'elle, mais l'a sauvée d'une mort certaine en venant la soigner à Paris... Nous connaissons un peu moins Françoise de Beauvoir, qui a elle aussi brillé par son caractère autoritaire, sa force, sa volonté de puissance sur ses deux filles, Hélène et Simone.

Devant cette déesse mère, aimante et maladroite, Duras, Colette et Beauvoir ont été sous le charme. Trois frêles petites filles gambadant pieds nus, dans la plaine de Cochinchine, dans la forêt bourguignonne ou dans les allées du Luxembourg, gavées d'affection, surcouvées, ou au contraire en manque d'amour, confrontées au totalitarisme maternel sous toutes ses formes.

Les yeux noyés d'amour, elles se sont pâmées devant cette mère toute-puissante pour devenir ensuite des adolescentes rageuses puis des femmes distantes. Et, de cet amour souvent insupportable à vivre, chacune a rendu compte.

SANS GARDE-FOU

Duras, Beauvoir et Colette ont vécu à une époque bouillonnante, créative, la Belle Époque, puis les années folles. Le tout début du siècle... C'était la préhistoire de la psychanalyse. Dolto n'était pas encore née, Freud venait (en 1916) de publier *Introduction à la psychanalyse*. Il n'était pas question, encore, de « laisser la place au père »... Il n'était pas question, alors, de dénoncer les mères abusives, excessives. On ne parlait pas d'enfant préféré, de climat incestuel¹... Rien de cela n'existe, et c'est cela qui m'a intéressée. Les relations mère-fille s'épanouissaient alors avec sauvagerie, sans garde-fou.

L'autoritaire Françoise de Beauvoir, qui vouait un culte à la transparence, exigeait que les portes restent grandes ouvertes pour contrôler les discussions de ses deux filles. Elle les a chaperonnées jusqu'à leurs dix-sept ans, jusqu'au lycée, et scrutait d'un œil jaloux leur correspondance. L'imprévisible Marie Donnadieu affichait sans retenue sa préférence pour son fils aîné, acceptait que Pierre maltraite sa sœur, la batte parfois, mais réclamait la présence de la petite Marguerite, à ses côtés, dans son lit, pour se rassurer. La fusionnelle Sido, elle, se réveillait toutes les nuits en sursautant : et si un homme venait à enlever sa chère petite Gabri ?

En scrutant leur vie, en lisant leurs livres et quelques biographies, j'ai perçu l'existence d'un fil rouge entre elles. Oui, elles avaient bien des points communs. Du plus anecdotique au plus essentiel. Toutes les trois, lève-tôt, ont aimé folâtrer dans la nature dès l'aube, toutes les trois ont subi, aux portes de l'adolescence, l'exil et la pauvreté. Colette à Châtillon-sur-Loing, Beauvoir en passant de Raspail à rue de Rennes, et Duras, surtout, en perdant son père, puis en perdant à nouveau la Cochinchine pour retourner à Paris.

Toutes les trois ont lu les mêmes livres. Duras a lu *Les Misérables*, Colette et Beauvoir aussi. Toutes les trois ont connu des émois homosexuels, à l'adolescence avec la fameuse Hélène Lagounelle chez Duras, un peu plus tard pour Colette, et Beauvoir. Elles ont aimé des hommes bien plus jeunes qu'elles : le « petit Bost », qui a tant compté dans la vie de Simone de Beauvoir, Yann Andréa, pygmalion de Marguerite Duras, et Bertrand de Jouvenel, qui avait à peine seize ans quand Colette en avait quarante.

Enfin, et surtout, toutes les trois, face à « Big Mother », ont toujours, dès le plus jeune âge, cherché un refuge². Cabane, voiture de l'amant, forêt chez

Duras, qui s'échappait ainsi de l'horreur familiale, forêt chez Colette mais aussi chez Beauvoir, où elle peut enfin rêver de son futur destin, loin de l'œil de la mère. Peut-être seraient-elles tout simplement devenues folles, sans ce refuge.

Ce lieu réel deviendra, au fil du temps, le lieu de l'écriture ; ce sentier parallèle, dont a si bien parlé Duras, évoquant, sur le plateau d'« Apostrophes », cette « vie en pointillés, à côté de la réalité ». Et si ce lieu parallèle – l'écriture – était au fond l'avatar du premier refuge – le bureau du père ? Et si, derrière tout cela, il y avait, encore et toujours, la mère ? Cette mère dont il est nécessaire de s'éloigner, se cacher, pour ne pas sombrer... « L'écriture, confiera Duras, était la seule chose qui était plus forte qu'elle³. »

« FAIRE LE SILENCE EN SOI »

Je les ai rêvées. Pendant des semaines, des mois, j'ai vécu, senti, éprouvé comme Marguerite, Gabri ou Simone. Comme un acteur face à son rôle. Un auteur est un comédien « introverti ». Il doit s'imprégner d'un personnage, penser dans sa langue, voir à travers ses yeux. Il s'agit de ressentir, jusqu'aux plus subtiles émotions, ce qu'elles ont vécu. Ou auraient pu vivre.

Un auteur est un comédien, à la différence qu'il ne déclame pas. Il écrit dans l'ombre. J'ai rêvé en Duras, en Beauvoir et en Colette, comme on rêve en anglais. J'ai tenté de suivre le conseil de Marguerite Yourcenar⁴ : « faire le silence en soi, pour entendre ce qu'il pourrait dire dans telle ou telle circonstance... Ne jamais y mettre du sien ou alors inconsciemment, en nourrissant les êtres de sa substance, ce qui n'est pas du tout la même chose que de les nourrir de sa propre “petite personnalité”, de ces tics qui nous font, nous ». C'est la seule façon d'écrire. J'ai été sous leur dictée. C'est ainsi, je crois, que l'on écrit, que ce soit une biographie romancée ou une pure fiction.

Un auteur, tout comme un comédien, est victime d'un « défaut d'être ». Il y a une petite faille, en lui, qui lui permet de se laisser accaparer par quelqu'un d'autre. Qui le transforme bien souvent en éponge émotionnelle. Cela fait souffrir, parfois, mais cela rend l'écriture nécessaire.

C'est peut-être aussi ce qui conduit certains à être psychanalystes : se mettre au chevet des individus pour capter leur douleur secrète.

Les biographes sont peut-être des mediums. Ils ont des antennes. C'est aussi comme cela que l'on entend parler certains défunts. Comme des fantômes, que l'on écoute, à côté, au-dessus de soi... Les anges passent, sous nos cieux... Mais ils ne sont pas muets. Ils vont et viennent, ils nous parlent.

Maryse Vaillant, ma coauteure psychologue, aujourd'hui disparue, m'avait orientée, sans le savoir sur cette voie de la biographie subjective, m'assurant que j'avais une intuition clinique. Merci Maryse. J'ai beaucoup pensé à nos conversations, j'ai poursuivi les analyses que nous avions menées ensemble, dans nos livres sur la psychanalyse, les relations entre sœurs, la féminité... Nous y avions abordé si souvent les relations entre les filles et leur mère... Là encore, je n'avais qu'à me laisser guider.

LA LOGIQUE DE L'IMAGINATION

Je les ai installées dans leurs décors, dans leur époque, dans les bruits de carriole, le brouhaha des cafés, les odeurs de viande grillée et de soupe du Vietnam. Et je les ai suivies, caméra à l'épaule.

C'est en ce sens qu'une biographie, même romancée ou subjective, ne dit pas n'importe quoi. Les personnages sont délimités par un trait précis. Leur logique interne, si vous la suivez, ne vous conduit qu'à des situations plausibles.

Les colères de Simone enfant, je les ai vécues. La détermination de Marguerite devant l'écriture, à l'âge de onze ans, les crises d'étouffement de Gabrielle, je les ai vécues aussi. L'imagination prend appui sur certains petits détails pour se déployer. Elle n'a plus qu'à faire son travail. Mais elle est délimitée par la logique interne du personnage.

Marguerite, Gabrielle, Simone... Ces trois petites filles m'ont émue. Gracile blonde aux yeux bridés et aux pieds nus égarée dans la plaine aux oiseaux, petite bourgeoise colérique trépignant dans les allées du Luxembourg, ou jeune paysanne roulant les « r » et des sabots dans les ruelles tortueuses de Saint-Sauveur-en-Puisaye. J'ai eu envie qu'elles se rencontrent. J'ai créé des ponts entre elles.

Marguerite rencontre Simone, Simone lit Colette, Colette écoute Duras à la radio, et feuille, sur son lit-bateau, *Le Deuxième Sexe* dédicacé par Beauvoir. J'aime l'idée de cette fraternité de femmes ; l'idée que ces trois femmes, sans le savoir vraiment, ont été comme des sœurs... C'est la raison pour laquelle je les ai imaginées dans les mêmes scènes, s'observant dans le miroir à l'adolescence, jouant avec une araignée ou bien encore au chevet de leur mère, vivant la disparition du corps maternel. Cette main, jadis si douce et forte, aujourd'hui si faible.

À ce stade de l'écriture, au moment où je percevais ces correspondances, comme autant de fondus enchaînés, j'ai commencé à imaginer un film. Un long-métrage dans lequel, comme un chassé-croisé, à la manière du film *The Hours* de Stephen Daldry – adapté du roman éponyme de Michael Cunningham –, trois destins féminins, incarnés par Meryl Streep, Nicole Kidman et Julianne Moore, se croiseraient, tricotant une époque.

On y verrait à quel point la mère a été déterminante dans la décision d'écrire. Ne fallait-il pas opérer une distance salvatrice avec cette mère toute-puissante ? L'écriture est née chez elles trois de cette impéritosité.

Marguerite a écrit pour, dit-elle, venger sa mère, mais peut-être aussi pour exprimer le désespoir de la séparation.

Colette a écrit merveilleusement sur les « petites choses », une corolle de tulipe ou le rougissement subtil des joues de mademoiselle Aimée, comme pour répondre à l'injonction de sa mère : « Regarde, regarde ! » Simone, élevée par sa mère dans le tabou du corps et la répression des émotions a, elle, écrit avec son « cerveau gauche », celui de la rationalité. Même romancière, elle reste une femme d'idées. Elle a cherché aussi à venger sa mère – une mère qui eût tant aimé poursuivre ses études – en écrivant *Le Deuxième Sexe*.

Si Marie Donnadieu, Sido, Françoise de Beauvoir savaient... Si elles savaient tout ce que leurs filles leur doivent. Ces hyper-mères ont été déterminantes, non seulement dans leurs rêves d'écriture, mais aussi plus précisément dans la mise au point de leur style propre. Enfin, parce que cette biographie est subjective, je l'ai découpée en toute subjectivité. Marguerite Duras m'a permis de parler de ma relation avec ma propre fille. La boucle était bouclée, l'histoire peut commencer.

MARGUERITE DURAS ET MARIE D.

UN AMOUR AMBIVALENT

« *J'ai eu ce paradis d'une mère qui était tout à la fois. Le malheur, l'amour, l'injustice, l'horreur*⁵. »

PROLOGUE

LA RENCONTRE, L'ÉTÉ 80

C'était l'été 1980, celui de mes seize ans, l'âge de Suzanne, la fille du *Barrage contre le Pacifique*.

Cet été-là, mes parents avaient loué une maison à Argelès-sur-mer, au bord de l'Atlantique. Une résidence sonore, qui laissait passer les gronderies des mères, les cris des enfants. Je m'ennuyais – comme toutes les adolescentes du monde, avec une sorte d'acharnement silencieux. Humeur gentiment dépressive. J'avais le sentiment de me cogner contre une vitre.

La fin d'un cycle.

L'an prochain, c'est certain, je partirai sac au dos.

Toujours, tout le temps, réveillée avant les autres, que ça soit en vacances, pendant l'année, ce petit sommeil que les « bons dormeurs » envient aux mauvais coucheurs, eux qui y voient une forme de malédiction. Réveil au petit matin, cernes, première promenade pieds nus sur le sable, premier bain de mer, et puis – la plus belle des plages ne pouvant donner que ce qu'elle est – retour, ennui, livres, désir d'écrire, sans m'y mettre vraiment.

J'attendais une rencontre.

Cette rencontre a eu lieu au marché. Je m'en souviens avec la force d'une déflagration amoureuse. Je me souviens même, quelques décennies plus tard, de ce que je portais : un genre de salopette rayée à la mode des années quatre-vingt.

C'était un petit marché, minuscule. Il n'y avait qu'un vendeur de fruits et légumes, un marchand de fromages de brebis avec de la confiture de cerises noires, un étal de pains d'épices et miel. Et, sur une petite table de camping bringuebalante, quelques livres cornés et défraîchis. Dans la pile de Guy des Cars, de Barbara Cartland, de manuels sur l'astrologie, de grands classiques édités à la NRF, soudain, un petit livre bleu me fait de l'œil.

Le titre ne m'émoustille pas : *Un barrage contre le Pacifique*, n'est-ce pas le titre d'un roman de guerre ? Je déteste les films de guerre et les westerns. Je comprendrai plus tard qu'il y est question d'une guerre bien plus intime,

un de ces huis clos suffocants que j'affectionne. Mais je ne le sais pas encore. Alors, pourquoi le prends-je en main ? Je l'ouvre. Les phrases sont sèches, brèves... « Ils avaient pourtant cru que c'était une bonne idée d'acheter un cheval. » Le rythme me plaît, comme une mélodie. Je tourne les pages.

Je lis, saisies au vol, ces phrases :

« Il en était de ces enfants comme des pluies, des fruits, des inondations. Ils arrivaient chaque année, par marées régulières... Chaque femme de la plaine, tant qu'elle était assez jeune pour être désirée par son mari, avait son enfant chaque année. À la saison sèche, lorsque les travaux des rizières se relâchaient, les hommes pensaient davantage à l'amour et les femmes étaient prises naturellement à cette saison-là. Et dans les mois suivants, les ventres grossissaient. »

L'air, soudain, était plus dense. Les mouettes ne criaient plus de la même façon. Il y avait quelque chose d'assourdi tandis que je tournais les pages. C'était mon cœur, que j'entendais battre. Et puis, mes yeux se sont posés sur cette phrase, ce rythme de respiration humaine : « Cela continuait régulièrement, à un rythme végétal comme si, d'une longue et profonde respiration, chaque année, le ventre de chaque femme se gonflait d'un enfant, le rejettait, pour ensuite reprendre souffle d'un autre »...

J'avais seize ans, et comme beaucoup d'adolescentes, soulagée d'être sortie de l'enfance, je m'interdisais la moindre émotion concernant les bébés. Alors pourquoi ce déferlement, cette vague, devant le sort de ces enfants ? Qu'est-ce que cet auteur avait chatouillé, en moi ? J'ai imaginé ces petits indigènes aux yeux bridés, accrochés par grappes aux arbres, qui mouraient de faim. J'étais dévastée, creusée de l'intérieur. Quelqu'un était venu ébrécher la carapace de l'adolescence mutique frapper à la porte, mais au bon endroit. À l'endroit, précisément, du désespoir.

Il y avait de la noirceur sublimée dans cette phrase. Un diamant brut, une perle noire. Jusqu'alors, je n'avais rien lu de bien excitant sur la maternité, rien entendu, que des belles idées positives, idéalistes, sur l'amour oblatif, le nécessaire sacrifice maternel.

Cet auteur parlait « cash », avec des mots comme des poignards, comme on les aime à seize ans. Les enfants mouraient, les mères désespéraient, le monde était sans pitié. Nous étions loin, très loin du Pacifique ; je n'étais qu'une adolescente devant l'Atlantique. Mais je l'avais rencontrée. Je

l'avais rencontrée page 117, au moment où les enfants, accrochés aux manguiers, meurent « les bouches ouvertes sur leur faim ».

Aujourd'hui, quand j'attrape le livre, il s'ouvre toujours à la page 117, sur les enfants maigres accrochés aux arbres. Quand j'ai, à Dakar, croisé des enfants à peine vêtus, accrochés aux portières bringuebalantes d'un car, mon esprit s'en est retourné immédiatement, par un curieux chemin neuronal, à ces petits Cambodgiens accrochés comme des grappes qui dévoraient des mangues et en mouraient.

C'est ainsi qu'un livre vous marque, durablement. Comme un tatouage intérieur.

Le livre coûtait 1 ou 2 francs. J'ai réglé, je suis partie, comme une voleuse.

Je l'ai dévoré, ce livre, devant les vagues – l'océan Atlantique, nettement moins exotique que le Pacifique, hantée littéralement par cette histoire, si désespérée, mais si vraie. Il est faux de prétendre qu'une comédie musicale ou qu'un « film gai » peut vous tirer de votre déprime d'adolescente. Il n'y a rien de plus sinistre qu'un film gai quand on est triste. À l'adolescence, on veut un uppercut au menton, un livre aussi fort qu'un petit verre de vodka, ou un ristretto. On veut du solide, du désespéré. Duras est aussi un auteur pour les adolescents.

« Eh bien, ça n'est pas gai-gai », dira-t-on autour de moi. Qui prétend que la vie est gaie ? Il n'est rien de plus triste que de n'avoir personne avec qui partager votre noirceur. Au moment où relation entre mère et fille nous pèse, je m'étonnais de la perversité d'une mère qui regarde avec bienveillance sa fille « se vendre » pour un diamant. C'était franchement immoral, mais une immoralité bien plus acceptable que celle des méchants « chiens du cadastre ».

Cet été-là, par une de ces curieuses coïncidences, j'ai rencontré aussi une fille de notre classe, dans un musée, un jour de pluie. Elle s'appelait Valérie, était fille d'avocat, elle riait sans raison et marchait pieds nus dans la rue. Certaines choses circulaient sur son compte : elle aurait fait une tentative de suicide à quinze ans à la suite d'une rupture amoureuse et serait devenue nymphomane. Nous sommes allées au musée, puis sur la plage ensemble. Valérie avait un regard extatique, un rire fou, et parlait peu. À la plage, quand elle s'est allongée sur le ventre, j'ai remarqué qu'elle arborait une

cicatrice tout le long de la colonne vertébrale. J'en ai eu l'explication en fin d'après-midi, alors que nous rentrions à bicyclette, elle toujours pieds nus, moi en sandales. Nous venions de dépasser une tour sarrasine couleur de cendres, plantée dans la campagne aride.

Elle a ri :

— C'est là que j'ai fait ma tentative de suicide. J'ai sauté de tout là-haut. Mon vélo a fait une embardée.

Elle s'est remise à rire.

J'ai pensé à la mendiane. Cette fille était totalement folle, mais elle m'était plus proche, grâce à la mendiane de Duras.

— Est-ce que tu as lu Duras ? ai-je hasardé.

— Duras ? Non. C'est un auteur de polar ?

— Pas vraiment, ai-je ri.

Oui, qui était cet auteur, Marguerite Duras ? Elle était née en 1914, en Indochine, d'un père professeur de mathématiques et d'une mère institutrice, était-il signalé dans la petite bio du livre. Elle avait loupé le prix Goncourt, elle avait écrit d'autres romans. Tant mieux. Une porte s'ouvrait, je n'étais plus seule.

Dès cette année, j'ai su que j'écrirais quelque chose sur elle. Je l'ai fait à vingt-deux ans, en rédigeant un petit essai sur le soleil et la chaleur dans son œuvre. Je l'ai posté à son attention, aux éditions de Minuit. Je n'attendais aucune réponse de sa part – mais je le lui ai envoyé comme un hommage, rien de plus. Aujourd'hui, je parcours ce texte, maladroit, qui ressemble plus à une déclaration d'amour qu'à un essai littéraire. Et me voici, vingt-cinq ans plus tard, replongée dans ma première passion, avide de tout connaître, de me laisser envahir par elle.

Sa mère est le personnage le plus important de son œuvre. Sa mère dans sa réalité, mais aussi la mère fantasmée, archaïque, celle qui incarne le désespoir, l'amour absolu, l'horreur, l'injustice. Et ce que Duras elle-même nommait la folie maternelle.

CHAPITRE 1

PRÉNOM MARGUERITE...

Le 4 avril 1914, à 4 heures, dans la maison de Gia Dinh, bourg de la banlieue de Saigon...

— C'est une petite fille, une jolie petite fille ! s'écrie la sage-femme. Marie Donnadieu tourne la tête, et sourit d'un air las à la jeune Annamite en blouse grise.

Ce matin-là, la chambre conjugale ressemble à un champ de bataille : les lourds draps de lin blanc, roulés en boule au pied du lit, pendent de chaque côté. Et, sur la table de chevet en bois de rose, s'amoncellent des linges de toilette, une petite bassine d'eau, deux peignes en corne, de l'alcool à 90 degrés. Marie Donnadieu reprend son souffle. L'air est encore imprégné du parfum des écorces d'oranges et de pamplemousses, mêlés à des gousses de bô ket, un arbuste aux propriétés antiseptiques, que l'infirmière a fait brûler dans une marmite en terre cuite, hier soir, pendant l'orage. Elle y avait jeté du sel et du curcuma, avant d'approcher la marmite du ventre de la mère, lui expliquant que, suivant la tradition, l'encens protège les bébés du mauvais œil et des mauvais esprits. Marie Donnadieu s'est pliée à ce rituel.

Le bébé est né. Et le silence s'est fait brusquement, comme le calme après la tempête, la douceur après la souffrance. On n'entend plus que quelques bruits, au fond de la pièce, l'infirmière et les deux jeunes filles s'agitent un peu. Le lourd ventilateur bourdonne au plafond, lentement et régulièrement... Mais il est sans effet sur la chaleur... La touffeur poisseuse qui fait briller les fronts et annonce les pluies de mousson, n'est pas tombée, malgré l'orage.

Elle est revenue, intacte, après la pluie.

— Donnez-moi un peu d'eau, juste là, sur les lèvres...

Dans son lit, un beau lit en fer forgé noir et doré, comme on en trouve au Vietnam à cette époque, Marie Donnadieu, appuyée sur les coudes, avance les lèvres et sirote maladroitement dans le verre tendu par l'infirmière. Les cheveux noirs défaits sur les épaules, pâle comme la longue chemise en

linon blanc que la sage-femme lui a fait revêtir, elle n'a plus de force de regarder le petit être qui se tortille, à côté d'elle.

Elle vient de donner naissance à son troisième enfant, une petite fille.

Il est 4 heures du matin.

— Votre front, madame, chuchote l'infirmière, qui lui passe un linge frais sur le visage, autour de ses yeux — ils semblent encore plus verts, ce matin —, sur les ailes du nez, à la racine des cheveux.

Puis, elle se retourne, attrape le bébé dans son berceau et l'approche d'une main ferme de la mère. Il serait temps de le mettre au sein, mais Marie secoue la tête faiblement, les yeux à demi-clos, la main sur le cœur.

Elle a l'impression que le moindre mot, le plus petit geste, pourrait la tuer.

Marie Donnadieu est épuisée. Le labeur s'est éternisé de longues heures. Elle sent une larme couler sur sa joue. Une larme sèche, un pur condensé de fatigue. Elle tente de se lever sur ses coudes. La sage-femme lui glisse un second oreiller sous la tête.

— Vous êtes fatiguée.

Cet accent chantant et nasillard des Annamites réjouit Marie Donnadieu. Ils ont l'air si heureux, ils ont l'air de fredonner, même en parlant de choses graves.

Pour ces jeunes femmes, la naissance est toujours un moment de grâce.

Elle sourit à la jeune Annamite.

— Je le savais, chuchote-t-elle. Une petite fille. Je le savais.

Marie Donnadieu soupire et pose la tête sur le côté. Après deux fils, Pierre et Paul, à trente-sept ans, elle accouche enfin de la fille tant espérée. Elle cligne des yeux puis sourit doucement à la photo sépia de ses propres parents, accrochée sur le mur blanc, dans la chambre, comme pour leur présenter le bébé. La photographie où figure son père, boulanger du Pas-de-Calais, et sa mère, une brune au menton carré et au regard autoritaire.

Son mari, Henri Donnadieu, a rangé dans sa poche le mouchoir, avec lequel il tamponnait son front, et tendu les bras vers le bébé. Il a un visage triangulaire, une barbe taillée en pointe, à la mode du Second Empire, et un magnifique regard intense. Son visage luit sous l'effet de la chaleur, mais resplendit de bonheur.

Tout comme sa femme, il n'est plus si jeune. À quarante-deux ans, il a déjà deux fils d'un premier mariage, deux fils d'un second... Il ne bouge pas : il fait trop chaud.

Dans la maison de Gia Dinh comme dans toutes les maisons coloniales, l'architecture a été conçue pour optimiser la ventilation. Toutes les pièces sont en enfilade, ouvertes les unes sur les autres, privilégiant les courants d'air, avec une bonne hauteur sous plafond. Mais avril est le mois le plus chaud de l'année, trente-cinq degrés au bas mot. Le mois le plus terrible, juste avant que ne s'abattent avec fracas sans discontinuer les pluies de moussons de la saison humide. Un mois éprouvant pour tous, mais encore plus pour les femmes enceintes. Surtout les femmes d'âge mûr.

À trente-sept ans, Marie Donnadieu a porté lourdement et un peu honteusement son troisième enfant. Contrairement à sa première grossesse, exhibée fièrement, ventre en avant, elle a dissimulé ses rondeurs dans une de ses robes sacs, en cotonnade blanche, à ras de bottines, jusqu'au dernier moment, avec l'arrière-pensée que ce ventre était, à son âge, un peu déplacé... Une grossesse n'est-elle pas l'aveu criant, au vu et su de tous, de votre propre sexualité ?

Ici, à Saigon, et dans sa banlieue, les Blanches font des frais de toilette. Toutes de blanc vêtues, « le blanc des coloniaux », elles portent des jupes et des robes à mi-mollets, de beaux décolletés laissant entrevoir une peau laiteuse.

Marie Donnadieu les regarde passer avec une pointe de mépris.

Combien de temps consacrent-elles à leur apparence ? Elle n'est pas faite de cette eau-là. Peu coquette, c'est une laborieuse, une femme qui « vit utile ». Une femme pas facile, dit-on. Chez elle, qui est autoritaire, rien ne se fait de manière automatique. Elle discute, elle négocie tout !

Dans sa maison, chuchote-t-on sur son passage, c'est elle qui porte la culotte. Son mari file doux... La réalité est bien plus complexe, évidemment. Marie Donnadieu est éperdue d'admiration pour ce mari si brillant, ce directeur d'école.

Et Marguerite Duras elle-même parlera de son père comme d'un « génie mathématique ». Un père qu'elle adorait, dit-elle. Un papa bien trop tôt disparu, qui la laissera aux prises avec cette mère un peu inquiétante, imprévisible. Cette fameuse maman qui, écrira Duras dans *Lettre à ma mère*, « n'a jamais été tendre. Jamais on ne s'embrassait chez nous, jamais on ne se serrait la main⁶ ».

— Regardez votre fille...

Étonnamment, le bébé ouvre des yeux immenses, noirs comme l'encre. Elle a des traits annamites, un petit menton pointu. La petite fille tant rêvée est là. Marie Donnadieu s'étonne. Pourquoi n'est-elle pas transportée de joie ? Sans doute l'épuisement.

Soudain, elle se tourne vers Henri, son mari.

— Et les enfants ? Vite, vite, va chercher Pierre. Pierre doit voir sa petite sœur. Pierre ne doit pas se sentir écarté, il faut faire attention à ces choses-là.

Pierre est l'aîné, le fils aîné de la fratrie. Marie Donnadieu porte une attention infinie à ce fils aîné, aux beaux yeux en amande, qui pose sur le monde et sur les autres un regard perçant. Il faut protéger Pierre... Le petit Pierre dont tout le monde lui dit qu'il est si intelligent. « Il comprend tout, il comprend trop », lui a lancé un jour la femme d'un haut fonctionnaire. « Mefiez-vous de son intelligence. »

— Quel est son prénom ? sourit la sage-femme.

— Marguerite...

— Marguerite ?

La sage-femme joint les mains comme pour prier et éclate d'un rire frais.

— C'est joli.

— Marguerite, c'était une de mes petites sœurs... Une jumelle. Elle est morte à seize mois. Et moi, j'avais seize ans. C'était la jumelle de Thérèse.

L'infirmière regarde cette femme épuisée, que, parfois, elle a du mal à comprendre. Cette femme que l'on dit très intelligente, mais aux bizarries notoires.

Marie Donnadieu parle de raison. Elle a perdu une sœur – une sœur jumelle, morte à seize mois, le 30 juin 1894, l'année de ses seize ans. Depuis ce funeste jour, l'adolescente s'est fait une promesse : « Le jour où j'aurai une fille, je l'appellerai Marguerite. Marguerite comme une fleur sauvage, une fleur qui renaît. »

Et c'est ainsi qu'un prénom forge un destin. La chape de plomb tombe sur les épaules du bébé. Dès la naissance, porter le prénom d'un défunt, *a fortiori* s'il s'agit d'un bébé mort, n'équivaut-il pas à une mission inconsciente ?

Marguerite Donnadieu serait-elle devenue Duras sans ce prénom ? Chargée de parler de la souffrance des mères, des femmes et de l'amour en

général ? Aurait-elle écrit autant sur la mendiane de Calcutta ? En 1914, la psychanalyse n'en était pas même à ses prémices. On ne parlait pas encore des « enfants de remplacement ». Mais Marie n'envisageait tout simplement pas un autre prénom. Elle avait vu tant de tristesse, chez sa mère... Tant de fatigue, aussi. La lutte que chacun livre contre son propre chagrin consomme tant d'énergie.

Au-dessus d'elle, les pales du ventilateur en bois tournent en une valse lente et méthodique. La jeune accouchée aime cette brise légère, qui calme ses nerfs, et dissout les chagrins. La petite fille contre son sein, elle lui sourit, et, enfin, se laisse submerger par un déferlement d'émotion. Elle presse le bébé contre elle :

— Bienvenue dans ce monde, bienvenue au Vietnam.

Gia Dinh, l'endroit où est née la petite Marguerite Duras, est un des plus gros faubourgs de Saigon, qui, ironie du hasard, signifie « Tranquillité parfaite » en chinois. Vous l'avouerez, ce côté « long fleuve tranquille » convient bien mal à ce que fut la vie de Marguerite Duras ! C'est pourtant à Gia Dinh que Henri Donnadieu, mathématicien de formation, originaire du Lot-et-Garonne, après être parti « aux colonies », a rapidement été nommé directeur de l'école normale. C'est ici aussi, ou plus précisément à Saigon, que Henri, veuf d'Alice Rivière, et Marie Legrand, veuve de Félicien Obscur, se sont rencontrés. Et aimés. Deux coeurs esseulés et malheureux, veufs tous deux, séduits tous les deux par les lectures de Pierre Loti et le discours que l'on tenait alors sur l'Indochine, cette Indochine qui vous promettait un avenir glorieux et une fortune assurée ! Les affiches de propagande, épinglees dans toutes les mairies et les édifices publics ne montraient-elles pas des couples de Français, se balançant négligemment dans des rocking-chairs, suavement éventés par des indigènes dociles, sous les feuilles de bananiers et de canneliers ? Les clichés en avaient attiré plus d'un...

Ils se sont mariés, puis Marie a donné naissance à ses deux premiers fils, Pierre, et Paul... Avant d'accueillir la petite Marguerite, elle qui se croyait *ad vitam aeternam* abonnée aux fils...

Mais pour la toute petite Marguerite, l'attachement maternel fut de courte durée. Comme si, toute sa vie durant, elle devait subir les intermittences du cœur maternel. Comme si, toute sa vie durant, elle devait regretter d'être si mal aimée, par une mère qui n'aura qu'un Dieu, et qu'un enfant : son fils aîné, Pierre.

Pour l'heure, en 1914, il n'est pas question d'amour, mais de santé. Marie Donnadieu, qui n'a jamais vraiment récupéré après l'accouchement, tombe très malade alors que Marguerite n'a que six mois. Les douleurs, la fièvre se déclarent une nuit. Elle est très pâle, souffre de sueurs nocturnes, craint de mourir. Elle ne s'alimente plus, vomit jour et nuit. « Rien ne passe. »

Rien n'y fait. Ni la queue de crocodile grillée, mets de choix au Vietnam, préparée par la cuisinière de l'époque, ni le porc sauté aux crevettes et au riz blanc... Est-ce le paludisme ? la fragilité du cœur ? une dysenterie ? Henri, très inquiet, voit sa femme dépérir. Marie Donnadieu est elle-même très angoissée par son état, et son anxiété vient s'ajouter aux symptômes. Comment cette famille va-t-elle se débrouiller ? Et la petite Marguerite, qui n'a que six mois ? Autour d'elle, les médecins militaires prennent la décision : elle doit rentrer d'urgence en France pour se faire soigner.

En octobre 1914, la mère, exsangue et malade, embarque donc à bord d'un de ces gigantesques paquebots des Messageries maritimes, qui sont alors dédiés aux traversées vers l'Indochine, de Marseille à Saigon. Direction : l'hôpital de Toulouse, où elle sera soignée pendant huit mois. Huit mois au cours desquels la petite Marguerite sera confiée aux bons soins d'un boy, avec un père qui rentre tard le soir. Nul besoin d'avoir fait de longues études de psychologie pour comprendre que ce « manque de mère » peut être fâcheux pour un bébé si jeune. C'est en effet vers huit-dix mois, après avoir traversé la fameuse « angoisse de l'étranger », qu'un bébé parvient à comprendre qu'il ne forme pas qu'un avec sa mère. Pendant les huit à dix premiers mois de sa vie, il est dans une bulle, une dyade originelle, et n'acquiert son identité que par et avec sa mère. Cette séparation précoce est très certainement à l'origine d'un manque affectif profond et inconsolable chez la petite Marguerite. C'est ainsi que la biographie peut nous aider à comprendre la naissance de l'écriture.

« Aucun amour au monde ne peut tenir lieu d'amour », dira Sara, l'héroïne des *Petits Chevaux de Tarquinia*. Phrase emblématique de la mythologie durassienne...

Ces huit mois d'absence ont-ils rompu la communication originelle ? Dans l'interaction qui unit un enfant à sa mère, quand l'un ressent une rupture, l'autre peut l'amplifier, comme dans un écho... Ces longs mois de convalescence ont peut-être également désinvesti le lien mère-bébé, et creusé la distance. Toute sa vie, Marguerite Duras prétendra que sa mère ne l'a pas aimée, ou beaucoup moins que ses deux frères. Est-ce dû à cette séparation précoce ? Ou peut-être au fait que Marie Donnadieu ne s'est pas appréciée en tant que femme... Et que, comme le souligne la psychologue Maryse Vaillant⁷, le fait pour certaines femmes d'être fâchées avec leur propre sexe leur rend difficile l'amour pour leurs propres filles. La petite Marguerite, en revanche, est très proche de son père, Henri Donnadieu. Ce père qui la chouchoute, la prend dans ses bras... Ce père qui disparaîtra bien trop tôt.

CHAPITRE 2

« NE LE DIS À PERSONNE... »

1920, à Hanoi. Marguerite a six ans, Pierre en a dix et Paul neuf.

— Pierre, es-tu prêt ? Marguerite ?! Marguerite !! Enfile tes bottines, nous allons être en retard. Tu n'es vraiment pas douée.

Dans sa chambre, tout en pestant, Marie Donnadieu réajuste sa coiffure, pique une épingle dans son chignon, lisse ses bandeaux noirs, de chaque côté du visage.

Ce jour-là, comme elle le fait régulièrement, la mère entraîne ses enfants chez le photographe. Certaines femmes notent scrupuleusement, par de petits traits rapides au crayon noir, la croissance de leurs bambins sur une toise accrochée au mur. Marie, elle, préfère les photos, ces belles photographies sépia qu'elle fait encadrer fièrement dans sa maison, et qui fixent si bien les souvenirs.

Ça n'est pas donné, cela a un prix, mais elle, veuve de Félicien Obscur, trop tôt blessée par la mort, elle se doute bien que, devenue vieille, elle pourra se repaître indéfiniment du visage de ses enfants. Ça n'est pas de l'argent jeté en l'air.

— Paul, aide ta sœur à lacer ses bottines. Dépêchons-nous.

Paul, prénommé le « petit frère », bien qu'il soit l'aîné de trois ans de Marguerite, soupire en lorgnant du côté de Pierre. Pierre ? On ne lui demande jamais rien.

Marguerite, elle, a un petit visage pointu, un visage triangulaire de petit chat, des yeux en amande. C'est une ravissante petite fille. Elle a enfilé une triste robe noire, un peu trop courte, qui souligne son extrême minceur. Quand nous la regardons, sur ces photos, nous voyons en elle la version féminine du petit garçon malingre de *L'Été 80*, le petit garçon malingre, isolé, qui semble détenir un secret⁸...

Le photographe a pignon sur rue, dans la rue principale de Hanoi, où parfumeries luxueuses voisinent avec les vitrines dernier cri, « à la mode de Paris ». Marie Donnadieu, encadrée de ses deux fils, se fraie un chemin

parmi les élégantes en capeline, pomponnées et rieuses, qui viennent prendre le frais à la terrasse du café Albin ou du café de la Place. Certaines portent une ombrelle, d'autres un parapluie. À l'époque, le teint blanc est encore de rigueur.

Marguerite baisse les yeux en passant devant ces longues silhouettes vêtues de blanc. Elle attrape la jupe de sa mère de sa petite main, et voudrait être ailleurs. Marie, de son air farouche, ignore tout ce beau monde. Jamais elle ne « *fraiera* » avec la bonne société coloniale. Elle ne se sent pas de ce monde. Au lieu de se retrouver au café à siroter un jus de fruits, elle arrose ses fleurs, éduque ses enfants, engrange des souvenirs, et pense à l'argent.

Le photographe, un affable Vietnamien vêtu du costume traditionnel en soie, fait asseoir la mère, au centre, encadrée par ses deux fils, la petite Marguerite, comme un animal sauvage, toujours accrochée à un pan de tissu maternel. Allez, petite, souris, semble-t-il dire.

Il se demande un instant si cette enfant comprend bien le vietnamien.

— Bien sûr, elle comprend. Mais elle n'en fait qu'à sa tête, répond la mère.

Marguerite serre les mâchoires. Non, elle ne veut pas sourire. Elle voudrait être chez elle, au frais, à jouer, à lire. Elle voudrait que son grand frère Pierre cesse de lui faire peur avec son bâton pour jouer à la guerre ; qu'il cesse de la traiter de tous les noms. Elle voudrait que les pensionnaires, invités par sa mère, cessent de poser leurs regards bizarres sur elle. Et que sa mère cesse de l'appeler « *ma petite misère* ». Misère, ça n'est pas un prénom, non ?

Le photographe fait la mise au point, et prend plusieurs clichés. Il renonce à faire sourire la petite fille. Au moins la mère a-t-elle desserré les dents et esquissé un léger rictus... Il la connaît, cette dame blanche, qui ne se mêle pas vraiment aux Blancs, ni aux indigènes. Il semblerait qu'elle soit « entre deux races ». En tout cas, elle fait moins de grimaces que les Blanches.

Marie Donnadieu se lève, remercie le photographe. Non, qu'il n'attende pas ses sous pour l'instant. Elle réglera quand le travail sera fait, pas avant.

À Hanoi, où ils ont élu domicile, dans le Nord du pays, la chaleur est plus supportable. La ville est devenue à l'époque un vrai petit paradis pour les coloniaux. Henri Donnadieu est directeur du collège du Protectorat,

l'établissement le plus important de l'Indochine, et directeur de l'enseignement primaire au Tonkin.

Ils habitent une villa en bordure du lac de Truc Bach, près du lycée Albert-Sarrazin, et de l'école où les deux frères suivent leur primaire, dans le quartier dit « du grand Bouddha », le long de l'avenue du même nom. Marie Donnadieu, elle, ronge son frein : elle n'a pas obtenu de poste de fonctionnaire, et se retrouve, contre son gré, « femme au foyer ». L'oisiveté lui pèse et, même si elle continue à donner des cours à la petite Marguerite, qui s'avère une élève très douée, elle s'ennuie. C'est la raison pour laquelle elle va prendre en pension quelques Annamites, fils de bonnes familles du Vietnam et du Laos.

C'est une de ces après-midi-là qu'il s'est passé « la chose », avec un jeune Annamite de riche famille.

« L'un d'entre eux, un après-midi, me demande de le suivre dans une "cachette". Je n'ai pas peur, je le suis dans sa cachette. C'est au bord du lac, entre deux bâtiments de bois qui devaient être des dépendances de la villa. Je me souviens d'une sorte de couloir étroit entre des parois de planches [le lieu des cabines de bain].

J'ai six ans, il a onze ans et demi, il n'est pas encore pubère. Sa verge est molle encore, il me dit ce qu'il faut faire. Il me la met dans la main, il met sa main par-dessus la mienne et nos deux mains la caressent de plus en plus fort. Puis, il cesse. Je n'ai jamais oublié la forme dans ma main, la tiédeur. Et le visage de l'enfant, les yeux fermés, hissé vers la jouissance encore inaccessible, martyr, qui attend. »

Cela, Duras l'a écrit. Bien plus tard⁹

Mais pour l'instant, la petite Marguerite ne sait pas trop comment nommer ce qu'il s'est passé et d'ailleurs, tout se confond dans son esprit. Est-ce qu'il était gentil ? Oui, il était gentil même si, bien sûr, il l'a un peu forcée à le toucher. Elle n'a rien dit... Mais rentrée dans sa chambre, elle a pleuré. Ça fait du bien, les larmes, ça dissout la boule que l'on a dans la gorge, et qui empêche de respirer. Ce jour-là, Marguerite s'est lavé les mains, le visage, puis à nouveau les mains, le visage, trois fois de suite.

Et puis, parce que, à six ans, on parle sans détour à sa mère, elle lui a dit ce qu'il s'est passé. Le jeu étrange, avec le sexe du jeune homme. Car elle dit tout à sa maman, Marguerite. Comment pourrait-elle faire autrement ?

Elle sait bien qu'il ne rime à rien de dissimuler. Elle n'a que six ans, l'âge des cabanes, l'âge des cachettes et du tout début du secret¹⁰... Mais Sa mère voit tout, sait tout, et entend tout. Tout ce qu'il se passe au fond de son cœur et de son estomac.

Peut-être même, songe la petite fille, la mère l'a-t-elle vue, en regardant dans la serrure... ? Marguerite raconte la scène, sous le regard inflexible. Les lèvres durcissent. Elle pose sa main, dure, sur la bouche de Marguerite : « N'y pense plus jamais, jamais. Et surtout, n'en parle pas. » C'est un secret. Marguerite lui obéira, bien sûr... Elle ne dira rien. Muselée dans ce secret.

Mais tout cela, elle l'écrira.

En relatant cette scène, je ne peux m'empêcher de me souvenir de cette phrase, terrible, que m'avait rapportée une psychologue spécialiste du droit des enfants, dans un article que j'avais rédigé pour le *Figaro* sur la protection de l'enfance et la pédophilie. Un conseil prononcé par un pédophile :

« Dites bien aux parents d'aimer leurs enfants, lui avait dit cet homme. Sinon, d'autres s'en chargeront pour eux »... Cette phrase, qui fait froid dans le dos, a sa vérité. Son ultime vérité. Les demandes d'affection sont, dans le regard, des portes ouvertes, vers le désir des autres. Fussent-ils beaucoup plus vieux. C'est sans doute, ce jour-là, ce qu'a ressenti ce jeune Vietnamien. En relatant ce traumatisme, dans l'histoire de la petite Marguerite, et ce qu'il faut bien nommer complicité maternelle autour du secret, je repense à toutes ces mères, complices malgré elles parfois, victimes de leur époque, bouche cousue devant l'innommable, qui ont coulé en quelque sorte le secret dans du béton armé. L'enfant que la mère force au secret vit alors une double peine, ou plutôt un « double viol » : je suis victime, et je suis responsable (puisque je ne peux en parler). C'est la meilleure façon, hélas, de transporter ce triste secret toute sa vie en soi... Duras l'écrira d'ailleurs, évoquant cette « scène du crime » : « La scène s'est déplacée d'elle-même. En fait, elle a grandi avec moi, elle ne m'a jamais quittée¹¹. » Méfions-nous des secrets : ils sont la plus jolie et la pire des choses. Surtout quand ils font partie du lexique classique de l'abuseur d'enfants. « Un adulte abuseur parle toujours de secret à l'enfant. Toujours », avait précisé cette spécialiste.

Dès l'âge de six ans, après une première rupture mère-fille « au berceau », une seconde rupture se met en route, autour de ce secret. La relation mère-fille n'est plus si fluide, la confiance est ébréchée, à peine, comme l'est une jolie porcelaine. À peine. Trois fois rien. Car Marie Donnadieu LA mère a tout bonnement, sans mot dire, renvoyé le jeune homme abusif dans sa « bonne famille ».

Et, peu de temps après, d'un généreux et habile coup de ciseaux, elle coupait les longues boucles rousses, très court. Comme une jeune fille de la bonne société se faisait « redresser » l'esprit par un ferme resserrage de corset¹².

Quelques mois plus tard, une autre photo sera prise, à Hanoi toujours, mais dans la cour de l'immeuble, cette fois... Rien à voir avec l'apprêt et l'élégance du studio en ville ! On croirait que cette famille n'a pas eu le temps de se préparer. Cette photo-là respire la spontanéité, mais traduit la fatigue. La mère arbore des cernes jusqu'à mi-joues et un air extrêmement las. Paul ressemble déjà à un « tout petit Joseph », chapeau de paille sur la tête, bretelles sur son torse nu. Marguerite Duras, dans *La Vie matérielle*, parlera de « photo du désespoir¹³ » : « C'est la cour d'une maison sur le petit lac de Hanoi. Nous sommes ensemble, elle et nous, ses enfants. Ma mère est au centre de l'image. Je reconnaiss bien comme elle se tient mal, comme elle ne sourit pas, comme elle attend que la photo soit finie. À ses traits tirés, à un certain désordre de sa tenue, à la somnolence de son regard, je sais qu'il fait chaud, qu'elle est exténuée... Mais c'est à la façon dont nous sommes habillés, nous, ses enfants, cette façon qu'elle avait de ne plus pouvoir nous laver, de ne plus nous habiller... »

Par contraste, le serviteur indigène, coiffé d'un casque colonial, vêtu d'un impeccable costume blanc, fait le salut militaire. Parfaite inversion des rôles !

Le désespoir n'avait alors pas encore pris le visage de la mort... Après avoir quitté Hanoi pour Phnom Penh, Henri Donnadieu tombe, cette fois, sérieusement malade. Dysenterie amibienne ? Accès de paludisme ? Marguerite voit son père s'affaiblir, s'amaigrir. La mère n'en tire que plus

de force, de puissance réelle et fantasmée. Au tour de Henri Donnadieu de repartir en France pour se faire soigner.

Il n'en reviendra pas.

Marie Donnadieu, un peu pythie, un peu sorcière, en tout cas attentive aux annonces « du ciel », l'apprendra, la veille, avant l'arrivée du télégramme, par un signe : un oiseau, affolé, s'était perdu, dans le bureau de son père. Le petit bleu le confirme tristement : Henri Donnadieu s'est éteint le 4 décembre 1921, à 12 heures 30 (encore un 4). Marguerite a sept ans, ses frères dix et onze ans.

Duras dira n'en être pas affectée.

Mais quelque chose dans son cerveau se fige. Comme un glaçon. C'est ainsi que, pour se protéger, et pour pourvoir survivre aux traumatismes, les enfants mettent leur souffrance à distance... Les psychologues ont un mot pour désigner cela : le « clivage ». On est partagé en deux : celui qui constate la mort, et celui qui regarde. Et, entre les deux, le vide. La souffrance est écartée momentanément mais revient alors, comme un tsunami forçant un barrage. Plus tard, plus fort. C'est ainsi que fonctionnent les traumatismes, avec un effet boomerang.

Elle le racontera ainsi : « À la mort de mon père, j'étais très jeune. Aucun chagrin, pas de larmes, pas de question. Quelques années plus tard, j'ai perdu mon chien. Mon chagrin fut immense¹⁴. » Toute sa vie, Duras sera sujette à ces émotions-retard (comme après le départ de l'amant).

La grande Duras se souviendra d'ailleurs de ce qu'a vécu la petite Marguerite quand elle s'installe à sa table de travail. Quand, au cours de la rédaction de *Lol V. Stein*, elle recherche « l'abolition du sentiment », n'est-ce pas précisément cette douleur muette, ce moment de clivage pur où elle était sans mots, sans souffrance, purement déportée d'elle-même¹⁵ ? « L'écrit, dira-t-elle à Aliette Armel, est une sorte de réverbération de l'état qui précède l'expression, avant la trahison. C'est une forme d'écriture brute¹⁶. »

Pour l'instant, elle a sept ans. Elle ne pleure pas. Elle ne comprend pas. Au fond, elle ne l'a pas vu tomber dans la mort. Elle ne l'a pas vu agoniser. Il était juste parti en vacances, en France... Et puis, ne doit-elle pas protéger cette mère, si fragile ?

Marguerite n'a que sept ans, mais c'est son enfance qu'elle quitte. Un doux rempart contre l'imprévisibilité d'une mère, tantôt autoritaire, tantôt infantile ; une mère qui n'a pas su la protéger de la souffrance de la perte. Cette mère, qui lui demandera même parfois de venir partager sa couche juste pour se rassurer, n'a pas pu accompagner sa fille sur le chemin du deuil : « Quand une mère est empêchée de donner l'amour dont sa fille a besoin, ce qui est vécu comme désamour, écrit Caroline Eliacheff, la fille va tenter, avec les moyens dont elle dispose, de prendre en charge sa mère. La mère devient alors “fille de sa fille”¹⁷. » Et c'est bien ce qu'il se passe alors, une inversion des rôles, d'autant plus que Marie Donnadieu, angoissée par l'avenir, n'a pas vraiment les mots pour consoler sa fille...

CHAPITRE 3

LA TRAVERSÉE... MARGUERITE QUITTE L'ENFANCE

5 juin 1924 : retour en Indochine. La famille Donnadieu s'apprête à rejoindre le Vietnam après un congé de deux ans en France. Marguerite a dix ans, Paul treize et Pierre quatorze. Marie Donnadieu a quarante-sept ans. Nous les retrouvons sur le paquebot...

— Marguerite... Mais où est-elle ? Qui a vu Marguerite ?

À bord du paquebot l'*Amazone*, sur le premier pont, d'une blancheur éblouissante, Marie Donnadieu scrute l'horizon. Une capeline enrubannée sur ses cheveux grisonnants, le regard égaré, elle cherche... La légère brise venue du large ne parvient pas à rafraîchir l'épaisse touffeur qui vient du ciel. La sueur perle au-dessus de sa lèvre supérieure, sur les racines du nez, sur le front. On vient de passer l'escale de Djibouti. La chaleur s'immisce partout et empêche de penser.

Marie Donnadieu agite son éventail, relève sa robe en cotonnade usée, se fraie un chemin parmi les élégantes qui, sur le pont supérieur, parlent et rient comme si la chaleur ne les atteignait pas.

Elle grommelle intérieurement.

Marguerite disparaît toujours comme un chaton, sur le bout de ses pattes.

La mère s'approche de Pierre, accoudé au bastingage ; son Pierre, son fils aîné, aux yeux de tigre, aux cheveux noirs. Pierre et ses rictus de mauvais garçon, Pierre exhalant déjà, quand il ne sent pas l'opium, le parfum coûteux des femmes... Pierre qu'elle a vu, hier, cracher à la manière des Chinois, par terre. Pierre qui n'a que quatorze ans, mais dont l'éclatante insolence semble lui en donner seize ou dix-sept.

— Non, je sais pas. Je suis pas son boy, lance le garçon.

Puis, devant le pincement de lèvres de sa mère, comme par pitié, il jette :

— Va donc voir au salon de musique. Elle est toujours fourrée là-bas.

— Ah oui, tu as raison. Bien sûr, elle est là-bas.

Merci, Pierre. Bravo, Pierre. Pierre a toujours raison. Marie Donnadieu regarde son fils aîné avec admiration, et béatitude. Elle ne cesse de le dire : Pierre parle peu, mais il parle juste. Elle a toujours compris qu'il était

supérieurement intelligent. Il a tôt fait d'en profiter. Il se sent tout-puissant. Un « enfant sans père », dirait-on aujourd'hui, un enfant en manque de limites et qui se perdra.

Marie Donnadieu et ses trois enfants ont embarqué il y a maintenant deux semaines, sur l'*Amazone*, direction l'Indochine. Retour en terre d'adoption, cette terre qu'elle aime tant. Après la mort du père, de Henri Donnadieu, ils sont revenus, en long congé de deux ans au Platier, une maison dans le Sud-Ouest de la France, près d'Allemans-du-Dropt, et de Duras, que Marguerite adoptera comme nom de plume, achetée par le père peu avant sa mort. C'est ici que Marguerite et ses frères ont fait connaissance avec la France, la nature sauvage du Sud-Ouest.

Ainsi était rythmée, dans les années vingt, l'existence des expatriés : de congé en congé, de prolongation en prolongation, des allers et retours permanents entre l'Indochine et le continent. Marie Donnadieu est contente de rentrer.

En posant pied sur l'*Amazone*, elle s'est sentie à nouveau si légère... Marie Donnadieu aime ces croisières de luxe, tout frais payés par l'Administration, qui la bercent et la portent ; qui la confinent dans l'illusion, pendant les vingt-six jours de la traversée, qu'elle fait partie de cette caste aisée de coloniaux – qui l'attire et la repousse à la fois ; ces coloniaux qui sirotent leur thé en écoutant de la musique, jouent au palet sur le pont, et n'ont, pour toute préoccupation, que celle de savoir quel costume ils porteront pour la fête du soir !

À dire vrai, à cette époque, les paquebots étaient particulièrement luxueux. Pas aussi vastes que ne le fut le *Titanic*, ils étaient cependant déjà, écrira Duras, « des villes, avec des rues, des bars, des cafés, des bibliothèques, des salons, des rencontres...¹⁸ ». Ces longs paquebots des Messageries maritimes, qui sillonnaient les mers avec quelques escales magnifiques (Port-Saïd, Djibouti, Colombo...) étaient répartis en trois classes, la première, réservée aux hauts fonctionnaires de l'Administration coloniale, et à leurs femmes, la deuxième aux agents de l'État, et la troisième classe aux passagers plus modestes, aux « traîne-savates ». Sur les paquebots comme l'*Amazone*, ou le *Chili*, on soigne les clients !

Les repas étaient très fastueux, ce qui réjouissait les garçons et Marguerite, toujours prêts à dévorer, pour le plus grand bonheur de leur mère. Au petit

déjeuner ? porridge, œufs au choix, filet de veau, petits pains, confitures variées, corbeille de fruits. Au déjeuner, cœurs de palmiers, filets de maquereau, côtelettes d'agneau, cœur de filet béarnaise, jambonneau de Paris à la gelée, pâté de lièvre en croûte... De délicieux mets servis selon des rituels savamment orchestrés : « Petit déjeuner le matin, de 6 heures 30 à 9 heures, à 11 heures 30 déjeuner, thés à 16 heures, avec leur assortiment de confitures variées, pâtisserie parisienne, biscuits, toasts... Et dîner de 19 heures à 20 heures 30. »

Si les première et la deuxième classes sont logées dans des cabines de confort différent, elles partagent néanmoins certains lieux « publics » : le salon, le restaurant et le salon de musique.

C'est là que Marguerite, qui devient coquette et s'émerveille devant la grâce de certaines femmes, admire les smokings des hommes, et les tenues « couture » : capelines à larges bords, chapeaux-cloches en paille, ombrelles, des toilettes acquises chez les couturiers les plus en vue, dont un certain Paul Poiret... Elle contemple les robes toutes simples au drapé étourdissant et aux plissés déconcertants, modèles fendus d'un décolleté vertigineux dont la fermeture ne tient qu'à une rose au niveau de la poitrine ; robes rose bonbon assorties au large turban style Charleston à poser sur des cheveux courts et crantés... Il y a aussi ces robes graphiques noires et blanches qui ressemblent à un cours de géométrie, avec un petit bob noir sur la tête, robes à petit col blanc et très large ruban jusqu'au sol... Du coin de l'œil, tout en lisant, Marguerite a l'œil sur ce qui ressemble à un défilé de mode, en songeant qu'elle et sa mère ne sont décidément plus du tout, du tout à la mode...

Marie Donnadieu se rend en claquant du talon vers le salon de musique. Le lieu est magnifique : les fauteuils en bois acajou verni recouverts de velours parme, les petites tables aux pieds sculptés, où la haute société coloniale sirote son thé, et au centre, le piano à queue vernis noir où joue un jeune musicien annamite revêtu d'un costume blanc. Les cheveux plaqués sur la tête avec de la gomina, il fait l'émerveillement des dames du salon. Marie scrute du regard cette belle assemblée avant de trouver sa fille, dans un coin.

Car Marguerite est bel et bien là, dans sa robe bleu délavé ornée d'une gigantesque branche de cerisier, et ses souliers vernis noirs, assise sur le

velours d'une de ces chaises, un peu raide comme si elle n'osait pas vraiment se détendre, sagement plongée dans un livre. Marguerite aime la lecture et la musique. Elle sait qu'une valse de Chopin ou un lied de Schubert peuvent vous consoler bien mieux que « *Ramona* » ou « *La Tonkinoise* », des airs populaires certes, mais presque trop gais pour elle. Elle n'a que dix ans mais comprend que la musique est un langage vital quand on souffre. La musique, et les livres.

— Marguerite... !

La mère, plantée devant elle, cherche à capter les yeux de sa fille. Le regard de la petite a changé. Il porte sur les choses un rien de cynisme et de lassitude mêlés. Elle reconnaît là l'éclat sans pitié de l'adolescence.

Marie Donnadieu se tient là, devant la chaise, sans savoir quoi dire.

La petite fille bavarde est devenue secrète. Elle s'éloigne comme un continent dérive... Lentement, inexorablement. Et Marie a peur. Peur de sentir tous ses enfants lui échapper. Pierre ne lui dit plus un mot, et Paul s'est replié sur lui-même depuis la mort du père. Quelle malédiction pousse donc ses enfants à s'éloigner d'elle ?

Ça la torture et la réveille parfois la nuit. A-t-elle fait suffisamment de photos ? Comment retenir le temps ? Pourquoi cette frustration, ce sentiment d'avoir été « à côté » de leur éducation ? Le plus douloureux, pour cette institutrice et directrice d'école, est de voir que, sur ses trois enfants, deux, ses deux fils ne savent pas écrire sans fautes d'orthographe. « Ces fautes me rendront folle », songe-t-elle. Il suffit qu'elle tombe sur un mot écrit de leur main pour en avoir des sueurs froides. Comment se débrouiller aujourd'hui, songe Marie Donnadieu, si l'on commet tant de fautes ? Pour elle, fille de boulanger du Nord, les manquements aux règles lexicales et syntaxiques sont insupportables. Celui qui l'inquiète surtout, c'est Pierre... Pierre transgresse toutes les règles... y compris les lois de la grammaire ! Heureusement, il y a Marguerite... Marguerite, elle, est bonne élève, elle a des « capacités », comme on dit, bien supérieures à la moyenne. On le lui a dit, et elle l'a vérifié. Marguerite fera des études, et rattrapera l'honneur de la famille.

En attendant, Marguerite, elle, a trouvé une bonne manière de s'éloigner de cette mère qui la met sous cloche tout en ne l'aimant pas vraiment : c'est l'écriture. Les mots, parfois, dansent dans sa tête. Cela commence par une

petite note, qui se multiplie, forme des mots, qui se déploient comme une mélodie, sans effort, comme par magie. Les phrases trouvent leur chemin, en elle, sans qu'elle le veuille. Elle attrape un stylo et commence à écrire des poèmes. Et si elle était un peu sorcière elle aussi ?

En voyant arriver Marie Donnadieu, dans ce salon de musique hors du temps, où des Annamites, vêtus de blanc, glissent entre les tables pour servir le thé, où tout n'est que luxe et volupté, Marguerite se fige.

— Je te cherche partout, Marguerite ! aboie la mère.

Marguerite lève des yeux interrogatifs, surprise par le ton de sa voix. Avec cette mère-là, on ne sait jamais à quoi s'en tenir en vérité. Louange ou reproche ? Humour ou gronderie ? Tendresse ou rudesse ? Il n'y a pas de règle. Aucune certitude. Marie Donnadieu, diraient les psys aujourd'hui, est peut-être le prototype de la mère instable, « incapable d'offrir à ses enfants des réactions suffisamment prévisibles pour faire fonction de référence, de repère, d'appui¹⁹ ».

Face à elle, on est paralysé, figé. Alors, Marguerite fuit. Mais sa mère la rattrape toujours !

Marguerite s'échappe, autant qu'elle le peut. Après le déjeuner pantagruélique, elle partage souvent avec Paul une partie de tennis de table, ou une promenade sur le pont. Même quand ils ne se parlent pas, Marguerite se sent bien avec lui... Comme s'ils étaient jumeaux.

Mais ce qui lui plaît le plus, ce qui lui permet de fuir, et de retrouver sa stabilité, c'est la lecture. Avec un livre, soudain, la chaleur s'évanouit. Elle retrouve son oxygène. C'est comme si elle s'asseyait, au frais, dans une clairière près de la maison du Platier.

Marguerite dévore en ce moment *Les Misérables*, dans une édition de Guillaume Doré.

— Au lieu de lire, tu ferais mieux de réviser ton algèbre. Rien n'est aussi important que les mathématiques.

Pour cette fille de boulanger, issue de la terre paysanne, la rentabilité est un maître mot. Les mathématiques et les livres scolaires sont les seuls ouvrages valables. Tout le reste... n'est que littérature !

Marguerite acquiesce. Oui, elle fera son algèbre, c'est promis. Mais pour l'instant, elle est transportée dans une autre réalité : celle de Cosette, et de sa mère Fantine. L'horreur de la pauvreté, de l'injustice, qu'elle boit comme

du petit-lait. Elle est ailleurs. Toute petite, elle a profondément conscience, déjà, de la nécessité de cette « vie parallèle ».

« C'est tout de même curieux, l'écriture », dira plus tard Duras, de sa magnifique voix venue d'ailleurs, à Bernard Pivot, dans une des émissions devenues célèbres d'« *Apostrophes* ».

« Ce désir de mener une vie en parallèle, en pointillés, à côté de la réalité ? C'est curieux, tout de même, ce désir d'écrire »... Sa voix touchait loin, au plus profond de soi. Je ne pouvais l'écouter sans avoir les yeux humides. Elle parlait si bien de ce sentier parallèle. Pourquoi l'emprunter ? Pour s'échapper.

Parce qu'on n'est pas bien dans la vie réelle.

Bref, Marguerite veut devenir, comme elle en fait promesse alors, « écrivain, ou bien trapéziste, ou star de cinéma ». Bref, elle veut être vue, en pleine lumière et par le plus grand nombre. Bref, Marguerite rêve de célébrité.

« Je veux être écrivain »...

Peut-être les enfants le disent-ils par bravade. Peut-être le dit-elle avec cette arrogance bravache de celui qui réclame de la considération : « Tu préfères mes frères ? Tu considères que je suis une écervelée ? Eh bien, sache, que moi, je n'aurai plus besoin de toi, j'aurai l'amour de tous. » Et c'est ainsi que les « moins aimés » prennent leur revanche.

Mais, en attendant, sur ce paquebot, avec ce visage d'ange, Marguerite le promet à sa mère : oui, elle fera des mathématiques. Oui, elle passera l'agrégation. Oui, maman. Comme tu veux, maman.

Marie Donnadieu soupire d'aise, le visage illuminé de reconnaissance. Elle lève la main pour, semble-t-il, caresser les cheveux de sa fille... Mais la main retombe, comme elle est venue.

— Tu es une brave petite fille, dit-elle simplement. Bien plus douée que tes frères. Bien plus gentille, aussi.

Marguerite reste là, figée, regardant cette main qui frappe ou caresse, cette main qui, aujourd'hui, se lève et retombe.

Elle voudrait maintenant que sa mère s'en aille. Elle voudrait écouter Chopin, et entendre, au loin, les rires cristallins des femmes qui prennent le thé. Sa mère ne prend pas le thé, elle parle parfois avec d'autres passagers, de la vie en Indochine, et des affectations difficiles, de ses soucis de veuve,

mais, dans cette société légère des années vingt, elle parle trop, se plaint trop fort, et les autres la regardent avec un sourire apitoyé. Marguerite l'a vu. Ça lui a fait mal comme une gifle.

Et Marie Donnadieu, après avoir regardé ce petit visage pointu de chat, sent la tristesse l'étreindre. Elle a l'impression d'être passée à côté de sa fille... Et elle ne le sait que trop, les prochaines années risquent de la voir s'éloigner encore plus.

Marie repart lourdement vers sa cabine de première, s'installe à son bureau en acajou vernis, pour poursuivre ses comptes d'apothicaire, ses additions, ses supputations, casser quelques mines de crayon, et poursuivre des rêves qui n'ont rien de littéraire.

En embarquant, le 5 juin dernier, elle ne savait pas où elle atterriraient ; Saigon ou Hanoi.

Elle a demandé leur affectation vers Hanoi, pour que les garçons soient repris en main et inscrits dans un bon collège. Mais elle n'est sûre de rien – sera-t-elle à Saigon, Hanoi ou Phnom Penh ? – et cette incertitude la plonge dans une peur panique. La nuit, surtout, voit surgir toutes ses angoisses. Un roulis un peu fort, une houle turbulente, et la voilà debout, se retournant dans son lit, cherchant le sommeil.

Elle implore parfois, à voix haute, l'aide de son mari. Pourquoi est-il parti si tôt, sans avoir achevé l'éducation des enfants ? Et Marguerite, réveillée par les plaintes et les colères étouffées de sa mère, se rencogne dans un coin du lit, apeurée.

Pour oublier, et nourrir son esprit, la fillette se replonge dans Hugo. Fascinée. Horrifiée.

Comment une maman, comme Fantine, peut aller jusqu'à vendre ses propres dents pour nourrir sa fille ? Elle visualise le visage de Fantine, sa tête chauve, les gencives roses privées de dents. Atroce. Incroyable, la portée de la littérature. L'amour d'une mère pour sa fille peut-il aller jusque-là ? Une mère peut-elle vraiment vendre ses propres dents pour sauver sa fille ?

Marie, elle, continue à rêver, et à écrire ses lettres à l'administrateur général, dans le fond de sa cabine, même par mer démontée. La plume monte, descend, s'enrage, se calme... se fait tantôt suppliante, harcelante...

Mais, quand ils font escale à Colombo, elle apprendra par câble²⁰ qu'elle est assignée à un poste à Phnom Penh, au Cambodge. Pour elle, c'est une catastrophe, d'une part parce qu'elle a le sentiment d'un retour vers une terre hostile (là où elle a perdu son mari), d'autre part et surtout parce qu'elle voit d'emblée l'avenir de ses garçons, ses cancrels, compromis.

De Colombo, elle envoie des télégrammes au ministère des Colonies, à Paris, ainsi qu'au gouverneur d'Indochine : « Cette nouvelle de mon affectation au Cambodge, écrit Marie Donnadieu, aurait été très agréable si j'avais été seule [...]. Mais j'ai trois enfants dont deux garçons âgés de quatorze et treize ans. Ils ont fini leur classe de sixième et aucun établissement ne leur permet de continuer leurs études.

» D'autre part, le poste de directrice que j'occupais ici n'est plus libre, de sorte que, malgré mon grade et mon ancienneté, je suis obligée de vivre à l'hôtel avec mes enfants et le principal de ma solde y passe dans cette installation sans confort [...]²¹. »

Marie Donnadieu, épingle par ses collègues, jugée comme une femme compliquée, autoritaire, excessive, n'obtiendra pas gain de cause. Du moins pas immédiatement.

C'est donc au Manolis, le Grand Hôtel de Phnom Penh, orné de magnifiques colonnades et lustres en cristal, qu'ils passeront six mois. Un beau séjour qui grèvera le budget des Donnadieu, mais où Marguerite pille la bibliothèque... et continue à s'évader dans les livres. Le temps s'écoule jusqu'au jour où, enfin, beau cadeau de Noël, le 23 décembre 1924, la mère reçoit un décret de nomination. Elle est affectée à Vinh Long, à un poste de brousse. Elle est ravie. Marie en profite pour chanter un petit couplet éducatif à ses trois enfants : « Vous voyez, les enfants, la ténacité paie. Quand on veut quelque chose, on l'obtient... » La vie se chargera, hélas, de lui démontrer le contraire, pied à pied, quand, de barrage en barrage, elle verra ses efforts réduits à néant.

Nous n'en sommes pas là... Marguerite a dix ans et demi, elle est en route vers sa légende.

CHAPITRE 3bis

VINH LONG : MODÈLES ET CONTRE-MODÈLES MATERNELS...

Marie Donnadieu est nommée dans un poste de brousse, à 130 kilomètres de Saigon. Elle a quarante-huit ans, Marguerite en a onze. Ce début d'adolescence inaugure un certain détachement de la mère. La famille Donnadieu restera quatre ans à Vinh Long, de l'hiver 1924 à l'automne 1928.

1925... À 130 kilomètres de Saigon, Vinh Long est une ville blottie au creux du delta du Mékong. Un poste de brousse avec, écrira Duras, « des rues perpendiculaires et des jardins, des grilles et puis le fleuve, le cercle français, les tennis ». Les maisons, en balustrade, y sont coquettement nichées derrière des jardins fermés par des grilles. Les Blancs d'Indochine savent bien vivre derrière de jolies fleurs parfumées, et dans des jardins ombragés, loin de la misère et de la corruption.

Aux heures fraîches, si l'on peut dire, dans les sages allées bordées de cocotiers, ils s'y promènent, vêtus de blanc, dans l'uniforme des colonies : short et nœud papillon pour les hommes, robes longues en coton, capeline et dentelles pour les femmes, robes à smocks et souliers vernis pour les petites filles²². Ils arpencent les rues éblouissantes, écrasées de chaleur... sauf bien sûr pendant la sieste, où alors tout s'endort : les allées désertes bordées de flamboyants et même le fleuve semblent s'assoupir...

À Vinh Long ont été construites deux écoles, une école de filles, une école de garçons. Marie Donnadieu prend la direction de l'école de filles, « un poste de brousse ». Avec son CAP de couture, elle dispense des cours. Elle, l'hyperactive, la voilà rassurée. Elle se montre même aimable, et fait tout son possible s'intégrer à la société blanche. Son veuvage l'a rendue vulnérable... Il ne faut pas faire de vagues, il faut dorénavant mettre tout en œuvre pour réussir.

Elle tente de s'habiller un peu mieux : elle a légèrement raccourci ses jupes laissant entrapercevoir des souliers à talon bottier, et commence à

farder son visage de poudre couleur chair de marque Houbigan²³, un peu maladroitement, sous le regard ironique de Marguerite... Mais l'adolescente sait bien qu'elles sont toutes les deux tout à fait décalées par rapport au style des Blanches des colonies. Il n'y a qu'à regarder leurs pieds : en souliers vernis noirs, alors que toutes ses amies portent des sandales plates blanches...

À quelques clins d'œil, quelques chuchotements et réflexions de-ci de-là, saisis en plein vol, elle constate que sa mère, malgré ses efforts, n'est pas vraiment aimée. Elle est « too much », excessive. Impudique, indécente, pas chic, en un mot. Douée ni pour la légèreté, ni pour les petits bonheurs, ni pour le maquillage... N'est-elle pas, écrira Marguerite Duras, dans ses *Cahiers de la guerre*²⁴, « faite pour les violences destinées, pour explorer à coups de hache le monde des sentiments » ?

La préadolescente, jette un œil désormais critique sur sa propre mère ; sur ses cheveux grisonnants, sa taille épaisse, sa poitrine affaissée, ses robes usées jusqu'à la trame. Marguerite n'a que onze-douze ans, mais sa sensibilité a profité à sa grande intelligence. Si Pierre, lui, fait des frasques et commence même à insulter sa mère, Marguerite, elle, laisse couler en elle, doucement, le poison du désenchantement. Bien avant qu'elle atteigne ses quinze ans, sa mère n'est plus un modèle. « Est-ce que l'enfant ne pense pas à sa mère comme à une sorte de dingue ? » interrogera plus tard Duras²⁵. N'entend-on pas souvent dire : « Ma mère, c'est une dingue, une folle ? Cela n'empêche pas l'amour ». Cela n'empêche pas aussi, quand on est enfant, de rêver à d'autres femmes...

ANNE-MARIE STRETTER : LE CONTRE-MODELE MATERNEL

C'est là, à Vinh Long, que la jeune Marguerite fait la connaissance de l'absolu féminin, pourrait-on dire. Anne-Marie Stretter. Tantôt décrite comme rousse, tantôt comme blonde, elle a une peau diaphane légèrement piquée de taches de rousseur, des yeux très bleus, « comme s'ils étaient crevés », aux cils clairs, sans aucun maquillage. Elle sera incarnée à l'écran par l'irrésistible Delphine Seyrig.

Un jour, Marguerite la voit passer, sur le siège arrière d'une Limousine noire conduite par un chauffeur annamite. Elisabeth Striedter, le véritable nom de la femme de l'administrateur, porte une robe de lin bleu, des

souliers plats, mais n'arbore ni chapeau, ni capeline. La jeune Marguerite la regarde passer, fascinée par ce symbole de la richesse, mais aussi par la grâce et la légèreté qu'elle dégage. « C'était comme la foudre ou la foi, dira-t-elle de cette rencontre. C'est arrivé pour ma vie entière. Le fleuve qui dort. Et elle qui passe dans sa limousine noire²⁶. »

Et puis, un autre jour, une autre rencontre. Cette fois, Elisabeth Striedter, vêtue d'un simple short et d'un petit polo, accompagne ses deux petites filles le long des tennis grillagés, en leur tenant la main avec tendresse. Les deux fillettes sautillent le long des grillages, avec la grâce des libellules.

Marguerite est immédiatement magnétisée, fascinée par cette scène, sans vraiment comprendre pourquoi... Incarne-t-elle l'harmonie, le bonheur absolu, le « nec plus ultra » de la séduction féminine ? L'amour maternel dont elle rêve ?

Anne-Marie Stretter était l'archétype de la femme parfaite, l'élégante des colonies, gracieusement oisive, et même, pourrait-on dire, poétiquement inutile, comme toutes celles qui « se gardaient pour l'Europe, ne faisaient rien du tout²⁷ ». L'absolu contraire de sa propre mère, vouée au labeur, à la pesanteur, au bon sens rustique. L'absolu contraire de ce que sera Duras, elle qui reconnaissait, un rien provocatrice : « Je fais des films, j'écris des livres, parce que je n'ai pas la force de ne rien faire. »

Bref, aux yeux de la fillette, et même de la femme Duras, Anne-Marie Stretter incarne la pure poésie, la grâce... Tout comme un certain nombre d'héroïnes durassiennes, Sara, Gina, Diana²⁸... Tout comme la belle et riche Américaine du *Marin de Gibraltar*, ou, dans un tout autre style, Lol V. Stein, entretenue par son mari. Des femmes belles, intelligentes, qui n'ont pas à travailler ; des grandes bourgeois écartées des angoisses liées à l'argent ! On peut s'en étonner, et même ironiser... de la part d'une féministe ex-communiste, d'avoir été si inspirée, en dehors de sa mère bien sûr, par ces femmes qui promènent leur nonchalance et leur désinvolture dans la vie... Mais l'oisiveté ajoutait très certainement une dimension esthétique, formelle, une grâce supplémentaire à leur beauté... Tout comme un beau poème échappe à la lourdeur du sens, les femmes chez Duras se définissent autrement que par leur profession... Donc, Anne-Marie Stretter, pour toutes ces raisons, fascine la jeune fille... Cet émerveillement peut s'expliquer sur le plan psychologique. Nous savons que la plupart des filles,

en particulier à l'adolescence, vivent avec une « femme idéale », en tête, une femme plus jeune qui leur permet de rêver à leur propre avenir, et de se détacher en quelque sorte du modèle maternel. Comme nous l'avons vu avec Maryse Vaillant, dans *Entre sœurs*²⁹, une sœur aînée remplit parfois cet office. Ou bien une tante, un professeur... une femme qui nous aide à nous construire, tout en nous « déscotchant » de notre modèle initial. C'est ainsi que la solidarité féminine nous aide à sortir, dirait Duras, de « l'enfer familial ».

Mais Anne-Marie Stretter n'est pas qu'une élégante des colonies indochinoises. Sous ses dehors « Suisse nature », elle abrite également le mystère de la séduction et de la transgression. Elle a, chuchote-t-on autour d'elle, une pléiade d'amants... On lui prête une vie personnelle mouvementée, et des comportements parfois curieux. Bref, chez Duras, la folie couve toujours derrière la grâce...

Si elle a tant frappé la jeune Marguerite, c'est bien à cause de la rumeur qui l'enveloppait, telle une brume de chaleur. Anne-Marie Stretter avait un jeune amant, qui a fini par se tuer pour elle. Il venait d'apprendre qu'elle ne le suivrait pas ; qu'elle resterait avec ses filles.

Le personnage d'Anne-Marie Stretter, mère idéale, femme idéale, vient alors se mêler dans l'imaginaire de Marguerite aux personnages qu'elle savoure dans les romans à l'eau de rose, les Delly (pseudonyme d'un auteur de romans sentimentaux très en vogue à l'époque, que Marguerite Duras confessera avoir beaucoup aimé !). Généreuse Duras, qui nous enseigne que les romans les plus intellectuels peuvent être également nourris de ces « métissages » étonnantes, « *mix and match* » entre Racine (qu'elle adorait) et Delly (qu'elle savourait en cachette !).

UN PETIT AIR DE FANTINE

La seconde rencontre essentielle que Marguerite fera, à Vinh Long est celle de la mendiane, aux antipodes de celle d'Anne-Marie Stretter.

La mendiane ? C'est la femme de la forêt, la pouilleuse, la pauvresse incapable de nourrir son enfant. La suppliante, la criante, la hurlante... C'est la jeune fille enceinte du « vice-consul », chassée par ses parents, celle qui « cherche une indication pour se perdre³⁰ », celle qui souffre, et qui, parce que la mort ne veut pas d'elle, cherchera à retrouver Marie

Donnadieu, dans la plaine des oiseaux... On ne peut s'empêcher d'y voir aussi une référence à Fantine des *Misérables*, livre de chevet de Duras... Fantine n'était-elle pas une mère célibataire, obligée de placer sa fille chez les Thénardier, pour trouver du travail ? Mère aimante, elle a également payé sa maternité de son corps, en vendant ses cheveux, puis ses dents... Et pourtant, cette mendiane a bel et bien existé dans la réalité. La rencontre a eu lieu, un soir de 1925, à Vinh Long.

Ce soir-là, Marguerite Donnadieu est allée se promener, comme d'habitude, dans Vinh Long, chez une « petite amie ». Pour fuir la trop forte chaleur, ou fuir tout simplement la maison. À onze ans, elle est, tout comme ses frères, livrée à elle-même, tout comme les indigènes. Elle se promène pieds nus et vaque seule à ses occupations. Marie Donnadieu fatigue et n'a plus la force.

Le matin, Marguerite se lève toujours très tôt – comme tous les passionnés de nature, comme les apprentis écrivains. Elle aime l'aube qui lui donne envie de respirer, d'imaginer, d'être libre ! Le matin, elle a déjà des phrases qui lui viennent en tête. Parfois des petits bouts de poèmes, qu'elle griffonne sur un morceau de papier. Elle aime se lever tôt, car le soir, elle a peur de la nuit. Et les nuits sont si noires, ici, à Vinh Long.

Ce soir-là, il fait encore plus sombre que d'habitude – il y a une panne d'électricité dans les rues, racontera Duras. La petite Marguerite est seule, à pied, elle entend, derrière elle, une voix glapissante.

Marguerite se retourne. Une jeune femme, tonsurée, maigre, emballée dans un morceau de tissu sale et effrangé, lui crie quelque chose qu'elle ne comprend pas.

— Enfant, enfant ! fait-elle.

Il fait nuit noire. Marguerite plisse les yeux et voit que la mendiane, dans ses bras, porte un tout petit bébé.

A-t-elle vingt-cinq, quarante-cinq, soixante ans ? La pouilleuse est sans âge.

Gesticulante, elle semble vouloir parler. Marguerite est terrorisée, mais elle tente de faire bonne figure.

Il n'y a pas de raison d'avoir peur, pense-t-elle. Elle est pauvre et maigre, elle ne peut pas me faire de mal.

Mais la terreur la gagne, des chevilles jusqu'aux cuisses. Malgré elle. Ses jambes tremblent. Elle doit partir, elle doit courir. Elle sent que, si la mendiane la touche, elle en mourra.

Brusquement, elle se souvient... Cette femme, elle l'a vue, déjà, il y a quelques jours, à moitié nue sur le talus d'une route, fourrant dans sa bouche un poisson cru laissé par les pêcheurs. Elle riait, toutes gencives dehors, la chair sanguinolente dans la bouche. On aurait cru un animal sauvage.

Ce soir – est-ce à cause de l'obscurité ? de la brise qui s'est levée ? –, l'odeur de la mendiane lui soulève le cœur. La mendiane la hèle, Marguerite se retourne encore, le cœur battant : « Non non non. »

La mendiane lui tend son bébé, de toute la force de ses bras décharnés.

— Combien ? Combien ? demande-t-elle.

Quand cette femme, si maigre, pantelante, ouvre la bouche, Marguerite voit qu'il lui manque deux dents de devant. L'image de Fantine revient à sa mémoire. Elle est glacée.

Marguerite secoue la tête violemment. Elle ne comprend pas. Ne peut pas comprendre. La mendiane approche encore, tend son enfant. Le crâne du bébé heurte le coude de la fillette. Marguerite crie, son cœur va exploser.

Elle prend ses jambes à son cou. Elle court, elle court. Elle arrive près de la maison, grimpe les marches. La mendiane la poursuit.

— Maman ! Paul !

Marguerite crie.

Marie Donnadieu arrive, enroulée dans un châle, les cheveux défaits sur les épaules. Immédiatement, le regard de la mère se porte sur la petite fille, dans les bras de la mendiane.

Sa mère a toujours recueilli les enfants pauvres et malnutris. Il y en a tant. Même si elle n'a pas été avec les siens une mère parfaite, elle a toujours mêlé d'autres enfants à sa tribu, qu'ils soient riches, comme les pensionnaires, ou morts de faim. La famille Donnadieu a toujours vécu dans la mixité.

Et cela s'est répandu dans toute la plaine comme une traînée de poudre.

Marie Donnadieu grommelle quelque chose d'incompréhensible. Un long silence s'ensuit. On entend le cri d'une chouette au loin. Tous les petits bruits de la nuit.

Elle regarde la mère, l'enfant.

— Quel âge ? demande-t-elle.

— Deux ans, crie la mendiane, d'une voix éraillée.

La mendiane est comme la mère elle ne sait plus parler, elle ne sait plus que crier.

La mère porte sa main à sa bouche. La petite fille semble avoir six mois. Un bébé de six mois décharné. La mendiane la pose par terre, comme un petit chat. Mais la petite fille n'a pas la force de marcher, elle tombe nez en avant.

La mendiane explique qu'elle n'a plus de quoi la nourrir. Et que, à cause de ce bébé, personne ne veut la faire travailler. Et qu'elle, elle a faim aussi.

Elle voulait l'abandonner, sur la piste, aux bons soins d'un chasseur...

Mais on lui a conseillé de se rendre chez la dame blanche. Et elle marche depuis des jours, et des jours, nu-pieds.

Elle montre son pied, qui suinte d'une large plaie. Des mouches s'y posent, comme s'il était à moitié mort.

Elle voudrait vendre son enfant. Ou le donner. Mais elle n'en veut plus. Elle secoue la tête : plus du tout.

La mère de Marguerite répond :

— Je vais te donner à manger. Du riz et du poisson, mais je ne prendrai pas ton enfant.

Elle est déterminée : elle n'en veut pas. Elle a eu trop de pensionnaires. Elle a pris toute la misère du monde sur le dos, et le ciel l'a remerciée en transformant son fils aîné en voleur et menteur.

— Je te donne une piastre, je te donne du riz, et tu pars avec ton enfant, insiste la mère.

— Non non non, dit la mendiane.

Elle veut que son enfant vive. Il sera bien chez la dame blanche généreuse.

— Tu vas passer la nuit ici, tu peux rester, te reposer, et soigner ton enfant. Mais demain, tu pars, articule Marie Donnadieu. Elle veut se faire comprendre.

Dans la remise, où s'entassent les accessoires de puériculture et vêtements d'enfants, la charrette en bois qui tenait lieu alors de poussette, les culottes

courtes et bottines montantes des garçons, ils retrouvent le petit berceau en bois où ont dormi les enfants, et y installent la petite fille. Dans la chambre de Marguerite.

Le soir même, vers minuit, le grincement du portail trahit la mendiane, qui était en train de partir en catimini. La mère la rattrape *in extremis* dans la rue, et la ramène à la maison. Marie lui explique les règles de la maternité élémentaire (du moins dans les pays riches !) :

— Tu ne dois pas abandonner ton enfant. Tu repartiras avec lui.

Mais avec l'agilité d'un chat, quelques jours plus tard, quand son pied est à peu près guéri, la mendiane parviendra à s'enfuir, en escaladant les grilles du portail, sans un bruit, cette fois.

La petite fille de deux ans reste là, chez la « dame blanche ». On l'habille d'une robe de dentelles qui a appartenu à Marguerite que la mère retrouve dans le fin fond de son armoire. Marie Donnadieu est de ces femmes qui conservent tout. On ne sait jamais. Elle a beaucoup donné autour d'elle, aux Annamites, après la petite enfance de Marguerite. Mais elle a toujours gardé le berceau, la charrette, et quelques robes.

Pierre, qui a pris l'habitude d'insulter sa mère, hurle. Lui rappelle qu'ils sont pauvres eux-mêmes. Qu'est-ce qu'elle fait, avec sa manie d'accueillir toute la misère du monde ? Elle est décidément aussi cinglée que cette folle. Son cerveau est aussi pourri que le pied de cette mendiane, et plus encore, puisque même la mendiane a pensé à quitter ce trou à rats, seule et libre.

— C'est ce que je ferai, dès que je pourrai. Quitter ce bled.

Outre les insultes, Pierre a pris l'habitude de battre sa sœur. Marguerite a peur de son frère aîné, et le confiera tout au long de son œuvre. Pierre devient d'ailleurs, progressivement, le « bras armé » de sa mère, frappant Marguerite quand il le veut, avec la quasi-bénédiction maternelle.

— Non, je ne me charge pas d'un bébé supplémentaire, répond la mère. C'est Marguerite qui s'occupera de la petite.

La mère parle en toute bonne conscience. N'a-t-elle pas autre chose à faire ? Elle commence à entrevoir la possibilité d'acheter une concession pour assurer l'avenir de ses enfants. Et il échoit alors l'hyper sensible Marguerite, cette responsabilité écrasante : s'occuper d'un bébé, malade !

Marguerite s'attache à cette fillette, la nourrit avec de la bouillie de riz, en lui ouvrant la bouche comme à un moineau pour y déposer des cuillerées de

la roborative pâte blanche sucrée, préparée par la cuisinière annamite. À tout instant, les cours terminés, les devoirs achevés, elle se précipite vers le berceau, ravie de jouer à la « poupée vivante », heureuse, elle, la petite dernière, de compter pour quelqu'un.

La fillette la regarde avec une infinie reconnaissance, comme si elle était... une trapéziste ou une star de cinéma. Parfois même, elle se met à égrener un rire cristallin, quand Marguerite lui chantonner des berceuses françaises.

Mais elle vomit très souvent après le repas et ne parvient pas à grossir.

Une nuit, Pierre la secoue dans son sommeil.

— Viens voir ton morpion, dit-il.

Marguerite s'approche du berceau. La petite fille semble dormir, dans son berceau, mais sa peau est diaphane. Elle la prend dans ses bras comme une poupée sans vie. Et se met à hurler.

— Elle est morte ! Elle est morte !

« C'était pour moi un traumatisme énorme, confiera plus tard Duras à un journaliste du *Monde*. J'avais douze ans : ça s'est passé comme je l'ai écrit. »

N'est-ce pas quelque peu irresponsable de confier à une petite fille la vie d'un être fragile ? De tout être vivant ? « L'enfant n'est pas en mesure de se sentir responsable de la vie ou de la mort d'un autre » : je me suis souvenue des propos d'une psychologue quand j'ai retrouvé ma fille à huit ans, en pleurs devant son petit animal à demi agonisant.

— Fais quelque chose ! avait sangloté ma fille. Il est en train de mourir, téléphone au vétérinaire.

Je l'avais prise dans mes bras :

— On ne peut rien faire, tu as été la meilleure des maîtresses.

J'avais été bouleversée par son chagrin. Je n'ose imaginer quel sentiment de culpabilité a été entretenu la petite Marguerite, devant le corps sans vie d'un enfant mort.

Est-ce, de la part de Marie Donnadieu, la réactivation du traumatisme de la perte de sa petite sœur (la petite jumelle) à seize mois, quand elle-même avait seize ans ? L'inconscient emprunte parfois des chemins tortueux... Elle ne voulait pas, conscientement, bien sûr, imposer cela à sa propre fille. Mais elle l'a fait, presque malgré elle. Elle lui a « repassé le bébé » comme

on dit communément... Encore une inversion des rôles, de la part de Marie Donnadieu, devenue une fois encore « fille de sa fille ».

Et ce drame des petits enfants morts dans les branches des arbres, « les bouches ouvertes sur leur faim », qui ne cessera de poursuivre Duras, dans sa vie comme dans son œuvre, voilà précisément ce qui m'avait touchée en plein cœur quand j'avais seize ans ce qui avait ébranlé mon égocentrisme d'adolescente. Et marquée au fer rouge.

« JE VEUX ÉCRIRE »

Marguerite a douze ans, et elle sait maintenant avec certitude : cette horreur, cette tristesse, elle va en rendre compte. Ces mots qui lui échappent, parfois, devant l'exil et la mort, ces mots, elle les trouvera et les écrira.

Bien plus tard, quand elle sera devenue l'écrivain aux cheveux gris et aux larges montures noires – vêtue de l'uniforme MD, comme elle le disait –, Duras reviendra, au cours d'un entretien, sur ce moteur premier de l'écriture : « On écrit toujours par vengeance, il y a toujours un procès derrière l'acte d'écrire³¹. Tout le monde écrit comme ça, pour régler des comptes. Puis, bien sûr, à mesure que le livre court, on change de route... » Merveilleuse définition de l'œuvre littéraire ! « Changer de route », c'est s'occuper du lecteur, prendre en compte l'autre. C'est se relire, et passer de son « misérable tas de secrets », à une portée universelle. C'est emprunter le chemin du style, de la forme, de l'émotion...

C'est précisément à Vinh Long, un soir, au cours d'une de ces interminables promenades en calèche, tirée par des chevaux, et parce qu'il fallait prendre l'air quand l'atmosphère était irrespirable, que Marguerite se confie vraiment à sa mère : elle veut écrire, elle sera écrivain. D'ailleurs, elle aimera un beau cahier pour débuter un journal intime.

Ce soir-là, dans la calèche, un grand silence s'est fait. Les sabots des chevaux résonnent dans l'air du soir.

La mère esquisse une moue sceptique, « un haussement d'épaule inoubliable », écrira Duras.

« Écrivain ? Une blague d'enfant », grommelle-t-elle.

« Il y avait de la rivalité, de la jalousie », dira plus tard Duras.

« Ma mère était une sorte d'analphabète de la littérature. » Elle dira aussi : « Elle voyait de cette profession – écrivain – les paillettes, les soirées. Rien de tangible, rien de sérieux. »

Mais quand un enfant proclame qu'il veut être écrivain, il demande peut-être à être regardé : « Vois comme je ne suis pas comme les autres ! Écoute ce que j'ai à dire de si original. Tu ne m'as pas vraiment compris »...

Petite aussi, quand, de temps à autre, j'étais consignée, après quelque colère dans ma chambre, j'écrivais des mini-livres maladroitement brochés au fil et à l'aiguille, que je laissais traîner dans le couloir. Mes parents devaient y lire ma colère, et mon sentiment de révolte face à l'injustice d'avoir été punie. Mon objectif de vengeance échouait régulièrement, car j'entendais alors les rires étouffés et attendris de mes parents : « Qu'est-ce qu'elle a encore inventé ! »

— Je veux écrire...

Face à cette folle revendication d'un enfant, les parents esquissent un demi-sourire sceptique, de la même façon que l'on tapote dans le dos de quelqu'un qui s'égare : « Bien sûr, bien sûr. » Ou : « Tu feras ce que tu voudras », répondent-ils, car il n'est pas si aisés de s'imaginer qu'un écrivain puisse sortir de sa chair...

— Je veux écrire...

Alors que, devenue adolescente, je répétais encore cette litanie, mon père m'a, de derrière son journal, répondu avec un brin d'impatience :

— Alors cesse de le dire, vas-y ! Arrête de rêver ! Il y a tant de gens qui parlent... sans passer à l'acte³².

La procrastination n'était pas son fort : il m'a fait comprendre qu'on ne pouvait s'autoproclamer écrivain avant d'avoir saisi un stylo. Reconnaissions-le, néanmoins : les parents n'aiment pas trop ces voies de traverse. Ils prétextent que « ça n'est pas un métier sûr ». Mais ce qui les chagrine le plus, c'est d'imaginer que, devenu écrivain, leur enfant s'éloignera, indubitablement, de leur famille. Écrire entraîne toujours loin des autres. « On se sépare des gens en écrivant », écrira Duras³³.

Ce qui rend fière Marie Donnadieu, bien avant la publication de son premier livre, c'est le certificat d'études de sa fille. Bingo : sa « petite

misère » obtient 19 en mathématiques ! Marie Donnadieu en pleure de joie, le bulletin de notes en mains. Quelle revanche pour elle dont les deux aînés n'ont pas même passé l'épreuve ! Elle en tire, outre une grande fierté, la certitude qu'elle a été une « bonne mère ». N'est-ce pas elle qui, dans la succession de va-et-vient et ce périple colonial, qui a « fait la classe » la plupart du temps à sa fille ?

Nous le savons bien : même si sa mère n'était qu'une « analphabète de la littérature », c'est grâce à elle que Marguerite est devenue écrivain. Un modèle n'engendre pas nécessairement « le même » et une « mère modèle » ne donnera pas forcément naissance à une « fille modèle ». Ce sont aussi les « contre-modèles », comme celui de la mendiane ou d'une mère défaillante – comme Marie Donnadieu – qui, à travers un ou plusieurs sentiers de traverse, nous permettent d'avancer sur notre chemin singulier. C'est ainsi que, de cette mère parfois immature qui lui fait souvent honte, la jeune fille tire tout de même le meilleur d'elle-même. Elle créera sa propre voix, si singulière.

Mais, ce qui va permettre à Duras d'écrire et de façonner son propre imaginaire, c'est la concession au Cambodge. Le fameux bungalow, près de Kampot...

CHAPITRE 4

DEVANT LE MIROIR...

1927. Les Donnadieu vivent désormais dans la maison de Sadec, à 20 kilomètres de Vinh Long, où la mère est institutrice. Marguerite a treize ans, Paul seize et Pierre dix-sept.

Marguerite a fermé les persiennes, elle a tiré la porte. Elle est seule dans l'école de Sadec. Aujourd'hui, c'est dimanche.

Devant le grand miroir en pied de la salle des professeurs, là où sa mère enseigne, elle s'examine.

Elle est petite et menue, un peu trop petite à son goût, mais elle a de jolis seins. Elle a un visage triangulaire de chat, des dents régulières, une bouche un peu grande. Des yeux en amande et des cernes. Ces cernes, c'est son côté tragique. C'est ce qui l'éloigne durablement de la douceur de l'enfance. Elle aime ses cernes.

Marguerite, comme toutes les adolescentes du monde, passe de longues heures à s'observer, se guetter. Elle le fait à la maison, en pension, dans les rues, quand elle croise son image dans les vitrines réfléchissantes de l'avenue Catinat, à Saigon, et dans les rétroviseurs des limousines.

Elle voudrait comprendre, saisir, capter, enfermer.

Savoir, enfin, si elle est capable de séduire et aimer.

Elle lâche la bretelle de sa robe, minaude en contemplant son épaule droite nue et bronzée, se retourne, se regarde de trois quarts, pose ses mains au niveau de sa taille.

Avec cette robe, taillée dans une de celles de sa mère, il lui faut une ceinture pour éviter l'effet « sac ». Et elle est trop petite pour porter des sacs avec élégance. Son plus gros souci, outre sa taille, ce sont ses cheveux. Ils l'encombrent, l'alourdissent. Elle rêve d'avoir les cheveux raides et brillants. Elle attrape une brosse, les plaque contre ses tempes. Là, c'est mieux. On voit mieux ses yeux, « ses yeux venimeux », dit sa mère, et sa petite bouche rouge bien dessinée. « Ta bouche de pute », dit son frère aîné.

Elle pose sur sa tête un chapeau d'homme, en feutre bois de rose serti d'un nœud noir, et songe que ça lui donne l'air intéressant. Un air très différent, en tout cas, des Blanches de Saigon, avec leur style « jupette blanche et talons plats ». Marguerite se sent différente. Elle a d'abord cru qu'elle souffrait d'un décalage de mode ; que toutes les autres filles étaient mieux vêtues qu'elle et sa mère ne l'étaient. Mais elle le sait maintenant : c'est parce qu'elle est, à l'intérieur, très différente. Et si elle ne porte pas de sandales plates blanches ni chapeau de paille féminin... C'est parce que ça ne ferait pas écho à ce qu'elle est ! Elle s'assied sur le lit, et enfile ses chaussures du soir, bordées de strass, dénichées dans une boutique de « soldes discount », rue Catinat, à Saigon, l'avenue des Champs-Élysées, avec l'argent donné par sa mère. Elle les porte tant, ces chaussures, que leur bout est tout élimé. Des chaussures de pin up, un chapeau d'homme : un joli décalage. Marguerite ne se reconnaît que là : dans l'hétéroclite. Elle a l'âme métissée.

Dans la maison de fonction, de l'autre côté du jardin, elle entend « Ramona ». Le phono de Pierre. Il l'écoute dix, quinze fois par jour, le plus fort possible. La mère prétend que Pierre ne sait pas s'arrêter ; qu'il a un tempérament excessif. Il fume énormément, il chasse passionnément, il dort excessivement, il monte le volume du gramophone, il gueule spectaculairement... Il fait tout en excès. Même le singe, un petit ouistiti qu'il a acheté pour quelques piastres, il s'en occupe avec une passion sadique, le taquinant, passant des heures à lui caresser le dos. Il le sort de sa cage, le promène toute la journée sur son épaule, lui fait bouffer des piécettes de monnaie et à peu près n'importe quoi, par pure méchanceté. Il est comme ça, Pierre. Porté aux excès, aux pires violences.

Marguerite danse, deux pas sur le côté, puis de l'autre côté, tout en s'observant dans le miroir. Elle aime bien danser sur « Ramona », surtout avec Paulo, et surtout quand il est torse nu. Sa peau est si douce, satinée... Marguerite ferait des folies de cette peau douce comme de la soie.

Marie Donnadieu entre brusquement et claque la porte. On est dimanche : elle ne devait pas être là.

— Marguerite ! Tu te crois la plus belle du monde ?! Ça fait une demi-heure que tu te pavanes devant le miroir. Tu te caches, hein.

— La plus belle ? coasse Pierre, qui apparaît alors, yeux de loup, dents jaunies.

Il est encore sous l'emprise de l'opium. Sa violence couve, prête à bondir, comme un félin. Il fait peur. Il effraie le petit frère aussi.

— Attifée comme elle est ? On ne risque pas de te la prendre, ta fille, ta pourriture. T'as vu son chapeau ! Ses chaussures !

Et tous les deux se mettent à rire. À gorge déployée. Un rire de fou.

Ces deux-là s'entendent comme personne, surtout quand il s'agit de se moquer d'elle, et, parfois, de lui flanquer une bonne rouste.

— Vas-y, ne te laisse pas faire par elle ! Tape !

Il y a dans cette entente quelque chose de dégoûtant, qu'elle ne sait pas nommer. Fugitivement, elle pense aux Thénardier, ces époux malfaisants qui maltraitaient la petite Cosette...

Mais en elle couve une colère sourde. Celle d'être la moins aimée. C'est toujours comme ça, pense Marguerite. C'est lui qui fait du bruit, qui emmerde le monde, et c'est elle qui prend.

« J'aurais aimé, écrira plus tard Duras, que sa préférence pour mon frère aîné soit vivable, mais c'était devenu l'invivable, surtout quand, poussée par lui, elle me battait³⁴. »

En attendant, alors qu'elle s'appelle encore Donnadieu et qu'elle n'a que treize ans, Marguerite sait une chose, une seule : elle ne veut pas être comme sa mère.

Elle le veut si peu que le ciel semble l'avoir entendue : elle n'a rien d'elle ! Sa mère est gauche et peu gracieuse, elle chausse des talons plats et des bas de coton reprisés, elle a des jambes lourdes et une taille épaisse. Les autres femmes des colonies, elles, arpencent l'élégante rue Catinat en pantalon blanc impeccablement coupé, elles ont la grâce, la légèreté. Alors que sa mère, songe-t-elle, pue la paysannerie. « Elle était beaucoup plus proche des Annamites que des autres Blancs. C'était une fille de fermiers du Nord de la France », rappelle Duras³⁵. Et la vieille dame, se souvenant de ses hontes adolescentes : « Elle avait toujours des souliers esquintés, je ne l'ai jamais vue avec des souliers décents. Tous les enfants ont honte de leur mère, surtout quand il y a d'autres femmes resplendissantes³⁶. »

Sa mère s'esclaffe avec un bon rire de charcutière. Elle beugle, comme dit Pierre.

Marguerite a peur de cette mère instable qui « crie sur les vivants et parle aux morts³⁷ ». Pourquoi semble-t-elle n'aimer que les morts, les malades, les mendiants ?

L'adolescente se souvient que sa mère, parfois, l'embrassait dans les cheveux, en l'appelant « ma petite misère ». Elle détestait ce sobriquet. Mais aujourd'hui, elle n'a même plus cela. Les gestes sont devenus rares, les accès de tendresse aussi.

La mère le dit, en pleurnichant : elle n'a plus d'énergie. Elle n'a plus que des cris. Elle est vraiment terrorisée, depuis quelque temps, sans savoir pourquoi. D'où ces nuits étranges où, insomniaque, elle demande à sa propre fille de partager le grand lit garni de draps de lin blanc. Ces nuits-là, Marguerite devient, selon le jargon des psys, « l'objet contraphobique³⁸ » de sa mère, mise en position de rassurer sa mère pourtant adulte !

Il n'y a rien de mieux pour insécuriser un enfant, que d'être considéré comme un « réassureur ». Même si le co-sleeping (le « dormir ensemble ») fait partie de la tradition vietnamienne, il en va tout autrement dans la psychologie européenne.

Sauf exception, sous nos latitudes, on ne dort pas avec ses parents, pas plus que l'on ne partage la couche de son frère... Or, Marguerite s'allonge parfois au côté de Paul, dont elle vante souvent la belle peau satinée... Ce qui nous conduit à penser que dans cette famille (entre Marguerite et son frère, Marie Donnadieu et son fils) il règne une sorte de climat incestuel manifeste.

Et pourtant... Marguerite le sait : elle n'est pas la préférée. Sa mère est en adoration devant son frère aîné : n'est-il pas le seul qu'elle nomme « mon enfant » ? Un jour, Marguerite est venue la voir, tout timidement, dans son lit. Sa mère était allongée, persiennes closes, les mains croisées sur le ventre, les cheveux défaits, yeux ouverts sur ses chimères, ses comptes d'apothicaire, ses calculs mentaux...

Marguerite a pressé son visage contre l'épaule de sa mère :

— Tu n'aimes que Pierre. Pourquoi tu ne m'aimes pas, moi ? Pourquoi tu n'aimes pas autant Paul ?

La mère l'a regardée, l'air hagard, en laissant couler une larme sur sa joue.

Marguerite a refoulé sa rage. Cela aussi, elle l'écrira.

La mère a été nommée ici, à Sadec, à 146 kilomètres de Saigon, à 20 kilomètres de Vinh Long. C'est ici qu'elle vit, avec ses deux fils. C'est ici que Marguerite, après la semaine passée à l'internat, vient les rejoindre le week-end.

Ils habitent une villa fraîche et pratique, au sol entièrement carrelé, qu'ils nettoient souvent « à grande eau », en jetant des bassines entières à même le sol.

Ces jours-là, des journées de grande chaleur, c'est la fête – les voisins eux-mêmes viennent se rafraîchir, et la mère joue du piano, au beau milieu de ce désordre. Une chose est sûre : avec les années, Marie Donnadieu, qui a toujours un sens de l'hygiène très affûté, est devenue nettement moins regardante sur l'ordre. Elle a d'autres chats à fouetter. Ou plutôt à élever.

Avec l'adolescence, privé de référence paternelle, Pierre est devenu un adolescent ingérable (dirait-on aujourd'hui). Il passe des journées entières, non pas dans les arbres... mais dans les fumeries d'opium de Sadec ! Il disparaît pendant des nuits entières sans donner signe de vie et ne rentre à la maison que pour voler de l'argent à sa mère, flanquer une bonne rouste à sa petite sœur, avec un bâton, en l'envoyant parfois valser à l'autre bout de la pièce. Pourquoi la frappe-il ? Marguerite ne sait pas. Parce qu'elle est faiblarde, petite, maigrichonne ? Paulo, lui, supporte les remontrances et les rebuffades psychologiques, se voyant même voler les meilleurs morceaux de viande dans son assiette.

Et Marie Donnadieu, elle, passe son temps à hurler. Elle hurle pour qu'il cesse de battre sa sœur, elle hurle pour le tirer du lit, en plein milieu de l'après-midi, quand elle le retrouve allongé au retour de l'école. Mais Pierre se retourne de l'autre côté, ou bien, quand il daigne mettre le pied à terre pour « faire cesser ses cris de vieille cinglée », il y retourne cinq minutes après, comme un somnambule.

À treize, puis quatorze, puis quinze ans, Marguerite voit sa mère impuissante devant les frasques du grand frère.

Un jour, la domestique, Dô, arrive en gesticulant, en criant.

Son argent a disparu dans la boîte en fer ! Toutes ses économies !

La mère l'a regardée, en hochant la tête. Puis, en silence, elle s'est levée pour aller chercher quelques billets dans son armoire, sous la pile de draps en lin. Sans un mot, elle les a tendus à Dô.

La preuve est là. Elle sait que c'est Pierre. Elle encaisse le choc... Car elle comprend désormais que c'est bel et bien lui, son « voyou de fils », qui la vole depuis des mois. Elle avait un doute... Même si la réserve de billets s'amenuisait, elle trouvait toujours une bonne excuse. L'argent part si vite, avec trois enfants, et des domestiques. Quand avait-elle payé Dô la dernière fois ? Et n'avait-elle pas, récemment, donné quelques piastres à un mendiant qui passait par là ? N'était-ce pas elle qui perdait la tête ?

Et quand elle osait demander à son fils s'il ne s'était pas servi lui-même, il lui répondait qu'elle était une vieille folle sans mémoire. Que, s'il pouvait, il partirait, là, tout de suite. Elle s'en voulait alors de l'avoir accusé. Oui, avec l'âge elle souffrait de trous de mémoire. Elle n'était plus sûre de rien.

Pour cesser de l'accuser à tort et à travers, elle décida alors de cacher scrupuleusement son argent. Tantôt elle dissimulait la liasse de billets entre les pages d'un livre, sur sa bibliothèque, comptant sur le fait que Pierre n'ouvrira jamais un livre, tantôt elle les déplaçait dans la cuisine, derrière la réserve de café... Mais toujours, les billets disparaissaient. Elle se demandait d'où lui était venue cette ruse, cette diabolique ruse de délinquant. Pierre comprenait tout. Il était effrayant d'intelligence.

Et parfois, le soir venu, c'est encore son mari, qu'elle invectivait. Comment avait-il pu l'abandonner ?

Je partage le désespoir de Marie Donnadieu. Au moment même où je rencontre des difficultés semblables dans ma famille, je comprends sa rage, son entêtement. Éduquer un enfant difficile, c'est comme installer un barrage. On espère endiguer le désordre, on raffermit le barrage, on cherche à consolider... Et les petits crabes des rizières continuent lentement leur travail de sape. Je me demande, à cet instant même, si Marie Donnadieu ne s'est pas acharnée à ce point sur ses barrages et ses cultures, parce que, de l'autre côté, du côté du fils, tout s'écroulait.

Je crois que de tous les côtés, la baraque prenait l'eau.

Madame Donnadieu, en cet instant, je comprends vos vociférations, votre colère, votre impuissance. Je comprends vos cris.

Je comprends que vous soyez épuisée de devoir lever un enfant de vingt ans pour le pousser dans le réel. Tout cela fait vieillir prématûrement et peut rendre fou.

Le désenchantement est un poison à effet lent, et Marie Donnadieu s'est, dès l'adolescence de Pierre, désenchantée de ses enfants. Comment n'aurait-elle pas cédé à la déception, avec un adolescent voleur, un cadet cancre, et une benjamine qui ne lui parle plus beaucoup ?

C'est la raison pour laquelle elle s'est détachée de ses enfants et, comme un transfert d'amour et d'énergie, prise de passion pour la concession et les barrages.

Une nuit à Sadec, Marguerite entend sa mère parler, pleurer, supplier. Les paroles de sa mère, égrenées comme une litanie, tournent toujours autour du même thème. Doit-elle acheter la concession de Prey Nop, au Cambodge, celle dont les agents du cadastre lui ont parlé ? Oui, n'est-ce pas ? N'est-ce pas un magnifique site, entre la chaîne de l'Éléphant, au nord, et la plaine, en bordure du golfe de Siam ? N'est-ce pas une idée géniale ? Ils pourraient vite, en la cultivant, devenir millionnaires. Et n'est-ce pas ce qu'il faut, avec deux garçons inaptes aux études, bons à rien, et une fille qui ne sera pas facile à marier... ? « Parle-moi et réponds-moi... supplie Marie Donnadieu, persuadée d'avoir un contact privilégié avec l'au-delà. J'attendrai un signe, et j'irai porter mes économies aux agents du cadastre. »

Mais le signe, cette fois, ne viendra pas... Et Marie Donnadieu n'obéira qu'à son idée fixe : laisser un bout de terrain à ses enfants. L'instinct de propriété terrienne, elle l'a dans ses gènes, elle, fille de fermiers du Nord.

Cette nuit-là, Marguerite est sortie de son lit comme une somnambule, guidée par la voix de sa mère. En chemise de nuit, elle l'a suivie jusque dans le salon, et a regardé le spectacle de cette femme, vieillissante, délirante, assise devant la table, suppliant son mari de lui faire signe.

Elle s'est vite recouchée, le cœur battant à rompre, en espérant que sa mère ne vienne pas la rejoindre dans son lit !

Cette nuit-là, Marie Donnadieu l'a laissée tranquille. Elle est restée dans son salon, dans sa folie.

MARGUERITE AUX PIEDS NUS

En juillet 1927, la mère acquiert donc une concession de 200 hectares, dans la province de Kampot, en bordure du golfe de Siam, à 600 kilomètres de Sadec. Ça n'est pas la porte à côté, mais Prey Nop, pense Marie Donnadieu en mère attentive, fera office de lieu de villégiature pendant les vacances scolaires, loin de la ville.

Ce jour de juillet, Marie Donnadieu, Pierre, Paul et Marguerite, débutent donc leur très long voyage, avec la vieille guimbarde, une berline conduite par le chauffeur de la famille, et une domestique. Le voyage de Sadec à Prey Nop dure deux jours sous une chaleur accablante (45 degrés à l'ombre)... Car, comme le rappelle Jean Vallier³⁹, il fallait compter avec les nombreuses crevaisons, et la vitesse (pas plus de 70 kilomètres à l'heure). Quand ils arrivent, dans cette concession du bout du monde, ils sont soufflés par la beauté du paysage, entre mer et montagne, en bordure d'une forêt magnifique. C'est donc ici qu'elle fera construire son bungalow, aidée d'une cinquantaine de domestiques engagés pour l'occasion. Une jolie maison de bois montée sur pilotis, pour résister aux pluies torrentielles de la mousson qui creusent souvent de véritables rigoles sur le sol.

Ce bungalow, doté d'une véranda, d'une toiture en pente (toujours à cause de la mousson), rafraîchi par des palmiers et des bananiers qu'elle fera planter devant, sera si l'on peut dire l'un des principaux acteurs d'*Un barrage contre le Pacifique*. C'est là que Marguerite verra cette mère excessive osciller entre un enthousiasme sans borne, folle d'espoir à l'idée de cultiver la concession, et un désespoir sans fond. Car les terres, régulièrement inondées par les vagues du Pacifique, brûlées par le sel, se sont révélées incultivables. Marie Donnadieu, qui avait apporté aux agents du cadastre vingt-quatre ans d'économie, est ruinée. Ses rêves de sécurité et de richesse aussi.

Marguerite craint à cette époque pour la vie de sa mère, pour son esprit. On peut imaginer la solitude d'une adolescente, prise en tenaille entre une mère vulnérable, abattue par de vraies crises nerveuses et un frère aîné tout-puissant.

Marie Donnadieu est désormais dans une sorte de présence-absence, comme le sont les mères préoccupées d'autre chose : un amant, un travail

trop prenant. Il est certain qu'à ce moment-là, alors qu'elle franchit les portes de l'adolescence, Marguerite se sent abandonnée, une fois encore.

Même si elle a cessé d'en parler à sa mère, depuis le fameux haussement d'épaule, dans la calèche de Vinh Long, Marguerite le sait, aujourd'hui plus qu'hier : elle écrira. Elle sait que, dans toute cette vilenie, ces vagues, ces pluies torrentielles, ces barrages qui s'effondrent, la seule certitude, c'est l'écriture.

Elle se souvient, que, à cinq ans, aux côtés de son frère Paul, accroupis tous les deux sur la terre limoneuse, elle avait fait couler de l'eau sur une grosse araignée, dans un trou. Ils ont versé de l'eau à droite, et l'araignée, à tâtons, du bout de ses longues pattes, à moitié sonnée par le déferlement d'eau, a trouvé un chemin sur la gauche. Elle s'est enfuie, de la force de ses pattes, elle a grimpé, elle s'est sauvée.

Marguerite a pensé, ce jour-là : il y a toujours un chemin pour s'enfuir.

Cette détermination, soudain, transforme la jeune fille en excellente élève.

Elle fréquente le lycée Chasseloup-Laubat, à Saigon. Après avoir été une élève médiocre, en classe de troisième, elle prend le dessus. Elle veut sortir de ce trou à rats. De cette puanteur cambodgienne. Elle obtient ses meilleures notes, non pas en mathématiques mais en composition française, et entraîne en quelque sorte sa plume... En outre, elle commence à découvrir des romans pour adultes, dont une certaine Colette, auteure très jeune de la série des *Claudine* avec son mari Willy, qui la fait rêver. Il y a des ambiances parfois sulfureuses, comme cette amitié entre Claudine et la douce Mlle Aimée. Ça n'est pas sans lui rappeler l'émoi que suscite en elle le corps parfait de la blonde Hélène Lagonelle, Hélène qui est aussi son double magnifié. Marguerite lit également, comme nous l'avons évoqué précédemment, la littérature de gare : *La Fée de Kermoal*, *Hoëlle aux yeux verts*, et autres histoires d'amour de Delly, ce qui prouve que la jeune Marguerite était une grande rêveuse et une amoureuse ! Elle le confessait dans ses *Cahiers* : « J'avais lu un roman, *Magali* de Delly. Ce livre a joué un rôle capital dans ma jeunesse. Les mots "je t'aime" y étaient prononcés une seule fois au cours d'un entretien des deux amants, lequel durait quelques minutes à peine mais justifiait des mois d'attente, de douleur, d'une séparation bouleversante. Je l'avais entendu au cinéma, et chaque fois

il me bouleversait. Je croyais qu'on ne le disait qu'une seule fois dans la vie »...

À travers ces histoires d'amour impossibles unissant un prince et une bergère, on voit se dessiner déjà, en filigrane, ce qui fera la petite phrase célèbre de Sara, dans *Les Petits Chevaux de Tarquinia* : « L'amour, il faut le vivre complètement, avec son ennui et tout, il n'y a pas de vacances possibles à ça »... L'amour, comme une fatalité.

LA RENCONTRE

L'amour, le vrai... C'est au cours d'un de ces voyages de Sadec à Saigon, sur le bac du Mékong⁴⁰, pour retourner à l'internat, que Marguerite le rencontre. Elle a quinze ans et demi, vêtue d'une simple robe à demi transparente, porte son fameux chapeau d'homme à bord plat et ruban noir qu'elle ne quitte plus et ses escarpins lamé doré, ses escarpins incongrus, et fait la connaissance de Léo, celui qu'il convient d'appeler l'Amant, un très riche Chinois de la Chine du Nord, de douze ans son aîné.

C'est sur le bac du Mékong, donc, que ce jeune homme coiffé à la Rudolph Valentino, portant un diamant au doigt – diamant entaché comme on le sait maintenant d'un « crapaud », petit défaut dans le lexique de la joaillerie –, quitte son automobile pour venir vers elle. Marguerite l'a déjà remarqué, à cette fastueuse automobile noire étincelant, et au chauffeur vêtu de blanc. Elle voit, dans un halo de chaleur, le jeune Chinois arriver vers elle, mais reste accoudée au bastingage, indifférente. Le Chinois lui adresse la parole.

Il porte un costume de tussor beige. Il attrape son élégant boîtier en argent, et en tire une cigarette, qu'il installe entre ses lèvres. Puis, avec un léger sursaut, il tend le paquet à Marguerite. Qui refuse. Tiens, ses mains tremblent, songe Marguerite.

La jeune fille comprend très vite, à son tremblement, que ce jeune homme la désire. Et elle a soif d'être aimée...

Ils entament une conversation, baguenaudent et, très vite, Léo l'invite, à la sortie du bac, à la reconduire à Saigon dans son automobile. Accepterait-elle ? Elle accepte. Le jeune Chinois sourit de toutes ses dents. Il n'en espérait pas tant. Il est heureux mais surpris de voir une Blanche si peu farouche.

Marguerite, en prenant place dans la Maurice Léon Bollée noire du Chinois, pense à la mère, très fugitivement. Aurait-elle honte de sa fille, elle qui ne jure que par la race blanche ? Quand l'adolescente s'assied sur la banquette, immense, capitonnée, fleurant bon le cuir de bonne qualité et surtout quand elle avise le diamant à l'annulaire du Chinois, elle sourit intérieurement. Elle pense à la mère, encore et toujours. Non, finalement, elle ne serait pas si fâchée. Il est Chinois, mais il est riche. La richesse compense la race.

Léo, tel est son nom, lui parle aussi de Paris, et de la vie qu'il a menée là-bas. Sait-elle danser le charleston ? Lui, il sait. C'est une nouvelle danse bien plus « moderne » que le tango, il aimerait beaucoup emmener Marguerite danser, un jour. Accepterait-elle ? Léo, qui, se sachant pas très beau, tente de la séduire de toutes les manières, lui raconte qu'il se rend souvent à la Coupole, qu'il fait commander toutes ses cravates à Paris, et aussi qu'il a vu Joséphine Baker en chair et en os aux Folies Bergère⁴¹ !

Marguerite est impressionnée. Non, elle ne sait pas danser le charleston. Elle sait très bien danser le tango. Mais, oui, elle veut bien apprendre, elle veut bien faire la fête. Et, secrètement, elle rit et en conclut que, non, sa mère ne serait décidément pas fâchée. Il est Chinois, mais il est riche. C'est cela qui compte.

Dans sa belle automobile noire, le Chinois vient la chercher au lycée le soir, la raccompagne à la pension le matin... Ce petit rituel se poursuit pendant quelques bons mois... d'après ce que Duras écrira. Le désir de Léo pour Marguerite est sincère, tandis que Marguerite, elle le confiera dans son cahier rose marbré, est sensible, non pas au jeune homme, mais à l'amour qu'il lui porte... Certains désirs sont en effet irrésistibles...

Un jour, enfin, Léo l'entraîne dans sa garçonnière, à Cholon, dans un faubourg de Saigon. C'est là, assis devant elle, qu'il fait glisser sa robe, la porte, nue, sur le grand lit, et lui fait découvrir ses premiers frissons. La jeune Marguerite ne veut pas d'amour, elle veut du plaisir. Elle ne voulait que du sexe. À quinze ans, ce non-romantisme absolu témoigne d'une certaine maturité, et d'un profond désespoir. L'oubli dans le plaisir, la « sexualité du désespoir », voilà le propre de ceux qui n'ont pas été suffisamment aimés.

Le jeune Chinois de vingt-sept ans s'en étonne, s'en effraie un peu, mais lui obéit. Il est déjà épris. Et, dans la pénombre de cette garçonnier, persiennes laissant passer un rai de soleil et le bruit des pousse-pousse et les cris des coolies, « l'image de la femme aux bas reprisés a traversé la chambre⁴² », elle voit... sa mère, le regard maternel, sa mère, ses yeux immenses, dans le noir.

Marguerite n'est-elle pas, comme beaucoup d'adolescentes au moment de vivre leur sexualité, « sous emprise » maternelle ? Avec la culpabilité d'avoir lâché leur mère vieillissante, certaines ont le sentiment de la voir partout. La jeune Marguerite fait l'amour, la première fois, sous le regard de cette mère encombrante, haïe et pourtant adorée. « Ce premier rapport sexuel m'emplissait d'une certaine joie mais d'une certaine tristesse, car c'était le quittement [sic] de ma mère », confiera-t-elle à Bernard Pivot, dans une émission d'« Apostrophes⁴³ ».

Même si Marguerite – du moins c'est ce qu'elle dira plus tard – n'avoue jamais à sa mère sa relation avec le Chinois, tout est tacitement dit. Tout est su. Comme une sorcière, avec le sixième sens dont elle a fait preuve au cours de sa vie, Marie Donnadieu comprend tout. Elle se doute que Marguerite et Léo ont dépassé le stade du baiser. Et pourtant, elle continue à maintenir sa fille dans une terrible injonction contradictoire, la poussant à faire la chose... Et à conserver sa virginité ! « Ma mère, racontera Marguerite Duras dans son cahier rose marbré, « me faisait jurer sur sa tête “Tires-en ce que tu peux, mais ne couche pas avec lui”, jurant ses grands dieux que “le plus grand bien d'une jeune fille est sa pureté” ». N'est-ce pas soumettre son enfant à une impossible promesse : obtenir de l'argent tout en conservant sa pureté ? Marguerite n'hésitera pas à demander de l'argent au Chinois ou à entraîner toute sa famille dans des « bringues » (selon le mot de Léo lui-même) et des bons restaurants. Car, quand Léo veut « sortir » Marguerite, il se voit obligé, la plupart du temps, de supporter l'encombrante famille Donnadieu.

Dans les restaurants les plus chic de Saigon, mère et fils s'empiffront sans aucune manière. Ils commandent les plats les plus coûteux, sans un regard pour le Chinois. Et quand Léo dépose les piastres sur la coupelle, les deux frères échangent des clins d'œil peu discrets, tandis que Marie Donnadieu éclate d'un rire fou. Marguerite n'a-t-elle pas payé de son corps ?

« On était comme des animaux nobles, terribles. On était sans gêne, d'une grande brutalité », racontera-t-elle à Bernard Pivot⁴⁴. Brutalité : le mot convient aussi pour sa mère. Sa mère est brutale avec elle, l'insulte, la frappe, incitée par son fils aîné Pierre. « Il lui tendait des morceaux de bois, des manches à balai. Elle m'en a foutu des coups, oui, elle se jetait sur moi quand je couchais avec des types. Pas de gifles, mais des coups de pied et de bâton⁴⁵. »

« Elle m'a demandé si je le voyais pour autre chose que pour l'argent, est-il écrit dans *L'Amant*... Je lui ai répondu que non, c'était juste pour l'argent. »

Comment qualifier sa bienveillance, sa complicité face à ce que l'on pourrait nommer une situation de « prostitution light⁴⁶ ? » Elle n'est pas qu'un spectateur passif. Comme l'écrit la psychothérapeute américaine Petrushka Clarkson, spécialisée en analyse transactionnelle, « en n'intervenant pas dans les situations de violence ou d'agression, le spectateur donne une permission tacite à ceux qui abusent de leur pouvoir⁴⁷ », il en va de même dans la prostitution ou l'inceste...

Et surtout quand il s'agit d'une mère, dont le rôle est de protéger sa fille.

Quand le lycée Chasseloup-Laubat, où Marguerite est pensionnaire, constate les absences nocturnes et les fugues de Marguerite, il convoque Mme Donnadieu. Dans l'étroit bureau de direction, la mère, tout sourire, sait se montrer convaincante face à la jeune directrice pourtant tatillonne sur la réputation de l'école.

— C'est ainsi, proclame, non sans fierté, Marie Donnadieu. J'ai des enfants très libres. Laissez-la sortir le soir, elle rentrera le lendemain. Regardez ses résultats : n'est-elle pas une excellente élève ? Elle veut passer l'agrégation de mathématiques, elle veut devenir écrivain ! Elle peut tout faire ! Elle pourra même décrocher son agrégation à vingt et un ans, si elle le souhaite, comme cette jeune Simone de Beauvoir, qui vient d'être reçue en deuxième position.

Et c'est ainsi qu'en toute impunité, la jeune Marguerite découche, au vu et su de (quasi) tout le monde, et avec la bénédiction maternelle !

Mais Marie Donnadieu n'avait pas su davantage protéger la toute petite Marguerite, à six ans, quand elle avait subi les attouchements du jeune

homme à Hanoi. Et nous savons que les expériences sexuelles précoce marquent parfois les enfants dans leur chair, les incitant à recommencer.

Marguerite s'est-elle « prostituée » pour donner de l'argent à la famille ? A-t-elle été incitée à le faire par sa mère ? Elle a grandi ainsi, et c'est ainsi qu'elle est devenue adulte. En portant sa mère en elle. Sa mère excessive, adorée et haïe, sa mère « née folle, dans le sang », comme elle l'écrit.

Sa liaison avec le Chinois durera un an et demi. Jusqu'au jour où, à dix-sept ans, elle doit reprendre le majestueux paquebot pour la France. Ce jour-là, accoudée sur le bastingage du *Compiègne*⁴⁸, elle voit la terre s'éloigner dans un mugissement déchirant. Ce moment, toujours douloureux de la séparation d'avec la terre, est encore plus poignant aujourd'hui. Au loin, dans un nuage de poussière, à moins que ce ne soit la brume de chaleur, elle aperçoit la Maurice Léon Bollée noire, celle de l'Amant. À l'intérieur de la voiture, il est là, elle le sait, il est là, sur le siège arrière, derrière son chauffeur vêtu de blanc.

Mais il n'a pas osé sortir.

Marguerite retient ses larmes.

Sa mère et ses frères sont à côté d'elle, ils voient aussi la voiture, mais restent muets. Pierre lance une blague à l'oreille de son frère, et tous deux éclatent de rire en la fixant d'un air sournois. Sans doute parlent-ils de lui. Marguerite refoule maintenant ses larmes aussi loin qu'elle le peut, dans le creux des joues, dans sa gorge, tout au fond de son cœur. Les pleurs, les sanglots, le désespoir viendront plus tard, en différé, quand elle entendra une valse de Chopin déchirer l'air du soir. Une des « émotions-retard » dont elle a le secret...

CHAPITRE 5

« LE QUITTEMENT DE LA MÈRE »...

3 octobre 1933, port de Saigon : Marguerite a dix-neuf ans.

Sur le quai elle embrasse rapidement sa mère et presse longuement son petit frère Paulo contre elle. De sa main, elle caresse la nuque de Paulo, cette peau satinée et imberbe qu'elle aime tant. Elle le respire... Comme il va lui manquer.

En ce chaud jour du mois d'octobre, elle prend place, seule cette fois, sur *Le Porthos*, un magnifique paquebot de cent soixante mètres de long en première classe⁴⁹. Elle est gaie, mais sa gorge est nouée...

Pour la première fois, Marguerite rentre seule en France, loin des siens, pour rejoindre son aîné, Pierre, en banlieue parisienne.

Marguerite se doute bien qu'elle quitte là son enfance, son pays. L'Indochine.

Tout départ est définitif.

Elle lève la main, puis agite un foulard, jusqu'au moment où la mère et Paulo se font aussi petits que des fourmis. La traversée durera vingt-six jours, comme il est de coutume : vingt-six jours pendant lesquels elle savourera le voyage en première, les danses, l'orchestre, les fastueux déjeuners... Et pendant lesquels elle nouera une idylle avec un camarade de lycée, retrouvé à bord !

Bref, la première séparation a un petit goût d'exotisme et d'érotisme. Arrivée en France, la souffrance revient comme un boomerang.

Le choc est terrible. La banlieue parisienne n'a rien des forêts du delta du Mékong ! Et sa mère lui manque atrocement. À dix-neuf ans, pleurer sa mère à ce point, quand on ne s'est pas sentie aimée... n'est-ce pas étonnant ?

Mais n'oublions pas que tous les enfants, même les mal aimés, aiment leur mère. N'oublions pas que l'on s'attache, de façon paradoxale, à ceux qui ont pu nous faire du mal. Le syndrome de Stockholm, qui attache les otages à leurs ravisseurs, sévit aussi en famille. Les enfants soumis à une très forte autorité, pas toujours bienveillante, sont liés viscéralement à leurs parents.

Marguerite aimait à la folie cette mère qui l'a pourtant fait souffrir, par des coups, des séparations intempestives et des abandons. Pour Duras, la maternité est toujours une trahison⁵⁰. En partant, la jeune fille pleure aussi, on l'imagine, son Indochine, perdue dans cette banlieue grise sans tigre, sans forêt, sans lac dans lequel se baigner. L'Indochine lui apparaît alors comme un paradis perdu... La séparation d'avec Paul, celle d'avec la mère viennent se mêler à la douleur de l'exil. À cet âge, Marguerite couve toujours en elle une fillette accrochée aux jupes de sa mère, comme sur les photos d'autrefois...

Devenue étudiante en droit, elle reçoit régulièrement un petit cercle d'intellectuels rue Saint-Benoît, où elle a élu domicile. Ils se nomment Robert Antelme (qui deviendra son mari), Michel Leiris, Dionys Mascolo, Edgar Morin, Jacques-Francis Rolland... Ensemble, ils réinventent une famille – une communauté. Le journaliste Jacques-Francis Rolland se souvient encore des dîners durassiens ! Il est encore question de Marie Donnadieu, que Marguerite porte en elle, à vingt-cinq ans : « Sa mère, raconte Jacques Francis Rolland lui envoyait des sacs de riz. Marguerite s'éclipsait dans sa cuisine et mitonnait son petit plat vietnamien. Ensuite ? Elle revenait dans sa chambrette et tapait à la machine son roman⁵¹. »

Marguerite s'est-elle seulement libérée de l'emprise de cette mère nourricière ? À cette époque-là, certainement pas. D'ailleurs, comme si elle poursuivait un destin, une malédiction de mère en fille, de grand-mère en petite-fille, elle, Marguerite, accouche le 15 mai 1942 d'un enfant mort-né, fils de son union avec Robert Antelme, son premier mari. Le choc, cette année-là, est terrible, d'autant plus qu'elle apprend, la même année, par un simple télégramme, le décès de Paulo, « le petit frère », mort à trente et un ans dans une chambre de Saigon.

Cinq ans plus tard, en 1947, Marguerite accouche de son fils adoré, Jean Mascolo. Cette naissance inaugure le point de rupture entre mère et fille, Duras le dira : c'est à la naissance de son fils qu'elle a définitivement tiré un trait sur sa propre mère. La séparation est faite. N'est-ce pas souvent le cas ? En devenant mère, la fille pousse sa propre mère dans la vieillesse, repoussant d'autant son emprise. Sauf si, bien entendu, sa mère s'interpose entre son bébé et elle, en jouant les grandes mères toutes puissantes. Ça n'est pas le cas de Mme Donnadieu. L'éloignement géographique participe

à cette prise de distance, puisque Marie Donnadieu s'installe en Touraine jusqu'en 1956.

De temps en temps, Marguerite rend visite à sa mère, dans son « faux château Louis XIV », dans la Loire, là où elle vit avec Dô, la domestique, et Pierre, le fils. Quand Marguerite vient, il est rarement question du passé. Il s'agit de ne pas déterrer les cadavres... Quand *Un barrage contre le Pacifique* sera publié, en 1950, Marguerite arrivera fière, brandissant son exemplaire en main... Pour s'entendre dire par sa mère, quelques jours plus tard : « Tout est faux. Rien n'est juste dans ce portrait de mère. »

Par la suite, pour ne pas rompre avec sa fille, Marie Donnadieu use d'un prétexte anodin : « Toi seule sais faire cuire des steaks. Pas trop cuits, comme je les aime. » Il est parfois si difficile de réclamer la présence de son enfant, devenu adulte... Marie Donnadieu, la fière, aurait l'impression de supplier. Alors, Marguerite roule jusqu'à la maison de Touraine, allume le feu sous la cuisinière, installe la poêle et attend la juste température pour y jeter le steak.

Elle regarde cette femme aux cheveux longs et blancs toujours ramassés en chignon, aux yeux fiévreux, assise dans son fauteuil, en n'attendant plus rien. Rien d'autre que le steak cuisiné par sa fille.

Cette femme au chignon blanc, dont les mains sont si faibles, comme détachées de son corps. Des mains rougies par le sel du Pacifique, qui ont sarclé, biné, giflé, battu.

Des mains qui ne sont plus rien que des petites serres d'oiseau, si faibles. Toute la force de la mère, elle l'a placée maintenant dans son regard. Un regard intense dans un visage émacié.

Quand Marguerite se retourne pour faire cuire la viande, elle sent le regard maternel sur sa nuque. Quand elle empoigne le couteau et découpe le steak en petits morceaux pour sa mère, elle songe aux mains maternelles, à la puissance déchue.

« À la fin de sa vie, elle était aussi détachée de moi que moi d'elle. Heureusement, ajoute Duras, elle avait son fils⁵². »

Le fils ? C'est Pierre, bien sûr. Le mauvais garçon, le fouilleur d'armoires...

Sa mère est enterrée avec son frère aîné, comme un couple pourrait l'être. À la vietnamienne... Il n'y avait que deux places dans le caveau.

Marguerite vit comme une ultime blessure cette entente par-delà la mort. Cette préférence absolue d'une mère pour son enfant. « Ça ne peut pas ne pas dégrader l'amour que j'ai pour elle⁵³ », confie Duras reprenant ce motif de la « mal aimée ».

Il est parfois des désamours essentiels à la naissance d'une œuvre. La petite Marguerite a souffert, mais la grande Duras doit certainement à sa mère, à ses manquements, ses excès, d'être devenue l'écrivain qu'elle est.

LA MAGIE DURAS

Au moment de mettre un point final à ce texte, je m'interroge : sur quoi repose donc ce magnétisme de Duras ? Pourquoi pleure-t-on sur cette enfance indochinoise, si singulière, alors que nous n'avons pas mis un pied au Vietnam ? Pourquoi a-t-elle parlé, si intimement, à chacun d'entre nous, comme si elle nous chuchotait nos propres névroses à l'oreille ?

Je crois connaître la réponse : c'est parce que, à travers son enfance si singulière, elle a parlé de l'enfance universelle. Peur de la mère, terreur du viol, menace de l'autre, horreur de la pauvreté, crainte de l'aîné menaçant, violence de l'injustice... elle a rencontré et concentré dans ses livres les thèmes principaux de l'enfance. Et qu'importe si la peur du loup prend chez elle l'allure du tigre et de la panthère noire !

Mais ce qui nous touche plus que tout, je pense, c'est l'exil. Tous les enfants grandissent en se séparant, avec en arrière-plan, une peur panique de l'abandon. Et personne n'a mieux exprimé qu'elle l'exil, la nostalgie, celle de l'Indochine, et, toujours, la séparation du pays, de la terre, qui sont aussi la séparation d'avec la mère.

Quand le paquebot *Le Porthos* quitte la terre, c'est toujours un peu la mère qui s'éloigne. Tout la ramène à sa mère. Y compris, après le suicide d'un jeune homme, en pleine traversée, le paquebot qui reprend sa route. Le corps perdu dans la nuit.

« Le plus terrible, c'était ça. Le lever du soleil, la mer vide et la décision d'abandonner les recherches. La séparation⁵⁴. » Séparation prend ici son sens originel, universel. L'éternelle souffrance de l'homme face à l'universelle séparation. Y compris celle du tout-petit d'avec sa mère.

C'est parce qu'elle a souffert par sa mère, des intermittences du cœur maternel, que Duras parlera si bien de la passion, de la folie et de

l'intelligence des femmes.

Je n'ai pas vécu en Indochine, mais j'ai eu une mère institutrice, j'ai habité Vanves toute mon enfance, j'ai porté comme Duras le prénom d'une tante décédée (jumelle qui plus est, comme elle) et vécu la douleur précoce d'une séparation assez longue – à l'hôpital.

TRANSMISSION

Agathe, ma fille cadette, a quinze ans, presque l'âge de Suzanne, dans le *Barrage*. Habituellement, l'adolescence brouille les traits, rend les cheveux ternes et le visage maussade. Mais elle a la chance d'être devenue beaucoup plus jolie que la petite fille qu'elle était, une longue masse brune de cheveux bruns et brillants, des yeux pétillants, une peau lumineuse.

Elle pianote sur son téléphone, elle consulte Facebook. Elle s'ennuie déjà, sans ses amis. C'est le début des vacances, nous partons en Italie. Elle n'a pas préparé sa valise, et, comme tous les ados du monde, elle traîne. Ostensiblement et spectaculairement maussade.

— Tu ne lis pas, Agathe ? lui demandé-je, légèrement agacée. (C'est une phrase que je ne cesse de répéter à mes enfants : « Tu ne lis pas ? » Phrase à laquelle ils répondent imperturbablement : « Tu vois bien que non ! »)

Je suis un peu comme « La mère » dans *Un barrage*, la mère qui regarde avec plaisir Joseph et Suzanne manger de l'échassier. Sauf que pour moi, l'échassier, ce sont les livres. Si je leur ai – hélas – peut-être transmis peu de valeurs, il en est une à laquelle je tiens : l'amitié par les livres. Je ne cesse de le dire à mes trois enfants. « Un livre, c'est notre meilleur ami, il faut toujours avoir un livre sur soi. Pas n'importe lequel, un livre qui vous chuchote des choses à l'oreille, un livre qui vous tire de l'ennui colossal que peuvent parfois susciter certaines personnes. »

Je ne comprends pas que mes enfants puissent sortir, aller se promener sur le boulevard Saint-Michel ou partir deux jours, chez des amis, sans un seul livre dans leurs bagages. C'est comme s'ils sortaient sans avoir mangé le matin.

Quand je leur fais remarquer ce principe « Ne jamais sortir sans un livre », ils soupirent, agacés. « Mais on n'est pas de ton époque. » Oui, ça, nous l'entendons tous. « Pas besoin de lire pour passer le bac français, c'est pas

comme à ton époque », ou bien : « Je lis, moi ! Regarde, il y a des dialogues, dans mes jeux sur console. »

— Tu ne lis pas, Agathe ?

Soupir de l'adolescente, regard noir buté :

— J'ai rien à lire.

Je ris.

Rien à lire, dans tous ces livres ? Dans ces centaines de livres qui s'accumulent, en haut, en bas dans l'appartement ? Dans les piles qui stationnent sur le parquet, dans le salon, en attendant une paire de mains dévouées ?

Mais je cesse de rire. Elle a sans doute raison. Elle se trouve, elle aussi, comme je l'étais face à un mur, avec ce sentiment (on peut l'avoir à quinze ans), d'avoir tout lu, tout vu, tout compris ! Elle a besoin de faire LA rencontre.

Je me lève, j'hésite un peu, puis, d'un index déterminé, je retrouve mon exemplaire. Le même. À côté du *Vice-consul* publié par l'Imaginaire Gallimard, des *Petits Chevaux de Tarquinia*, décoré de la fresque de l'élégant canasson noir, à côté de la couverture « rouge désert » de *Lol V. Stein*, je repère la couverture bleue et blanche, ridée, craquelée par le temps. Je ne pourrais pas le lire dans une autre édition. Je refoule mon émotion.

Je sais que plus j'en ferai, plus mon adolescente se cabrera. Si je lui dis que c'est un chef-d'œuvre, elle bâillera. Je retiens mon enthousiasme comme on serre un cheval juste avant le saut :

— Ce livre a beaucoup compté pour moi. *Un barrage contre le Pacifique*, tu vas trouver ce que tu cherches. Pas de longues descriptions comme dans Balzac...

Les enfants, même devenus grands, comprennent quand nous ne parlons pas pour ne rien dire. De la même façon, nous comprenons nous aussi quand un écrivain « écrit » vraiment. Quand il y a de l'urgence à le lire.

Agathe lève les yeux de son téléphone, le fait passer dans la main gauche, pour attraper le livre de la main droite.

— C'est l'histoire d'une adolescente de seize ans, Suzanne, qui rencontre un homme. Ça se passe au Vietnam. C'est l'histoire aussi d'une relation avec une mère... un peu bizarre. Tu verras. Un jour je suis tombée sur ce livre et je ne l'ai plus lâché...

Agathe prend le livre, intriguée. Oui, il y a un secret, dans ce livre, elle en a conscience. Ce jour-là, les bagages pour l'Italie attendront.

Elle se plonge dedans. « Il leur avait semblé à tous les trois que c'était une bonne idée d'acheter ce cheval. » Je me récite cette première phrase en silence tandis que ses yeux la découvrent, comme pour l'entraîner dans la lecture ; comme quand ils étaient tout petits et que je leur lisais les premières pages de *Harry Potter à l'école des sorciers*, avant qu'ils ne poursuivent la lecture seuls.

Je détourne mes yeux qui s'embuent. C'est toujours un grand moment, de voir un enfant se plonger dans un livre. C'est un peu comme s'il lâchait votre main. Mais il ne s'agit plus de *Harry Potter*, c'est son premier Duras. « Va, ma fille, va »...

SIMONE DE BEAUVOIR ET FRANÇOISE UN AMOUR AUTORITAIRE

« Il fallait que le corps fût en soi un objet dangereux pour que toute allusion, austère ou frivole à son existence, semblât périlleuse⁵⁵. »

CHAPITRE 1

COLÈRE AU LUXEMBOURG

Juin 1911, jardin du Luxembourg. Une fillette brune aux yeux bleus fait un caprice.

Le soleil, timide ce matin, envahit la totalité du jardin ; les allées poussiéreuses bordées de marronniers et de platanes, les pelouses encore vertes de ce début d'été... Le jardin du Luxembourg résonne des rires des enfants, des cris de leurs parents. La chaleur a tant tardé !

— Il fait si beau aujourd'hui !

— Bonjour Mathilde, bonjour Louise, comment va madame ?

— Bien, Madame.

— Cette petite est devenue magnifique ! Mais elle est toujours aussi sauvage... Quels jolis bottillons... Froment Leroyer, n'est-ce pas ?

— Regardez mon petit bonhomme, là-bas, n'est-il pas joli avec son canotier tout neuf !

— Avec des faux airs de Maurice Chevalier !

Coiffées de chapeaux à rubans et corsages à manches gigot, en jupe longue et bottines, les jeunes mères conversent sous leur ombrelle. Les nounous, de leur côté, poussent de bien malcommodes landaus anglais, juchés sur leurs hautes roues.

Difficile de retenir les enfants : en jupe plissée et bottines, en culotte courte et marinière, ils s'échappent dans les allées, fous de joie devant ce soleil tout neuf.

Les plus grands jouent au diabolo ou au bilboquet. Les plus petits courent derrière leur cerceau de bois, acheté au kiosque du jardin. Ça virevolte, ça tourne, ça tombe, ça crie et ça rit !...

Les tout-petits, en bonnet brodé, parfois monogrammé à leurs initiales, tendent leur main vers les attelages de petites chèvres blanches, une de leurs attractions préférées.

— Je veux caresser la chèvre !

— Je voudrais faire un tour de voiture !

Ça chouigne, ça pleurniche, ça quémande... Tous les petits ont envie de caresser les bêtes, mais les parents font la sourde oreille... Même si les biquettes portent une muselière, on ne sait jamais... Les nounous ont parfois reçu l'interdiction ferme, de la part de leur patronne, d'approcher les chevrettes. Alors elles manœuvrent la poussette habilement, font diversion, partent vers le bassin...

— Oh, regardez, Jacques, ces messieurs en train de jouer au croquet ? Sont-ils élégants, avec leur moustache à l'anglaise ? Et cette partie de pétanque ?

— Oh, regardez, mademoiselle, ces jolis voiliers ! Et si nous allions voir les voiliers ?

Elles le savent bien, les nounous : le bassin du Luxembourg, avec ses canards et ses petits bateaux est le point d'attraction des petits et grands ; le pansement qui vient à bout de toutes les colères et les caprices. Ils sont si beaux, les petits bateaux de Pierre Paudeau, avec leur voilure en coton de couleur numérotée, que l'on oriente avec un long bâtonnet de bois !

— Louise, Louise, je veux un bateau. Je veux CA !

Une petite fille ravissante, le visage encadré d'anglaises brunes, les yeux bleu pervenche, pointe un index vers le bassin, en regardant du coin de l'œil sa gouvernante, une jeune fille portant une petite coiffe blanche nouée par un nœud rose, assortie à une longue jupe blanche.

Elle semble très jeune, vingt ans à peine.

Elle s'appelle Louise, est la bonne à tout faire de la famille Bertrand de Beauvoir depuis trois ans... Elle est, surtout, la nourrice de Simone et Hélène, les deux demoiselles de la maison.

— Mademoiselle, je vous le répète : nous n'avons plus le temps.

La fillette aux brunes anglaises se renfrogne, croise ses bras potelés sur la poitrine.

Louise tente de rester ferme.

— Vous êtes restée très longtemps au bac à sable. Vous ne vouliez pas partir, rappelez-vous. Je vous avais prévenue...

Louise soupire : pourvu que Simone ne fasse pas encore une crise. Pourvu que cette petite se tienne tranquille. En ce moment, tous les après-midi s'achèvent par des crises. Et pourtant, à voir cette jolie petite fille, on

jurerait Camille ou Madeleine, en tout cas une petite fille modèle sortie tout droit de l'imaginaire de la comtesse de Ségur.

Histoire de faire diversion, la domestique replace la barrette de Simone sur sa mèche brune. Louise est fière de s'occuper de cette brune si élégante, déjà, chaussée de petites bottines en chevreau souple. Tous les matins, avec un crayon, elle tournicote ses mèches pour en faire de jolies anglaises. Elle prend un soin infini à l'habiller, selon les desiderata de Françoise de Beauvoir, sa mère. Petite jupette marine, avec des chaussettes, des bottines et un béret, robe en dentelles blanches, avec une barrette décorée d'un nœud ou d'une fleur, assortie avec des ballerines en cuir verni. Parfois, dans la rue ou au jardin, les regards des adultes saluent la beauté de cette enfant. Les brunes aux yeux bleus sont rares. Donc précieuses.

Louise est fière mais souvent désarçonnée par le tempérament de feu de cette fillette qui, d'une minute à l'autre, se met à gigoter, se tortiller, convulser !

— Non non non. Louise, je veux un bateau. Un voilier de M. Paudieu.

Louise soupire.

— Mademoiselle, NON. Madame votre mère va nous disputer. Vous savez comme elle crie, parfois.

Simone secoue la tête de plus belle.

Louise pourrait se laisser attendrir. Mais il suffit qu'elle se rappelle le regard dur de Françoise de Beauvoir, et sa voix glaciale, quand elle leur jette un « Louise, vous êtes en retard », pour raffermir sa voix :

— Si vous ne vous levez pas, je vais devoir vous tirer de force de là... Je vous préviens...

Elle tend la main à la petite fille aux yeux bleus, qui observe d'une moue boudeuse les doigts potelés aux ongles courts.

— Ça suffit, mademoiselle.

Louise se plante en face d'elle, et l'attrape en riant.

La petite se débat, les jambes bataillent en l'air. Les dames élégantes assises, dos droit comme un « i » sur les chaises, se sont arrêtées de parler. L'une d'entre elles glousse sous son ombrelle.

Tout le monde n'a d'yeux que pour elle, Simone, dont les yeux larmoyants ressemblent à deux glaçons en train de fondre.

Louise libère une main, attrape dans son cabas une petite gourde en cuir usé.

— Buvez, mademoiselle, siffle-t-elle. Il fait très chaud.

De façon inattendue, la colère s'emballe. Ce sont maintenant des cris stridents qui percent l'air. Les adultes, amusés comme au cirque, observent cette ravissante petite fille impérieuse toute décoiffée maintenant !

Et Louise repart ainsi, le rouge aux joues, en tirant la fillette par la main.

La jeune bonne entend le sang bourdonner à ses tempes. Surtout quand, dans l'allée menant à la rue Bréa, une femme âgée pointe sa canne sur elle :

— Vous n'avez pas le droit de traiter ainsi les enfants ! Pour qui vous prenez-vous ?

Ca n'est pas la première fois qu'on la prend pour une tortionnaire. Maltrater un enfant ? Si elle n'avait pas envie de pleurer, elle en rirait volontiers.

Louise se demande ce qu'il se passe dans la tête de cette enfant. Elle, éduquée dans une famille noble du 14^e arrondissement.

Elles s'acheminent vers le boulevard du Montparnasse, l'une tirant l'autre, la fillette toujours murée dans sa colère, pleurant à gros bouillons. Les « colères de Simone » sont devenues légendaires dans la famille de Beauvoir. On ne comprend pas ce qui les déclenche. Un sentiment d'injustice, d'arbitraire ? La petite fille se sent envahie d'un tsunami qu'elle ne parvient pas à repousser. Elle est obligée d'aller jusqu'aux limites d'elle-même, avant que la rage ne retombe. Toute la famille parle de ces crises impérieuses – sa tante Lily, sa cousine Magdeleine... Mais personne n'a trouvé la clé pour en venir à bout.

Simone n'est pas encore calmée quand elles arrivent au 103, boulevard du Montparnasse, là où la famille Bertrand de Beauvoir réside ; juste au-dessus du café La Rotonde, un appartement haussmannien de plus de cent mètres carrés.

Françoise de Beauvoir leur a ouvert la porte. Longue, mince, marmoréenne coiffée de son éternel chignon châtain, un éclair froid dans le regard.

En voyant sa fille, décoiffée, le nez dégoulinant, les joues rouges, les yeux pleins de larmes, elle a un haut-le-corps.

— Regardez comme vous êtes mise ! Louise, il ne faut pas la laisser comme cela.

— Mademoiselle a recommencé une de ces crises... Une de ces fameuses crises...

Françoise de Beauvoir se raidit. Son chignon tremble un peu.

— Simone, ma fille, tu m'avais promis ! Vous serez punie, mademoiselle.

La petite fille baisse la tête. Devant sa mère, il semble qu'elle se calme d'un seul coup, comme si on lui avait renversé un baquet d'eau froide sur la tête.

— Madame, il fallait voir quoi, poursuit Louise. Elle a crié comme un putois, tout du long du chemin, je ne sais plus quoi faire...

Françoise de Beauvoir fait mine de recoiffer Simone. De replacer le petit noeud pour tenir l'anglaise qui pendouille devant son nez. Elle n'aime pas certaines formules populaires de Louise. Elle n'aime pas entendre que Simone « crie comme un putois ».

— Vous savez pourtant que Simone devient violette dès qu'on la touche.

Les mots fusent, comme une gifle. *Je ne l'ai pas touchée. C'est bien injuste*, pense Louise.

Si je ne l'avais pas touchée, nous serions encore au jardin, en train d'attendre le bon vouloir de mademoiselle...

Mais Louise ne dit rien.

On ne répond rien à Madame. Elle entraîne doucement la fillette morveuse et reniflante vers le cabinet de toilette.

Louise est au service des Bertrand de Beauvoir depuis maintenant quatre ans. Comme beaucoup de domestiques à l'époque⁵⁶, elle est arrivée de province, de Meyrignac, en Corrèze, ramenée si l'on peut dire dans les bagages du couple Beauvoir, tout comme Françoise l'a été avec les parents du petit Marcel Proust, ou Bécassine et sa maîtresse... pour venir au service de cette famille, dans le vaste appartement de Montparnasse.

Oh, elle n'est pas malheureuse. L'appartement est décoré de moulures, un magnifique parquet au point de Hongrie, et des rideaux en soie gaufrée qui cachent les fenêtres, des meubles en poirier noirci et en marquetterie, dans le style Napoléon III. L'ensemble est vraiment très bourgeois, comme le voulait l'époque. La pièce la plus fastueuse, et celle que préfère la petite Simone, c'est le « bureau de papa ». Tous les hommes, en ce début de

siècle, disposaient d'un bureau, qu'ils en aient besoin ou non. C'était un des codes de la bourgeoisie tout autant qu'un signe de virilité !

La petite Simone adore se réfugier dans la niche creusée sous le bureau. C'est un espace de rêverie. Elle aime entendre son père déclamer des vers, et lui lire quelques passages de Balzac ou de Marivaux. Combien d'enfants de cette époque se sont-ils blottis dans le bureau du père, pour se reposer des ardeurs maternelles ? Combien de petites filles, soustraites un moment à la lourdeur du féminin, ont rêvé d'un destin différent – à commencer par l'écriture – en entendant griffonner, froisser, réciter, déclamer ? Très tôt, la petite Simone songe que, décidément, il semble nettement plus intéressant de prendre la plume, plutôt que de tirer l'aiguille...

FRANÇOISE DE BEAUVOIR : ELLE AURAIT TANT AIMÉ ÉTUDIER...

Qui est la maman de Simone de Beauvoir ? Une très jolie femme, aux cheveux châtain tirant sur l'auburn, au teint lumineux. Ses yeux noisette, sa bouche pulpeuse, son port de tête majestueux, sa très bonne éducation au couvent des Oiseaux de Verdun font d'elle un très bon parti.

Née en 1887, Françoise est le premier enfant de Lucie Moret et de Gustave Brasseur un puissant banquier de Verdun. Un premier enfant, une fille... Et une vraie déception pour les deux parents ! Une déception qui « la hanta toute sa vie⁵⁷ »...

Et s'il y avait là une clé pour comprendre la combativité de Simone ? Les vocations s'enracinent parfois sur une, voire deux générations. Les filles savent si bien, parfois, venger leur mère...

En deuxième position viendra son frère Hubert, l'héritier, celui qui fut le privilégié de la famille. Suivi, en numéro trois, par la petite sœur, Marie-Thérèse, *alias* Lily, troisième rejeton de la famille, la jolie et jeune tante Lily qu'aima tant Simone...

Françoise grandit ainsi, jolie, intelligente, aimant l'étude. Elle aurait aimé poursuivre... Mais à cette époque, alors que le baccalauréat était encore fermé aux filles, le destin des femmes était d'être mère ou religieuse au couvent...

Combien de mères, frustrées par cette destinée, ont-elles forgé inconsciemment le destin d'intellectuelles de leur fille ? Nous le verrons un

peu plus tard : Françoise n'acceptera pas si facilement de voir sa fille devenir une femme de lettres – surtout une enseignante. Mais Simone était plus combative et, surtout, la société, métamorphosée par la Grande Guerre, nettement plus favorable au travail et à l'étude des femmes.

Françoise, donc, ne fera pas d'études... Elle était vouée à un beau mariage. Le jour où les affaires de Gustave Brasseur, son père, vinrent à péricliter, il pensa à ce fameux « beau mariage ». Il fallait caser Françoise le plus vite possible. Quelqu'un de leur entourage émit l'idée de l'acoquiner à la famille Bertrand de Beauvoir.

Ce fut chose faite un jour d'été de 1906, à Houlgate, en Normandie. Georges y rencontra Françoise, jeune fille de bonne famille qui, selon la coutume de l'époque était pudiquement et discrètement penchée sur son ouvrage tandis que Lucie, sa mère, proposait du thé anglais à la future belle-famille...

Coup de chance, si l'on peut dire : ce jeune homme aux yeux magnifiques ne lui déplaît pas. Quant à Georges, il voit dans ce tableau idyllique une très jolie jeune femme, qui semble vierge, sérieuse, travailleuse, et qui, en outre, arrive avec une dot plutôt confortable. Trois semaines après cette rencontre normande, Georges Bertrand de Beauvoir demande Françoise en mariage.

Ils se marièrent le 21 décembre 1906, et emménagèrent alors au 103, boulevard du Montparnasse, juste au-dessus de La Rotonde. Françoise apporte dans son trousseau : une armoire, un fauteuil à bascule et quelques autres meubles. Comme pour couronner la dot (qui mettait un peu de temps à arriver), le père de Françoise fit venir de Meyrignac, en Corrèze, une toute jeune petite paysanne, Louise – un des signes incontournables de la noblesse.

Françoise se transforma très rapidement en « dame du monde », avec pourtant un autoritarisme frôlant le despotisme. Elevée chez les sœurs, la jeune femme avait des idées bien arrêtées, était foncièrement honnête, et intègre. C'est l'honnêteté morale qu'elle plaçait au-dessus de tout, même largement au-dessus de ce que l'on nomme le « sens relationnel ». « Malgré son amour passionné pour son mari, écrit Deirdre Bair, Françoise se serait accommodée d'un foyer austère, elle se serait enterrée dans la prière et entièrement dévouée à ses enfants⁵⁸. » Mais Georges était, lui, beaucoup plus mondain. Il lui fallait un cadre raffiné, « tout de peluche, de tissus

brochés, de soies et de velours ». Bref, Françoise se transforme alors en grande bourgeoise rive gauche... Elle tient sa maison admirablement. Elle brode, coud, ravaude. Elle organise un petit nid douillet pour recevoir, le soir, son bel avocat de mari...

D'après Simone de Beauvoir, et les confidences qu'elle a pu en faire, leur union physique – comme on disait alors – était intense. Ils se plaisaient et s'entendaient à merveille sur ce plan-là. Le mariage de raison se transforme ainsi en vrai mariage d'amour... Les soirées du couple étaient dignes des illustrations des amoureux de Peynet.

Georges prit, le soir, l'habitude de lui faire la lecture, tandis que Françoise tirait l'aiguille sur son ouvrage. Image archétypale et assez truculente, si on la met en perspective avec la destinée de Simone ! Le jeune couple était prêt à accueillir son premier enfant.

NAISSANCE D'UN « BEAU BÉBÉ »

C'est au deuxième étage, dans la chambre à coucher aux meubles laqués de blanc, que la petite Simone naît, le 9 janvier 1908, à 4 heures du matin. Un beau bébé robuste, qui pèse « dans les sept livres » et a une masse de cheveux brun-roux, et les fameux yeux bleu pervenche de tous les Beauvoir. Françoise a senti quelques tiraillements, elle s'est allongée, les contractions se sont succédé, mais l'accouchement s'est déroulé sans problème.

Françoise de Beauvoir est parfaitement maîtresse d'elle-même. Elle ne se laissera jamais déborder – fût-ce par un accouchement ou une histoire du soir !

Louise, dépêchée pour l'occasion, présente pendant la naissance, a été l'une des premières à prendre dans ses bras ce bébé qui justifiait sa présence chez les Beauvoir, et à lui prodiguer de l'affection qui lui manquera quelque peu de la part de cette mère sévère et autoritaire. La jeune bonne corrézienne s'est rapidement installée à côté du berceau du bébé, puis du petit lit laqué de blanc, dans la chambre toute simple qui lui était réservée.

C'est elle qui veille aux bons soins de la petite Simone, l'habille, la déshabille... C'est elle qui a la lourde tâche de lui préparer à manger ! Comme toutes les femmes de la bourgeoisie, Françoise de Beauvoir se charge de l'éducation spirituelle et de la « bienséance ».

Et, si l'on peut dire, Dieu sait si cela comptera dans l'éducation de cette jeune fille rangée ! Simone ne sait pas encore marcher qu'elle va déjà à la messe. Sa journée, comme celle de nombreux enfants de cet âge, est rythmée par les prières du matin et du soir. Et, « alors qu'elle n'avait pas un an, précise Deirdre Bair, elle lui explique les tableaux et les statues qui ornaient les murs de l'église Notre-Dame-des-Champs, la paroisse de la famille, située boulevard du Montparnasse⁵⁹ ».

À cette époque-là, les enfants vouvoient leurs parents, et leur obéissent au doigt et à l'œil. Nous sommes loin de la mythologie de l'enfant-roi qui prévaut aujourd'hui, au XXI^e siècle. À trois ans, Simone sait déjà tirer une carte de visite de sa petite bourse en velours noir, et la placer sur le plateau d'argent. Il y est indiqué : « Simone Bertrand de Beauvoir ». À son âge, elle n'ignore pas non plus qu'elle ne doit pas parler à n'importe qui au jardin du Luxembourg. Et sa mère, pourtant peu habituée aux salons et aux dîners mondains, mais consciente d'avoir fait un beau mariage, ne cesse de le lui rappeler.

CES PETITES EXPLOSIONS DE LIBERTÉ...

Simone se sent-elle « corsetée », sous le joug d'une mère qui veut tout maîtriser et faire d'elle une bonne petite fille ? Est-ce la raison pour laquelle elle s'emporte si souvent ? À la moindre injustice, une petite flamme s'allume, comme une braise mal éteinte, et déclenche un feu de paille. La colère l'envahit, elle ne peut la juguler. « Têtue comme une mule. » C'est ce que l'on dira d'elle. L'histoire de cette petite fille de trois ans est déjà émaillée de ces violentes crises – comme celle qu'elle a piquée, un jour, sur une terrasse ensoleillée de Divonne-les-Bains, quand elle a tenté de peler une prune rouge – « — Non, dit maman, et je tombe en hurlant sur le ciment. » « Dans ces moments-là, précise Simone de Beauvoir, ni le regard orageux de maman, ni la voix sévère de Louise, ni les interventions extraordinaires de papa ne m'atteignaient⁶⁰. »

Je pense, moi que l'on disait également coléreuse, que les crises de rage sont salvatrices chez l'enfant, cet « éternel insurgé ». La colère est nécessaire : elle est l'expression de soi, d'une individualité que l'on cherche parfois à dresser. Les crises ne sont-elles pas des petites explosions de soi ?

« Ces menues victoires m'encouragèrent à ne pas considérer comme insurmontables les règles, les rites, la routine. Elles sont à la racine d'un certain optimisme qui devait survivre à tous les dressages », écrira Simone de Beauvoir⁶¹.

Ses attirances, lubies, phobies et coups de foudre tournent à l'incandescence dans le domaine alimentaire : « La fadeur des crèmes de blé vert, des bouillies d'avoine, des panades, m'arrachait des larmes ; l'onctuosité des graisses, le mystère gluant des coquillages me révoltaient ; sanglots, cris, vomissements, mes répugnances étaient si obstinées qu'on renonça à les combattre », écrit-elle. Une manière de s'opposer à l'arbitraire maternel – d'autant plus que, on le sait, l'alimentation est souvent un enjeu, un nœud de conflit entre mère et fille.

Françoise et Georges sauront apprécier cet aspect si singulier du caractère de Simone... à la naissance de leur seconde fille.

CHÈRE POUPETTE...

Hélène s'appelle en réalité Henriette-Hélène Bertrand de Beauvoir. Elle vient au monde quand Simone a deux ans et demi, le 9 juin 1910. Une petite poupée blonde... Il n'y a pas plus différentes que Simone et Hélène. Sans le vouloir, de façon inconsciente, comme il est souvent d'usage dans toutes les familles, les parents ont collé une étiquette sur le front des filles. Simone est l'aînée, impérieuse, masculine... Hélène sera « Poupette », toute douce, un visage finement dessiné, éclairé par deux yeux bleu clair. Le portrait de sa mère...

Ainsi en est-il de la relation entre deux sœurs. Nous l'avions évoqué avec Maryse Vaillant⁶². Les sœurs, quand elles sont deux, tendent, comme dans une relation gémellaire à se différencier jusqu'à, parfois, s'opposer. La jolie, la vilaine... La méchante, la gentille... La fille à papa, la fille à maman. Ainsi en est-il de la sororité, dans les contes de fées. Et les parents, *a fortiori* quand ils n'ont pas eu le « bonheur d'avoir un garçon », se plaisent à distribuer des rôles opposés et sexués.

Simone, physiquement, est beaucoup plus proche de Georges – des yeux en amande, d'un bleu pervenche, des paupières un peu lourdes, une mâchoire plus carrée, un nez un peu plus rond, moins fin que celui d'Hélène.

Les colères de la petite Simone ne font qu'apporter de l'eau au moulin à cette théorie du « cerveau masculin ». C'est elle, l'intello, la volontaire ! C'est elle, qui est porteuse du « sexe masculin fantasmé⁶³ » ; porteuse du désir secret d'un ou des parents d'avoir un garçon. C'est assez fréquent dans les fratries mono sexe, qu'elles soient féminines ou masculines. Dans ce dernier cas, un garçon peut être, lui aussi, porteur d'un sexe féminin fantasmé... Aux yeux des Beauvoir, c'est clair : Simone est, non pas un « garçon manqué », mais un « cerveau masculin réussi » ! Simone a beau piquer des crises, elle n'en reste pas moins la préférée.

Françoise porte déjà un regard émerveillé sur son aînée, qu'elle juge si débrouillarde et éveillée. Elle n'oublie pas qu'elle aussi fut l'aînée de trois – une jeune fille volontaire et déterminée elle aussi...

Mais aujourd'hui, Simone calmée aussitôt par les gros yeux de sa mère attrape la main de Louise, et se laisse docilement tamponner les paupières avec un peu d'ouate humectée d'eau tiède. La voix de Madame retentit :

— Louise, vous vous occuperez de la petite Hélène, n'est-ce pas ? Puis vous préparerez le dîner. Je lirai une histoire à Simone tout à l'heure pour la calmer. N'est-ce pas, ma fille ?

Ce soir-là, Françoise décide de lire *Cendrillon* à Simone. En édulcorant quelque peu la haine des sœurs, en passant habilement sur le décès du père, et en insistant sur la vertu de la « douce Cendrillon », qui jamais ne se fâche, jamais ne s'encolère, même quand elle a de bonnes raisons de le faire.

— Regardez, ma petite fille, comme elle est gentille et dévouée, cette Cendrillon. Elle a été élevée dans la vertu de Dieu...

Simone a oublié sa colère. Elle caresse la page du livre, lentement, sous l'œil avisé de sa mère.

Elle n'a que trois ans et demi mais pointe déjà son index sur les lettres, les reconnaît, et se montre même capable de déchiffrer, bon an mal an, les syllabes. Très vite, elle a su reconnaître le o, comme une bouche en cœur, le c comme une grotte, « le s était un s comme une table était une table⁶⁴ ».

Très vite, Françoise a, devant elle, composé les premières syllabes avec ses cubes en bois. Soucieuse de développer les compétences de sa fille, elle

a même acheté la méthode de lecture de l'époque, la fameuse « syllabique Regimbeau », avec sa couverture souple et satinée, si douce sous les petits doigts. Le livre a beau être austère, noir et blanc, proposant une lettre par page – une lettre déclinée en écriture cursive, capitale, italique, le tout assorti d'un petit dessin, il magnétise totalement la petite Simone. Chaque fois qu'elle se trouve à table, elle l'ouvre, elle observe ces caractères si mystérieux, si prometteurs... Et, vite, elle comprend. « Je contemplais l'image d'une vache, et les deux lettres, c et h qui se prononçaient ch. » Ce jour-là, Simone avait gardé sa découverte pour elle, comme on conserve dans le fond de sa poche la clé d'un placard interdit. Elle ne savait pas ce que Maman penserait de sa découverte... Mais ce soir, elle a envie de faire partager son secret, et surtout, d'en savoir plus. Alors, quand Françoise de Beauvoir sort de la bibliothèque le magnifique ouvrage en cuir relié, la petite Simone se place délibérément en face de la couverture en cuir relié. De son petit doigt, elle caresse la lettrine : C, suivie de E et N,

C et EN, dit Simone, ça fait CEN ? D, R, I, ça se prononce « dri » ?

Françoise l'observe en plissant de ses beaux yeux noisette.

— Simone... Qui donc t'a appris à lire ?

Le sourire de Simone si fier, se fige soudain. Maman fait les gros yeux. Elle a son air qui lui fait froid dans le dos, comme si une colère sourde allait exploser. Elle n'a pas l'air contente.

En réalité, Françoise est tout juste étonnée. Et elle n'aime pas les surprises. Elle n'aime pas non plus le mélange d'excitation et de sentiment d'étrangeté qu'elle sent poindre en elle.

Sa fille de trois ans lui échappe un peu. Crises de colère incompréhensibles, intelligence fulgurante. Elle se demande si ce qu'elle ressent là, devant sa fille, ça n'est pas un peu de peur...

Quand Georges rentre, ce soir-là, elle lui chuchote à l'oreille :

— Georges... Simone... Cette petite sait lire ! Je ne comprends même pas qui...

Georges l'enlace, comme le mari amoureux qu'il est...

— Celle-ci, décrète Georges de Beauvoir, je peux vous le dire, ma chère... Elle ira très loin, croyez-moi. La petite Hélène est jolie, un vrai rayon de

soleil. Comme vous, ma chère. Mais Simone... Ah, Simone !...

Françoise baisse les yeux sur sa fille, fière et interloquée à la fois. Elle a pourtant vu naître cette petite fille, elle lui a tout appris, elle ne l'a pas lâchée d'une semelle. Se tenir droite, dire bonjour, baisser les yeux, sourire à propos, incliner la tête en gardant les épaules droites, déposer sa carte de visite sur le plateau d'argent avec le pouce et l'index, mais pas la main entière, rester assise à table sans s'avachir. Manger la bouche fermée, mais le menton droit, se servir fièrement mais ne pas se jeter sur la nourriture.

Pourquoi diable cette petite parfois se met-elle à tourner en roue libre ? Pourquoi est-elle si peu docile ? Et comment a-t-elle appris à lire aussi rapidement ? Pourquoi tant de choses lui échappent-elles, alors qu'elle est là, à chaque instant, comme on veille sur un bon plat sur le feu ?

Aujourd'hui, sans doute qualifierait-on l'intelligence de Simone de précoce. Les enfants précoces, très tôt, ne supportent pas d'être confrontés à l'injustice, à l'arbitraire. Ils discutent les consignes pied à pied jusqu'au moment où ils les comprennent, et sont d'une curiosité sans limite. Ils ont aussi une autre caractéristique : ils dévorent des livres, et s'adonnent à l'étude, pour éviter l'ennui. « Je ne tolérais pas l'ennui ; il tournait aussitôt à l'angoisse », se souvient Simone, une fois adulte⁶⁵.

Françoise de Beauvoir a, semble-t-il, encouragé jusqu'à l'accélérer la précocité de Simone, lui intimant très vite de quitter son enfance, d'être une enfant précoce socialement, de savoir « se tenir ». Ainsi en était-il coutume à l'époque. À trois ou quatre ans, dans la haute société parisienne, il fallait se tenir droite, ne pas baver, ne pas tâtonner... Cela aussi a pu exacerber les crises de colère de Simone. Bridez la petite enfance... Et elle revient au galop, tonitruante, encore plus forte ! Toujours est-il que, hormis ses crises, Simone était une « grande ». Capable de lire, de comprendre, de tout faire.

Ainsi furent redistribués les rôles. Tout comme les sœurs des contes de Perrault, elles se voient l'une et l'autre vouées à des destins opposés, l'une promise à la beauté, l'autre à l'intelligence, mais toutes deux unies par une affection qui ne se démentira jamais. Et nous verrons à quel point l'entente entre les deux sœurs fut aussi une façon de compenser les faiblesses de la mère...

CHAPITRE 2

UNE ÉLÈVE SURDOUÉE AU COURS DÉSIR...

Octobre 1913 : Simone a cinq ans, elle se prépare à entrer à l'école...

— Louise, avez-vous enfin terminé ?

— Oui, Madame, tout de suite.

La jeune domestique s'affairait dans la petite chambre du deuxième étage. Ranger les petites bottines, repasser la jupe plissée, veiller sur Simone. Françoise de Beauvoir n'aimait ni le bazar ni les faux plis. Encore moins les retards.

Mais Louise, comme toutes les domestiques du début de siècle, ne comptait pas ses heures. À la tâche dès 7 heures du matin, jusqu'à 22 heures, jusqu'au coucher des enfants, elle n'avait qu'une petite demi-heure, après son déjeuner rapidement avalé dans la cuisine, pour se reposer. Ainsi vivaient les domestiques, préparant le petit déjeuner, époussetant pendant que les maîtres se sustentaient, pour ensuite raccommoder, lustrer, frotter, ravauder... Quand il ne s'agissait pas de s'occuper des enfants.

— Nous allons finir par avoir du retard, Louise !

La voix aiguë et haut perchée de Françoise de Beauvoir résonne dans l'appartement et perce les tympans de la bonne. Ce matin, c'est l'effervescence. Un jour pas comme les autres. La petite Simone et sa mère ont rendez-vous au cours Adeline-Désir, avec la directrice.

Une bonne odeur de café moulu et de pain grillé envahit la cuisine. Louise s'est levée plus tôt qu'à l'accoutumée, à 6 heures. Elle a fait sa toilette de chat dans le lavabo et s'est coiffée rapidement.

Georges de Beauvoir s'est levé de bonne heure lui aussi – un rendez-vous avec un client dans son cabinet d'avocat.

Avant de partir, il va embrasser sa fille adorée :

— Faites-moi honneur, Mademoiselle. L'école est le temple du savoir. Tu vas découvrir les écrivains français les plus illustres ! Tu vas apprendre à lire.

— Mais, papa, je sais déjà lire ! rétorque Simone, un rien vexée. Elle brandit son pouce : depuis UN an je sais lire, papa !

Georges de Beauvoir éclate de rire, d'un rire théâtral – comme s'il était déjà sur scène. Il écarte les bras, les yeux étincelant.

— Ah, mais... Je te parle de LIRE de la vraie grande littérature. Je te parle de Marivaux, Molière, de tous les grands auteurs que l'on prend plaisir à jouer au théâtre. Ah, c'est magnifique ! Allez, ma petite, tiens-toi bien, comme une jeune fille de ton rang. Ce soir, si tu as été sage, je te jouerai une scène de *L'Amour et le Hasard*.

— Ah oui, papa ! Tout de suite !

Simone regarde ce père aux yeux bleus, gais et pétillants ; ce père qu'elle voit trop peu ; ce père qui joue si bien au magicien ou au poète, quand il déclame des vers, la main sur le cœur.

Parfois il rentre le soir avec un bouquet de violettes de Parme pour sa maman, et il sait la faire rire et la charmer. Rien que pour ça, Simone l'adore. Il n'y a que lui qui peut déclencher ce sourire bienfaisant, ce regard si enjôleur. Elle, Simone, elle n'y parvient pas toujours. Et maman est souvent si froide...

Georges sourit à sa fille. Lui, l'avocat pas très doué, est heureux que l'on reconnaisse son talent de comédien amateur. C'est la seule fantaisie que s'octroie ce couple. Tous les étés, à Divonne-les-Bains, Françoise et Georges passent trois semaines avec une troupe d'amateurs, qui se produit sur la scène du Casino – « ils distrayaient les estivants, et le directeur du Grand Hôtel les hébergeait gratis⁶⁶ ». Georges, le père de Simone, cultive sa fibre littéraire. Rien de plus beau que la poésie et le théâtre...

— Vous allez découvrir Racine ! *Bérénice* ! Un texte majeur.

Louise sourit, pressée. Monsieur est bien gentil, mais... madame s'impatiente, et ça n'est pas lui qui va se faire disputer...

Elle attend que papa Georges ait fini d'embrasser sa fille et tourne les talons pour placer correctement le petit béret sur ses belles anglaises brunes de la fillette.

D'un dernier coup d'œil, elle vérifie l'allure générale de la petite fille.

— Tournez-vous, mademoiselle ? Tournez-vous que je vous admire ?

La mine sérieuse, les sourcils froncés, comme si elle subissait un examen, Simone tourne sur elle-même, jusqu'à faire voler sa petite jupette. Elle n'ose pas bouger la tête.

Louise rit aux éclats :

— Ne prenez pas cet air contrit, comme pour aller à l'enterrement de votre mère, ça n'est pas si grave tout de même. Vous entrez à l'école ! Vous n'allez pas au couvent !...

Simone ose un sourire, mi-figue mi-raisin.

Elle sait bien que l'école, comme dit Louise, « ça n'est pas si grave »... Mais elle veut être la plus belle, la plus intelligente, pour que maman l'aime encore plus !

Simone, comme toutes les petites filles, a une admiration folle pour sa mère, si belle, si lointaine...

Elle pense souvent qu'elle agit mal. Ou qu'elle n'est pas jolie. N'était-ce pas la raison pour laquelle sa mère ne la serre pas contre elle, comme d'autres le font avec leurs petits, dans les parcs, dans la rue ? Heureusement, il y a Louise.

Simone se jette dans les bras de sa nounou. Son cœur bat un peu vite.

— Au revoir, ma Louise.

Elle aimerait tant lui demander si maman l'aime. Ou si elle est plus aimable qu'Hélène. Elle pense que oui. Tout le monde lui fait des compliments alors que d'Hélène, on ne dit qu'une chose : elle ressemble à une petite poupée.

Françoise de Beauvoir apparaît dans l'encadrement de la porte. Grande, longue, brune, Majestueuse, avec son chapeau empanaché d'une plume d'autruche, sa robe verte en taffetas changeant.

La petite fille retient son souffle. Elle est si belle. Elle aimerait tant courir tout contre la robe de sa mère mais se souvient du jour où sa mère a pincé les lèvres : « Simone, voyons... C'est de la soie... Tu sais bien, pourtant ? »

Alors Simone se plante devant la robe-barricade et ouvre grand ses narines pour capter tout ce qu'elle peut de cette merveilleuse mère ; cette odeur de lilas, de rose, et de musc mélangés.

Louise observe d'un œil ironique la mise de sa patronne. Pour sûr, elle fait de l'effet ! Et pour cause : le cours Désir, rue de Rennes, est réservé aux jeunes filles de la grande bourgeoisie. Eux ne roulent pas sur l'or. Aujourd'hui, il faut donner le change.

— Maman ! Vous êtes *marveilleuse* !

Madame de Beauvoir sourit, ouvre les bras, mais plus pour tenir à distance sa fille, et transforme cet élan passionnel en petit câlin raisonné et chaste.

— Ne m’abîmez pas, j’ai passé beaucoup de temps à me préparer.

— Y allons-nous, Mademoiselle ?

— Et Hélène ? Pourquoi ne vient-elle pas avec nous ?

Françoise éclate de rire.

— Poupette ?! Quelle idée ! Qu’irait-elle faire au cours Désir ?

Et son joli rire éclate en cascades.

La petite Simone sourit. Elle est la grande, l’aînée. Maman l’aime, ça se voit tant, aujourd’hui. Ça n’est pas comme ces jours où à table, elle lui impose des mets qu’elle déteste : les champignons ou les mollusques, par exemple. Ces jours-là, la petite Simone n’aime pas sa mère. Elle hait le menton pointu qui se tend, les yeux fixes, les lèvres pincées, tandis qu’elle, Simone, est au bord de vomir. Il y a des jours où maman est une fée. Et d’autres où maman est une sorcière. D’ailleurs, elle n’est pas la seule à le penser. Elle a déjà surpris les regards moqueurs et ironiques – et parfois même effrayés – de Louise, quand maman crie.

Mais ça n’est pas grave. Aujourd’hui, avec son chapeau et sa belle jupe blanche, maman est une jolie fée.

La fillette glisse sa main potelée dans celle de sa mère. Et toutes deux descendent vaillamment les deux étages. Direction : rue Jacob.

Le cours Désir, du nom de sa fondatrice Adeline Désir, était un cours privé prestigieux pour jeunes filles de bonne famille. « Pour Françoise, écrit Deirdre Bair, c’était ce qui se rapprochait le plus d’une école religieuse et pour Georges, c’était une garantie de moralité⁶⁷ » Cerise sur le gâteau : la rue Jacob n’était pas si loin du boulevard du Montparnasse. C’était donc idéal pour Simone. Françoise de Beauvoir aurait pu, bien entendu, insister pour que Simone soit inscrite dans une vraie école catholique contrôlée par l’Église mais, *dixit* Deirdre Bair, elle s’était rendu compte des lacunes de sa propre éducation. Et second frein : l’uniforme des jeunes filles, avec la fameuse paire de gants blancs impeccables, exigeait un lavage quotidien. Bref, pour cette famille de petits-bourgeois peu fortunés, le cours Désir était un bon compromis entre l’école municipale et la rigueur catholique.

Ce jour-là, Françoise et Simone de Beauvoir attendaient, dans le hall, assises sur des chaises à haut dossier. Simone, dos droit, observait un décor peint, devant elle : deux petites filles en robe longue aux chevilles, les cheveux torsadés sous leur chapeau, et de jolies chaussures, virevoltaient auprès de leur mère, sur les berges d'un fleuve. Elle reconnut : c'est la Seine.

Ces deux petites filles auraient pu être elle et Hélène. Mais elles avaient plutôt l'air d'avoir le même âge. Il n'y avait pas « la grande », « la petite ». Et elle, Simone, elle aimait être la grande, celle qui transmet, celle qui enseigne. « J'avais une petite sœur. Elle ne m'avait pas », écrit-elle⁶⁸. Plongée dans la contemplation du tableau, elle n'entendit pas la porte s'ouvrir.

Mlle Fayet les reçut enfin dans un bureau capitonné, les murs tendus de velours rouge. Une femme droite, souriante, la taille serrée à l'extrême dans une jupe longue en velours lisse. Elle invita Françoise de Beauvoir à parler.

Françoise, assise sur le bord de la chaise, lui vanta les qualités de cette charmante petite brune aux yeux bleus qui avait déjà dévoré une bonne dizaine de livres et appris à déchiffrer toute seule. Mlle Fayet, charmée par la beauté de la mère et de la fille, ne cessait de sourire à la petite fille. Oui, dans cette école, assurait-elle, on éduquait autant que l'on se cultivait.

— Vous apprendrez à faire la révérence, à servir le thé, à vous adresser aussi aisément à un président de la République qu'à une domestique... Vous saurez broder et faire du tricot. Enfin, vous apprendrez tout ce qu'une jeune fille de bonne famille doit savoir.

Et Mlle Fayet, s'adressant cette fois à Françoise de Beauvoir, précisa :

— Il est bon, pour une jeune fille, de connaître autant l'intérieur d'une maison que ce qui l'attend à l'extérieur, n'est-ce pas ?

Françoise de Beauvoir sourit : c'est exactement ce qu'elle souhaitait – une école qui ne pousse pas trop loin les filles, mais qui façonne de futures bonnes épouses. Une école qui soit proche de ce qu'elle avait connu au couvent, précisa-t-elle. Elle aimait le dire, et le répéter. Elle, Françoise née Brasseur, avait étudié au couvent !

Pour autant, malgré l'esprit passéiste de l'école, le « par cœur », la sévérité, et l'allure désuète des enseignants – manches gigots, jupes longues, longs cheveux au moment où explosait le style garçonne aux

cheveux courts, Simone aime se rendre au cours Désir. Elle se prend de passion pour l'étude, qui lui fournit la nourriture intellectuelle dont elle a tant besoin. Avec son acuité d'enfant précoce, Simone comprend très vite que son éducation manque de fantaisie, et de liberté. Pourquoi cette mère est-elle si rigide ? Entre mère et fille, une minuscule fissure débute son travail de sape.

Gendarme ou maton ? Sa mère, méticuleuse, scrupuleuse, a un œil sur tout. Elle fait partie de celles qui encadrent, surveillent, jaugent la plus petite éruption du moi. Des mères qui soupèsent le contenu de votre assiette, observent vos manières, brident vos émotions. Des mères qui s'imaginent être des anges-gardiens alors qu'elles vous gendarment...

Françoise de Beauvoir me fait penser, en version atténuée, à la mère de Géraldine, un de nos témoins dans l'ouvrage que nous avons écrit avec Maryse Vaillant, *Comment la psychanalyse peut changer la vie*⁶⁹, toujours à l'affût du moindre geste de ses filles, commentant, répétant comme un leitmotiv mortifère cette phrase paralysante : « Attention ! Il suffit d'une fois pour... (au choix) tomber/perdre sa réputation/se blesser/mourir »... Il y a de quoi saborder toute spontanéité.

RÉGLÉE COMME UNE PARTITION

Les deux filles font leur prière deux fois par jour, se rendent à la messe le dimanche soir, prennent le goûter – pain et chocolat –, sortent au jardin toujours bien vêtues, en bottillons et jupe plissée. Mais elles jouent très peu.

Les poupées ? Les belles poupées de porcelaine aux grands yeux bordés de cils, avec leur mallette de vêtements, ne sortent de leur boîte que pour les grandes occasions, en présence des invités. La soirée à peine finie, les grandes personnes parties, il faut très vite les ranger à nouveau dans le placard. Surtout, ne pas les abîmer.

Les jeux seront si peu nombreux que, quand on leur en offre, elles ne savent qu'en faire ! Les théories de Dolto sur l'importance du jeu chez l'enfant n'ont pas encore cours.

Une seule fantaisie ? Le jeudi soir, la famille va dîner chez les grands-parents Brasseur, bon papa et bonne maman. Rissoles, blanquette de veau et autres plats ravissent Simone. Ça change des plats roboratifs, tartiflette,

tarte au fromage, gratin de pommes de terre, saucisson à cuire... Françoise de Beauvoir est définitivement plus rigide que ses propres parents...

Une vie monacale, sans fantaisie, dans une sorte de « Suisse des sentiments ». C'est ainsi qu'apparaît l'existence de Simone et Hélène, dans *Mémoires d'une jeune fille rangée*.

La chance de Simone ? Très vite, elle s'ingénie à développer son imagination. Simone a un curieux passe-temps. Toute petite, elle prend l'habitude de s'accouder pendant de longues minutes au balcon du deuxième étage du boulevard Montparnasse. Avec émerveillement, elle se repaît du spectacle de la rue. Les femmes qui, déjà, ont coupé leurs cheveux, sans chapeau, les couples qui s'attrapent par le coude, qui s'embrassent avec fougue, celles que l'on nomme les garçonnes qui fument avec leur fume-cigarette et, souvent, indignent Françoise.

Le leitmotiv maternel ? « Ça n'est pas convenable »...

Ce petit piment de l'interdit réjouira Simone. Et c'est déjà, en catimini, les prémisses d'une vie d'écrivain, à observer ses contemporaines, à rendre compte du réel. Plus tard, au Flore, ou aux Deux Magots, la jeune philosophe sera en quelque sorte également « au balcon », à observer les autres. En fait, dans cette existence exiguë, contrainte par les sempiternels rituels, elle rêve de grand air, d'infini. Elle le trouvera dans l'étude. En particulier la philosophie.

Simone se rend compte, très vite, qu'une mère corsetée dans ses *a priori* ne fait pas le poids à côté de sa boulémie de savoir. L'appétit de connaissances s'accommode bien mal de tous les tabous ! En revanche, plus elle grandit, plus elle apprécie son père. À côté de sa femme, Georges de Beauvoir apparaît comme le paragon de la fantaisie et de la créativité ! D'autant plus qu'il commence vraiment maintenant à s'intéresser à sa fille. Au début du siècle, les pères étaient, on le sait, très peu présents dans l'éveil des bébés, les considérant comme des tubes digestifs, n'intervenant que plus tard pour les tâches dites nobles !

Bref, Simone, cette petite précoce au cerveau d'homme, l'intéresse. Et elle, le trouve tellement plus vivant que sa mère : « Personne dans mon entourage n'était aussi drôle, aussi intéressant, aussi brillant que lui ; personne n'avait lu autant de livres, ne savait par cœur autant de vers, ne discutait avec autant de feu ⁷⁰ »

L'air de rien, le fossé s'agrandit entre mère et fille. Victime de son éducation, Françoise peine à établir une relation affectueuse avec ses filles.

Elle les observe d'un œil jaloux, refusant au fond qu'elles lui échappent – refusant par conséquent de les voir grandir ! Toutes les portes restent ouvertes à la maison. « Je devais travailler sous ses yeux, dans la pièce où elle se tenait », confie Beauvoir dans *Une mort très douce*. Elle ne les lâche pas d'une semelle, jour et nuit, « rongée de curiosité¹ ». Le terrorisme de la transparence fait des dégâts ! On refuse à l'enfant son espace secret, son intimité...

Elle refusera que ses filles apprennent à nager, et plus encore, s'opposera au souhait de Georges de Beauvoir de leur acheter des bicyclettes⁷¹. Simone se sent à l'étroit, comme enfermée dans une petite ville de province... Elle ne rêve que de liberté.

SOUS HAUTE SURVEILLANCE

Ce qui pèse le plus à la petite fille ? C'est la censure littéraire opérée par sa mère. Françoise avait ainsi placé la bibliothèque sous haute surveillance, approuvant, condamnant, censurant... Et lisant, tel un goûteur, systématiquement le moindre livre avant de le donner à ses filles, sélectionnant des récits de haute moralité, sans tsunami moral ou émotionnel. Aussi Simone eut-elle entre les mains les *Contes de ma mère l'Oye* de Perrault, récits tirés du *Petit Français illustré*, puis ouvrages de la « Bibliothèque rose », qu'elle pourra même ranger au-dessus de son lit, « donnant une touche de couleur dans un univers triste⁷² ». Françoise ne fit qu'une erreur, donnant à lire *La Petite Sirène et autres contes d'Andersen*. « L'histoire de la petite sirène fit sangloter Simone et la laissa quelque temps mélancolique »... Ironie de l'histoire : c'est d'un conte pour enfants que viendra le traumatisme, et non d'un récit pour adultes aux « mœurs douteuses » ! Nous avons tous pu expérimenter en effet la violence des contes d'Andersen. Nous avons eu faim avec la Petite Fille aux allumettes, et souffert mille morts avec la Petite Sirène, quand « à chaque pas, elle avait mal comme si des poignards s'enfonçaient dans ses jambes » ! Ça n'est certes pas un hasard si Simone s'est apitoyée sur le cas de la Petite Sirène,

passant en quelque sorte d'un règne à un autre – de l'état de femme-poisson à femme puissante !

Françoise de Beauvoir, si peu scrupuleuse à l'égard des contes se montre en revanche sans pitié pour les livres « amoraux » de l'époque, en particulier un certain... *Claudine à l'école*, publié en 1900.

La petite Simone l'avait pourtant repéré, ce livre, dans la bibliothèque, dont la couverture ressemblait à celle du *Petit Chaperon rouge*. Une petite fille en manteau et capuchon rouge, portant des sabots et des chaussettes en laine était assise sur un banc. Le nom de l'auteur était Willy. Ça ressemblait à un conte pour enfants.

Un jour, en quête d'un livre à lire pour la vorace petite Simone, Louise attrape ce livre, et commence à l'ouvrir, s'attendant à y trouver quelques histoires d'école. Mais Françoise de Beauvoir, atterrée – car à l'époque, les patrons se devaient de surveiller d'un œil vigilant les lectures de leurs domestiques⁷³ le lui avait retiré promptement.

— Ça n'est pas de votre âge, ma petite Louise. Et encore moins celui de la petite. Oubliez ce livre, par pitié, avait sifflé Françoise, apeurée à l'idée que la jeune Louise puisse tomber sur certains passages sur l'émoi amoureux entre Claudine et Mlle Aimée. Et le roman de Colette s'était tout bonnement évaporé ! Sans doute avait-il rejoint le lot des ouvrages censurés, tout en haut de l'armoire...

Face à cet autoritarisme doublé d'un manque affectif, les deux sœurs recomposent en douce leur petit monde à elles, jouant à des jeux piochés dans le registre de « seules contre tous » ! Explorateurs égarés dans un désert, naufragés échoués sur une île... « nous déployions des trésors d'ingéniosité pour tirer un maximum de profit des ressources les plus infimes », écrira Beauvoir dans *Mémoires d'une jeune fille rangée*⁷⁴.

Ainsi sont les sœurs entre elles, volontiers réfugiées l'une contre l'autre dans une bulle réconfortante, quand dominent, à l'extérieur l'indifférence ou la froideur maternelles. Et cette solidarité ira jusqu'à la gémellité, puisqu'elles usent entre elles d'un langage particulier, ce que les psychologues (en particulier un certain René Zazzo, spécialiste des jumeaux) nommeront « cryptophasie », le langage crypté.

Françoise en éprouvera du dépit, peu consciente au fond du fait que cet éloignement soit provoqué par sa propre attitude.

Simone joue le rôle d'une mère affectueuse. Son statut d'aînée lui colle à la peau. Elle semble occuper, peu ou prou, le rôle que l'on réservait au premier fils. La naissance de Poupette, et la désillusion – « encore une fille » – n'a fait que conforter Simone dans ce statut de « première fille », et simili garçon. Nombre de livres ont été écrits sur la force des aînés, leur propension à aller vers des carrières de manager, alors que les cadets, plus libres, et autorisés à transgresser, se retrouvent dans des professions créatives. Une chose est sûre : Simone joue parfaitement son rôle auprès de sa petite sœur. Elle adore lui prendre la main, lui apprendre à lire, la consoler... Face à cette mère icône glacée, que pouvait-elle faire d'autre ?

Ainsi en est-il de la relation entre sœurs : profondément conditionnée, favorisée ou cassée par la personnalité de la mère. Trop présente, trop affectueuse, et collante, la mère sépare deux sœurs. Lointaine, autoritaire, elle les rapproche. C'est ce qu'il s'est produit avec Simone et Hélène⁷⁵.

Un peu plus tard, c'est son père, Georges de Beauvoir, qui l'aidera à grandir... en la soustrayant de temps à autre au regard maternel. Un livre proposé par le père : c'est tout un monde qui s'ouvre.

— Simone, ma chère enfant, je vais te donner un merveilleux cadeau.

— Oui, papa, un livre ! un livre, s'il vous plaît !

La voix de Georges de Beauvoir se fait plus douce comme un secret chuchoté. Simone lit sur la couverture : *Robinson Crusoé*, Daniel Defoe.

— Un des plus merveilleux livres jamais écrits... Un homme se retrouve sur une île déserte. Confronté à sa propre solitude, à son propre infini. À son propre cauchemar.

Sourire aux lèvres, Simone tortille une de ses boucles brunes, penseuse. Quel bonheur quand il s'occupe d'elle ! Elle n'aime rien tant que son bureau – là où elle partage les secrets des hommes.

Georges de Beauvoir ne cessera d'« évangéliser » sa fille, dès qu'elle sera en âge de savoir lire. Il la pousse à découvrir ses auteurs favoris, Rudyard Kipling, Jules Verne, Daniel Defoe et des livres d'aventures. Et, plus que jamais, la vie tourne autour de Simone : ses rédactions, ses *satisfecit*, les commentaires élogieux des enseignants. La lecture du livret de notes rend les parents bouffis d'orgueil. Cette petite est formidable... C'est à tel point

que, quand Hélène ose raconter ses succès scolaires, elle se voit rembarrer par un : « Oh, pour toi, c'est facile ! » Comme s'il suffisait d'avoir une sœur aînée brillante pour suivre le même chemin...

Rien n'est facile, ni pour l'une, ni pour l'autre... Simone est douée, bien entendu, mais elle travaille tout de même très dur au cours Désir, jusqu'à rogner sur sa vie amicale et relationnelle. Comme de nombreux enfants très intelligents⁷⁶, elle a beaucoup de mal à gérer ses émotions et ses relations. Son QI, dirait-on aujourd'hui, est nettement plus élevé que son quotient relationnel. Bref, elle comprend tout du monde... Mais peine à déchiffrer ses propres émotions et celles des autres.

A-t-elle hérité du caractère indomptable de sa mère ? Pendant les premières années de sa scolarité, elle ne se fit aucune amie – trop adulte, trop mûre, sans doute ? Elle n'était pas choisie dans les jeux, ni les compétitions sportives. Et, à la récréation, gauche, elle ne savait que faire d'elle-même. Quand elle approchait des autres, parfois, la conversation tournait court. Cette petite fille, si brillante, parfois caustique, on s'en méfiait un peu. Avec le recul, Beauvoir confiera à Deirdre Bair, sa biographe américaine : « Naturellement, cela m'ennuyait de ne pas être populaire. Mais quand je comparais tout ça aux satisfactions que je trouvais à lire et à apprendre, le reste perdait de son importance⁷⁷. »

Étonnant de lire sous sa plume ce terme de « populaire »... Si usité aujourd'hui. Si Simone de Beauvoir avait eu un compte Facebook, elle n'aurait certainement pas compté cinquante amis. Trop « pure et dure », trop intransigeante et sans concession, parfois tout simplement dénuée de légèreté et d'humour. Avec le point positif : quand Zaza entrera dans sa vie, puis, un peu plus tard, Sartre, elle aura conscience de ce qu'est la vraie amitié – celle qui vous libère de votre moi.

UN ÉCRIVAIN PRÉCOCE

Simone, très tôt, a une arme « anti-solitude » : sa capacité à écrire des histoires. Dès sept ans, d'une écriture régulière, déjà maîtrisée, que l'on peut admirer, elle noircit des pages. Sa première œuvre ? *Les Malheurs de Marguerite*, ceux d'une Alsacienne qui traverse le Rhin pour retourner en France... Elle enchaîne ensuite avec *La Famille Cornichon*, un pastiche de *La Famille Fenouillard*, que la petite Simone et Hélène « goûtaient

vivement⁷⁸ » : il s'agit des tribulations d'une famille et de ses deux filles. Fièrement, la petite Simone montre ses œuvres à Françoise de Beauvoir, qui les lit à Georges, tout en émettant des petits rires. La première critique littéraire sera donc positive ! Quant à bon-papa, son grand-père maternel, il lui offre un ouvrage broché aux pages vierges, sur lequel sa tante Lili recopiera son manuscrit « d'une nette écriture de couventine »... Le faux livre relié fait le tour de la famille, qui chuchote, comme autant de voix de petites fées au-dessus du berceau, qu'en effet, cette petite a un talent fou et qu'elle pourrait devenir un jour écrivain ! Ce petit bruissement lui est agréable aux oreilles, et elle le pense très sérieusement, sans savoir que, non loin de là, un petit garçon du nom de Jean-Paul Sartre, lui aussi, se prend de passion pour les mots !

LA FERVEUR D'UNE COLETTE...

Pourtant, l'écriture n'est pas tout dans sa vie. Il y a aussi les étés à Meyrignac, en Corrèze, chez les grands-parents paternels ; ces étés délicieux où « pendant deux mois et demi, son bonheur atteint à son apogée⁷⁹ ». La petite citadine précoce se transforme en fougueuse Heidi, amoureuse des arbres et des animaux, découvrant une nature « aux innombrables replis ». Jolie formule pour évoquer une réalité beaucoup plus complexe, touffue, odorante, que son petit univers glacé parisien. Nénuphars, serre géante remplie de faisans dorés et de cardinaux à tête rouge, cèdres, hêtres pourpres, arbres nains du Japon... Ce parc, qui n'est pourtant pas gigantesque, lui offre un horizon infini. Et une grande bouffée d'oxygène. « Je pouvais toucher à tout ! » jubile l'auteur⁸⁰.

Les accents fougueux, la passion pour la nature ne sont pas sans rappeler une autre femme de caractère : une certaine Colette, dont Simone goûtera assez rapidement le verbe... Un de ces écrivains que, contre le gré de Françoise de Beauvoir, sa cousine lui fera découvrir.

« J'apprenais le bouton d'or et le trèfle, le phlox sucré, le bleu fluorescent des volubilis, le papillon, la bête à bon Dieu, le vert luisant, la rosée les toiles d'araignées et les fils de la Vierge⁸¹ »... N'a-t-on pas l'impression de lire du Colette ? Petite différence, néanmoins... Chez Gabrielle, c'est la mère qui initie, qui intime l'ordre de regarder. Chez Beauvoir, la nature est

l'occasion de s'affranchir du pouvoir maternel. D'exister, enfin, en toute liberté.

Meyrignac, sans la présence maternelle, la sauve ! Elle se repaît de tout, sans supporter ce regard castrateur, qui réduit l'espace, et fait suffoquer. Là-bas, sans égard pour sa tenue, elle court, elle se jette dans les broussailles. Et tout ce que sa mère avait exigé d'elle – rester sans bouger de longues minutes durant, chez ses grands-parents, ne pas jouer, rester droite, sans « moufter », elle s'en libère dans un grand mouvement échevelé⁸² !

De là, ils se rendent souvent, « en grand break que traînaient quatre chevaux [...] sur des banquettes en cuir chez sa tante Hélène [la sœur de Georges] à La Grillière, dans un vilain château, où elle retrouve ses deux cousins adorés : Magdeleine et Robert... Une autre bouffée d'oxygène en perspective... Car c'est Magdeleine, de trois ans son aînée, qui initiera Simone aux « plaisirs interdits » – littéraires pour l'instant ! C'est elle qui, en piochant dans la vaste bibliothèque du château de La Grillière, lui fera découvrir les romans à la Cartland, mauvais romans d'amour condamnés par les intellectuels et les rigoristes, romans détestés par sa mère, et qui sont autant de petites « crises de liberté » chez Simone. Elle goûte, que dis-je, elle dévore avec fièvre ces moments volés et ces romans défendus sans savoir que cela s'appelle : Liberté. Sans savoir qu'une autre fillette aux yeux en amande, confinée dans un hôtel de Saigon, jouit en secret, elle aussi, de cette littérature populaire...

Plus tard, la grande Simone se souviendra de la crise de colère vécue par sa mère, quand elle découvrira, lors de la publication de *Mémoires d'une jeune fille rangée*, que sa fille lui avait caché la vérité au sujet de ces lectures interdites : « Quarante ans plus tard, elle n'acceptait pas que j'aie pu lui mentir quand j'avais dix ans⁸³. » L'éducation « à la transparence » ne souffre pas le plus petit mensonge...

« UNE VIE MOINS ÉTRIQUÉE QUE CELLE DE MA MÈRE »

Très vite, entre les étés à Meyrignac et les livres, Simone en a l'intuition : elle aura une tout autre destinée que celle de sa mère. Une autre vie, plus ample, plus libre... C'est souvent à cet âge, aux alentours de neuf ou dix ans, que les yeux se déclinent. Un monde d'illusions s'effondre.

Simone voit le couple idéal, souvent, se disputer, s'étriper. Les deux sœurs se retrouvent alors, se serrant l'une contre l'autre, ébahies, comme sidérées, devant l'irruption soudaine du mal, les cris, les reproches, la jalousie. La vie est un tissu fait de deux trames : le bien et le mal. Il faut bien convenir que les deux coexistent.

Sa mère, la belle Françoise, est parfois critiquée... et vertement, par Louise. Un jour, Simone entend de la part de sa bonne : « Madame crie comme un putois », « Madame est une excentrique »... La petite Simone regarde soudain avec d'autres yeux celle qui était sa déesse – sa mère – et qui est soudain déboulonnée par sa propre bonne !

C'est ainsi que l'enfance s'en va, en catimini... « Jusqu'à dix ans, j'aimais mes parents⁸⁴ », racontera Simone de Beauvoir. Sous-entendu : après, j'ai beaucoup souffert. En effet, sa vie quotidienne commence à se dégrader. Georges connaît ses premiers soucis d'argent... Le coup de tonnerre éclate en 1914 : la Grande Guerre, bien sûr, mais, à échelle d'enfant, une tout autre guerre, plus intime : celle de l'enfance qui s'éloigne. Il y a les problèmes financiers, les mesquineries de couple. Le déménagement...

CHAPITRE 3

LA FIN DE L'ENFANCE

Septembre 1918. La famille de Beauvoir quitte l'appartement du boulevard Montparnasse...

— Cinquième étage sans ascenseur. Est-ce bien là, maman ?

Il fait gris, en ce jour de septembre 1918. Il a plu : la chaussée parisienne luit sous un dernier rayon de lune. Il fait si gris, ce matin, que le jour semble ne s'être pas levé.

Simone serre son manteau contre elle.

Elle a une sensation de froid en pénétrant dans ce lugubre immeuble : 71, rue de Rennes, leur nouvel appartement. Un étroit escalier, sans ascenseur, qu'elle gravit, dans ses petites bottines, les pieds lourds comme du plomb. En pénétrant dans l'appartement, son cœur se serre. Le couloir est étroit, sombre. Le plafond est bas, comme dans une souricière. Les pièces ont l'air d'être resserrées les unes contre les autres.

— Oh, venez, les enfants. Voici votre chambre.

La voix de Françoise de Beauvoir résonne, trop aiguë pour être gaie.

Au seuil de la chambre, son cœur s'arrête. Murs grisâtres, pièce minuscule.

Impossible de mettre quoi que ce soit dans cette chambre. Pas le moindre pupitre. Ni la plus petite commode⁸⁵. Simone déglutit. Ce qu'elle voit, là, soudain, sous ses yeux... n'est-ce pas une... araignée ? C'est comme si elle avait avalé une épine. Sa gorge se serre, elle étouffe. Elle trépigne :

— Une araignée !

Quelque chose monte en elle comme un raz-de marée.

— Poupette ! hurle Simone. Viens voir !

Simone refoule ses larmes et tente de dominer la colère qui l'embrase. Elle ne sait plus si elle a envie de pleurer à cause de la chambre, ou à la vue de cet insecte maléfique.

Poupette n'a pas le cœur à se moquer. Elle attrape la main de sa sœur :

— Calme-toi, calme-toi, s'il te plaît. Ca n'est qu'une petite bête, voyons...

C'est très rare, quand Hélène console sa sœur... Mais Simone a une telle horreur des araignées...

Françoise de Beauvoir, alertée par le cri, soupire.

— Ma chère petite, si tu pouvais arrêter de t'emporter pour un rien... Te mettre dans un tel état devant une ridicule araignée, ça n'est pas digne de toi... À dix ans ! Tu n'es pourtant plus une enfant.

Du 103, boulevard Montparnasse à la rue de Rennes : le trajet n'est pas si long, mais c'est toute son enfance qui s'éloigne, emportant, comme une locomotive, tous ses rêves, les uns après les autres. Pas de chauffage, un seul cabinet de toilette, un appartement glacé. Seul le bureau paternel dispose d'un poêle ronronnant⁸⁶. Encore un argument pour y passer de longues heures...

Mais dans la chambre, pas le moindre pupitre pour étudier, ou s'évader. Les jeux, les livres, le libre exercice de la pensée permettent aux enfants de dessiner et d'explorer leurs possibles, de tâtonner sur leur propre chemin, loin du regard parental. D'où la nécessité de ces petits temps de liberté et même d'ennui, pendant lesquels ils vont, à travers leurs jeux, imaginer ce qu'ils pourront être. Or, cette pièce est, Simone le comprend très vite, une véritable annexe du pouvoir maternel. Sans intimité, traversée par le brouhaha familial, ouverte à tous vents, elle condamne la jeune fille à rester sous l'œil de « Big Mother ». Droite, transparente, sans mauvaise pensée.

BONJOUR TRISTESSE

Pourtant ce déménagement est nécessaire. La guerre a appauvri nombre de familles, Georges a fait de mauvais placements, « en investissant tout son héritage dans les emprunts lancés par la Russie avant la révolution pour développer ses chemins de fer et ses concessions minières⁸⁷ ». Ces titres ne valent plus rien !

Déprimé, craignant de manquer d'argent pour louer les locaux et s'installer comme il l'entend, George décide de ne pas rouvrir son cabinet d'avocat... En outre, victime de deux crises cardiaques avant l'âge de quarante ans, il est devenu frileux et n'a plus le courage d'affronter les stress de la profession. Il se lancera alors dans la publicité pour les journaux avec un succès mitigé. Jamais la famille ne retrouvera son train de vie. À

l'aube de l'adolescence, Simone subit une vraie blessure narcissique pour une jeune bourgeoise : elle devient pauvre.

La vie quotidienne change : Françoise économise des bouts de chandelle, passe ses journées à ravauder et coudre. Les filles usent les vêtements jusqu'à la corde, « jusqu'au moment où la décence exigeait de passer à la taille au-dessus⁸⁸ ». Résultat : à l'aube de la pré-adolescence, à l'âge où, vers dix-onze ans on cherche à apprivoiser son corps, elles sont tenues de s'habiller comme des pauvresses. Elles doivent porter des vêtements sans grâce, des chaussures usées. Difficile de supporter la comparaison avec les petites filles riches du cours Désir. Sans compter les petites privations de livres et confiserie.

On prétend que les enfants ne sont pas matérialistes comme les adultes, et on a raison. Chez eux, la pauvreté nourrit d'autres angoisses : l'exclusion du groupe de pairs, la stigmatisation (on ne s'habille pas de la même manière), et surtout la vulnérabilité.

Pour couronner le tout, Louise, sa chère bonne, sa maman de substitution, celle qui lui a prodigué la menue affection de son enfance, se marie avec un ouvrier couvreur et quitte la maison.

— Qui d'autre viendra nous aider, maman ? interroge Simone, anxieuse.

Françoise mettra un long moment à lui répondre :

— Personne, nous nous débrouillerons seuls.

Simone accuse le coup : elle n'ignore pas que l'absence de domestique, dans une famille bourgeoise, est un signe indubitable de déchéance sociale⁸⁹. Les petits travaux domestiques auxquels sa mère l'astreint, et auxquels elle est si peu habituée, creusent le fossé entre la mère et la fille.

C'est fou comme la désillusion nourrit l'adolescence, à moins que ça ne soit l'inverse.

En tout cas, plus on est intelligent, plus précoce, et plus rude est la chute. Peut-on continuer à aimer en étant si lucide ? En voyant les adultes choir de leur piédestal ?

On ne parle pas suffisamment de cet âge, à la fois secret et tourmenté, des huit-dix ans. C'est, surtout chez les enfants très précoces, une période pleine d'interrogations, de drames intimes, de profonde déstabilisation. Une période de creux, où certains, trop vite grandis, lâchent l'amour parental,

sans contrepartie. Pas encore adolescents, ils sont trop jeunes pour avoir d'autres cœurs à aimer. Il y a comme un creux...

Avec sa sensibilité exacerbée, Simone vit le présent comme un tsunami. Ce déménagement est une rupture, dans sa vie. Elle n'est pas partie si loin... Mais qu'importe le nombre de kilomètres. On peut souffrir tout autant d'un exil à Paris *intra muros*, que si l'on avait quitté le Vietnam. Ou sa province natale.

Elle a une boule dans la gorge. À table, rien ne passe. Ni la viande, ni la purée. Si encore elle pouvait se plaindre... Mais – elle le sent bien – ça lui est interdit. Il y a tant de vrais pauvres, en ce moment, leur a dit sa mère. Des gens qui n'ont rien à manger.

Au lieu de la rassurer, la promiscuité avec ses parents l'angoisse. Sans doute parce que, loin de favoriser la confiance et l'affection, Françoise, sa mère, faisait figure d'inquisiteuse. « Seule une cloison séparait à présent mon lit de celui de mes parents et il m'arrivait d'entendre mon père ronfler. » De temps en temps, les deux sœurs entendent d'autres bruits, inquiétants, animaux... Des halètements, un lit qui grince... Ces bruits, qui prouvent que ses parents, à l'approche de la quarantaine, font encore l'amour. C'est le début de cauchemars dans lesquels un homme vient l'agresser : « Un homme sautait sur mon lit, il enfonçait son genou dans mon estomac, j'étouffais⁹⁰... »

Elle se réveille en sueur au beau milieu de la nuit... Et ne parvient pas à sortir des draps le matin. Période terrible, dépressive, qu'elle ne peut pas s'expliquer ni maîtriser...

LA RENCONTRE AVEC ZAZA

Quelqu'un, pourtant, la sauvera.

L'année de ses dix ans aura lieu la rencontre décisive : celle avec Elisabeth Lacoin, dite Zaza, ce matin d'automne 1918.

Ce matin-là, en entrant en classe, elle remarque, sur le tabouret d'à côté, une petite fille au front un peu bombé, toute brune, pas très bien coiffée, le regard franc et pétillant. Cette « petite noiraude » maigre l'observe d'un air frondeur.

— Bonjour, vous êtes qui, vous ?

Simone est amusée : elle ne ressemble pas aux demoiselles policiées du cours Désir. Cette fille a quelque chose de sauvage et de direct dans l'expression. Elle s'adresse même aux professeurs avec naturel. Ça plaît à Simone. Elle est vive, ses traits semblent bouger sans cesse, et elle éclate de rire naturellement, sans mettre sa main devant sa bouche. Maligne comme un singe, elle a aussi le talent fou d'imiter les enseignants. Bref, elle est insolente et irrésistible.

Peut-être parce qu'elle couve en elle une fragilité : en faisant cuire des pommes de terre à la campagne, elle avait été brûlée au troisième degré au niveau de la cuisse et avait souffert le martyre. Ce genre d'expériences, ce rapport précoce à la souffrance, forge le caractère.

Très vite, Zaza et Simone se disputent la première place à l'école, ce qui réjouit les professeurs et leurs parents. On aime ces amitiés concurrentielles, à la manière des garçons !

Zaza, c'est sa jumelle rebelle. Celle qui éclaire son enfance et qui lui permet sans doute de compenser une relation un peu froide à ses parents. C'est Zaza, encore, qui la libère de ses émotions, et l'aide à écouter, déchiffrer ses propres sentiments. Pour Simone qui rêvait tant de gémellité, et d'un cerveau à sa mesure ; pour Simone qui cherchait à échapper à sa solitude honnie, c'est un cadeau du ciel. Hélène, la douce Poupette, prendra ombrage de leur amitié... Elle a l'impression que Simone lui a été volée. Mais elle a tort : Zaza fait d'abord concurrence à la mère ! C'est ainsi qu'à l'adolescence, certaines figures féminines peuvent sauver la mise des filles... Zaza incarne la spontanéité absolue contre la dictature de l'ultra maîtrise de soi que professait sa mère. Elle devient donc une alliée et une complice pour « prendre du champ » et s'éloigner de sa famille, au moment même où « les autres filles, sans exception, cherchaient à singer leur mère⁹¹ ». Bref, Zaza propose un autre visage de femme ! Et c'est grâce à elle que Simone le comprend : elle peut échapper au destin de jeune fille « bonne à marier » proposé par sa mère. Décidément, rien ne se passe comme Françoise de Beauvoir l'avait prévu ! La mère avait bien, pourtant, tenté de pousser ses deux filles, en particulier Simone, à jouer avec leur cousine Jeanne de Beauvoir, également inscrite au cours Désir. Jeanne ? C'était l'alter ego de Françoise, « toujours si maîtresse d'elle-même, future châtelaine⁹² ».

En littérature, l'équivalent de Zaza s'appelle... Jo March, la fille du docteur March⁹³, la fameuse Jo au tempérament de feu, la rebelle qui coupe ses cheveux, pique des crises de colère, rêve de devenir écrivain. C'est le double littéraire de Simone !

Le jour où elle découvre le roman, approuvé par sa mère, Simone le dévore de bout en bout. Le sang bat contre ses tempes. Son cœur palpite. Elle a cette impression démesurée et folle que, soudain... Quelqu'un a écrit ce roman pour elle, à moins qu'elle ne soit la réincarnation de cette Jo March ! Pour la première fois, une fille, lui ressemble à un point inouï. Cette rebelle à qui les corvées ménagères donnent de l'urticaire, c'est sa jumelle ! Si seulement... Si seulement elle aussi, tout comme Jo March, pouvait devenir un écrivain célèbre et épouser un homme – professeur d'université ou intellectuel – avec qui elle partagerait toutes ses idées...

Simone, yeux écarquillés, bouche ouverte, dévore le livre. Elle l'emporte partout. Dans son sac, dans la rue, au jardin, elle lit, elle pense, elle rêve Jo March. « Cette lecture, dira Beauvoir, me donna une idée exaltée de moi-même⁹⁴. » C'est ainsi que l'on grandit, grâce aux héroïnes de papier, en arrachant quelques parcelles de rêve au gré de ses lectures. Et ce roman, comme s'il était tombé du ciel, lui rend acceptables les petites privations d'alors, les petites hontes secrètes, et les relations glaciales avec sa mère.

LES FLEURS NOIRES DE SON JARDIN...

Avec une mère complice, elle aurait pu ouvrir son cœur... Mais comment parler à une femme si froide, pour qui le monde est partagé en deux : le Bien et le Mal ? L'ombre et la lumière ? Le péché (le corps) et la vertu ? Comment parler à une maman qui pince les lèvres et vous a plaqué une main sur la bouche quand vous lui avez raconté le bizarre émoi qui vous a submergé, sur le cheval d'arçon, à l'école ?

Dans le jardin secret de Simone commencent à pousser d'étranges fleurs noires, des orchidées, des fleurs carnivores, au parfum lourd et violent, comme des « mauvais désirs » et ce que l'on n'appelle pas encore les pulsions. Comment faire, alors, quand vous avez passé toute votre enfance à ratisser les baobabs et arracher ces mauvaises herbes, pour accepter ce qui fait partie de vous ? Les angoisses la submergent. Pourquoi sa mère lui a-t-elle vanté les vertus d'un monde si harmonieux ?

Un matin, Simone apprend que Louise, sa chère bonne, a accouché d'un joli bébé. Quelle joie ! La jeune fille se rend, quelques jours plus tard, chez Louise et son mari. C'est la première fois qu'elle pénètre dans ce que l'on nomme alors un « sixième », un fameux sixième étage sans ascenseur où vivaient dans le plus grand dénuement les domestiques de l'époque. Quel choc devant cette minuscule chambre, cette pauvreté, cet air qui a « un goût de suie »... Quelques semaines après, l'horreur : le bébé de Louise meurt. Simone sanglote pendant des heures et des heures. « C'était la première fois, écrit-elle, que je voyais face à face le malheur⁹⁵ »

Même si elle ne l'avait pas beaucoup connu, elle ne cessait de l'imaginer, ce bébé, blanc, aux ongles bleus. Il ne cessait de hanter ses cauchemars, la nuit.

Comment accepter cette formule du bébé « rappelé à Dieu » ? Simone est une enfant révoltée, intelligente, qui veut comprendre. Si Dieu existe, pourquoi permet-il cela ?

Petit à petit, c'est ainsi que l'on s'éloigne de sa mère. Et de son Dieu. Durablement. Le fossé s'est creusé entre elles deux. Après avoir été l'œil de Moscou pendant les premières années, jugeant de la bonne voie à prendre, ignorant ce qui se tramait dans le cœur de sa fille, Françoise devient l'ennemie à fuir.

Simone cadenasse son cœur, tandis que son beau visage se glace. Comme une eau se fige sans même se troubler.

Elle prend l'habitude, en rentrant du cours Désir, d'ignorer à son tour Françoise de Beauvoir, qui brode ou ravaude au salon.

Indifférence de la fille, colère de la mère. Comment « récupérer » cette fille confite dans le silence ? Elle voudrait la houspiller, lui dire : « Suis mon exemple ! Sois ce que je suis, je l'exige ! » Mais elle ne va pas la battre à mort, n'est-ce pas ?

« Les livres lui apprirent à garder ses opinions par-devers elle, et ses échanges avec Françoise devinrent plus prudents, plus réservés et plus rares. Il se mit en place un schéma de comportement : Françoise houspillait et grondait Simone, parce qu'elle ne parlait pas, et désapprouvait ses lectures, tandis que Simone l'ignorait purement et simplement », écrit Deirdre Bair⁹⁶.

Indifférence. Silence, porte fermée, porte claquée.

Certaines mères sont tragiquement candides. En donnant la vie, elles s'offrent, croient-elles, une jolie poupée dans sa boîte. Ces mères sont tragiquement nocives. En contrôlant tout, par crainte de voir quelque chose leur échapper, elles luttent contre la vie.

Ces mères sont tragiquement perdantes. Car la vie s'échappe, toujours.

Mais entre-temps, elles en ont eu, le temps de faire des dégâts, ces mères-Pinochet⁹⁷. Elles jaugent, elles jugent, déplient les secrets, percent à jour le journal intime de leurs enfants... Tout comme Françoise de Beauvoir le faisait !

« Le contrôle s'impose parfois de façon insidieuse, sans manifestation de cruauté, analyse la psychologue Terri Apter⁹⁸. Le parent prend simplement possession des pensées et des sentiments de l'enfant. Au lieu de prêter attention aux signaux de l'enfant, le parent considère son cœur et son esprit comme des contenants devant être remplis avec ses pensées et ses sentiments à lui, l'adulte.

Au lieu de se montrer sensible aux états intérieurs en devenir de son enfant, le parent se considère comme le gardien et le maître de l'esprit de l'enfant. Le message est : « J'ai besoin que tu penses/ressentes de cette façon. »

« Une mère toute-puissante n'est pas toujours consciente qu'il y a une différence entre ses désirs et ceux de son enfant », souligne l'auteur. Pour survivre, comment faire ? Répondre au désir maternel et développer une fausse identité, ce que les psychologues nomment un « faux self » ? Ou bien verrouiller toutes les issues⁹⁹ ? Simone, sans tomber dans l'autisme, s'est elle aussi « verrouillée » de l'intérieur.

Au départ, face à l'assaillant, elle avait eu recours aux moyens du bord : petites crises de colère qui explosent à travers les meurtrières comme des pierres ou de l'huile brûlante versée par petites giclées. Mais quand l'ennemi parvient à s'infiltrer dans votre château, que faire ? Au fil des ans, acculé, on n'a plus qu'à se retrancher dans son bunker, sa chambre forte. À l'adolescence, Simone avait monté, pierre après pierre, une vraie « muraille psychique ». Elle avait donc protégé son trésor. Elle était restée elle-même, même si la contrepartie de cette forteresse intime l'avait conduite à rester sourde à ses émotions. Même son écriture, qui avait toujours été petite et soignée, devient indéchiffrable, microscopique. Elle écrivait « sur de

minuscules bouts de papier et dans des carnets miniatures dont elle ne se séparait jamais, de crainte que Françoise ne les découvre et ne les lise¹⁰⁰ ».

La mère observait sa fille, avec un rien d'étonnement, le dos droit, un sourire figé sur ses lèvres. Qui sait ? Peut-être voulait-elle la prendre dans ses bras ? Lui dire que rien n'était si grave ? Elle regardait sa fille, et hochait la tête. Pourquoi les choses avaient-elles tourné ainsi ? s'interrogeait-elle. Avec l'obscur sentiment d'un rendez-vous manqué.

CHAPITRE 4

DEVANT LE MIROIR

1920 : Simone a douze ans, mais la lucidité d'une adolescente.

Une gifle. Cuisante, violente. Comme si on avait fait valser son cerveau hors de sa boîte crânienne. Simone, nauséeuse, court vers le cabinet de toilette. Elle qui n'a jamais été battue, elle a reçu ce matin-là un uppercut en plein visage :

— Toi, tu es laide, ma petite, lui a dit son père.

Elle est restée de marbre. Mais tout à l'intérieur, elle est devenue rouge. Rouge de honte.

Le pire, pense Simone, c'est qu'il a raison. Elle refoule ses larmes. Ne pas pleurer.

Fermer la porte à clé. Se cacher de tous.

Devant le miroir ébréché, au-dessus du petit lavabo, elle s'examine.

Où est passée la petite brune aux anglaises et aux yeux pervenche ?

Ses yeux, bleu délavé, semblent avoir rétréci dans son visage bouffi. Ses traits sont mous, ses cheveux ternes et légèrement frisottés, presque crépus. Son teint est brouillé. Du bout de son index à l'ongle rongé, Simone caresse les ailes de son nez camus. Pourquoi a-t-il poussé tout rond et en largeur ? Pas comme celui de Poupette ? Son corps lui échappe, il lui est devenu étranger.

Juchée sur la pointe des pieds, elle tente d'apercevoir ses épaules, sa poitrine.

Françoise a décrété que les miroirs en pied nourrissent une malsaine coquetterie. Alors Simone et Hélène s'observent à la dérobée dans les vitrines des magasins ou se juchent sur la pointe des pieds, dans cet austère cabinet de toilette où elles ne se lavent que parcimonieusement, à l'aveugle.

Elle voit des épaules larges et raides, un corps pataud et lourd, une robe grise élimée. La malédiction paternelle prend tout son sens.

— Vous, mes petites, vous ne vous marierez pas, vous n'avez pas de dot. Il vous faudra travailler.

Et puis, quelques secondes après, cette seconde gifle :

— Poupette, elle, peut-être, on la mariera...

— Je ne veux pas me marier, ça m'est égal, grince Simone, devant le miroir.

Si au moins, elle s'aimait elle-même... Mais ce corps, semble-t-il, n'est pas le sien. Ce tic, qui froisse son visage avec la régularité d'un métronome, cette façon de tourner son nez, ou de hausser les épaules, d'où cela vient-il ? Et ses ongles, qu'elle ne peut s'empêcher de ronger jusqu'au sang ? A-t-elle été le jouet d'une malédiction ? Elle se souvient du conte de Perrault, « Les fées ». Elle, elle est la sœur qui crache des serpents et des crapauds, la sœur laide, maudite jusqu'à la fin de ses jours. Poupette, elle, c'est la gentille, la jolie, qui crache des rubis et des fleurs. Elle, elle est comme hantée par des gestes qu'elle ne maîtrise pas.

Simone, dans la confusion de son jeune âge, se demande si ses mauvaises pensées, la mise en questions de l'existence de Dieu, ne se voient pas maintenant à l'extérieur. Attention... pourvu que sa mère ne lise pas le fond de son cœur.

Devant le miroir ébréché, Simone désespère. Laide elle est, laide elle sera. Elle n'aura pour toute possibilité que d'épouser un crapaud.

Elle mord son poing, elle a envie de hurler. Mais les parois sont si fines. Sa mère l'entendrait, viendrait la voir. Rien ne la consolerait. Elle lui dirait « Ma petite fille, que se passe-t-il, voyons ? Vous n'avez pas honte ? Cessez de vous contempler. Le principal n'est-ce pas que votre cœur soit pur et vertueux ? »

Mais son cœur n'est pas pur !

La rébellion gronde.

Elle a douze ans, c'est la fin du monde.

Comment amadouer ce corps qui nous échappe ?

À l'adolescence, il y a de quoi devenir fou : seins, fesses, nez... Ça grandit en dépit du bon sens, dans une disharmonie totale. D'où les heures passées devant le miroir, qui ne sont pas des heures passées à s'admirer, mais à tenter de comprendre cette équation nouvelle : vivre avec un corps qui nous est étranger. Tous, nous avons dû affronter cela. Plus ou moins tôt.

Je me souviens moi aussi avoir inspecté, des heures durant mon image, et comparé avec celle que renvoyaient d'autres miroirs. Quel miroir avait raison ? Quelle était l'image que les autres avaient de moi ? Et quelle était la vérité sur moi-même ? Étais-je plus « vraie » à huit ans, ou à douze ans ? Ces questions qui taraudent les adolescents sont un tout début de questionnement philosophique. On n'est pas, on devient...

Toutes les mères ont compris maintenant que les longues et perplexes inspections des ados devant le miroir n'ont rien d'une autocontemplation ! Comme il devait être difficile pour la petite Simone, d'aimer son corps, face à une mère qui jugeait, de façon générale « le corps répugnant » et n'avait jamais accompagné ni soutenu la métamorphose de sa petite fille en adolescente ? La cécité de Françoise devant les signes d'éclosion de la féminité était sidérante.

Invitée il y a peu au mariage d'une cousine du Nord, Françoise inspecta Simone ficelée dans une robe en crêpe de chine beige, et s'avisa que le corsage soulignait avec indécence « une poitrine qui n'avait plus rien d'enfantin¹⁰¹ ». Sans perdre une seconde, elle banda étroitement les seins naissants de la jeune fille, si bien qu'elle eut l'impression toute la journée de cacher dans son corsage « une encombrante infirmité ».

Geste éloquent, s'il en est, que cette prise de pouvoir autoritaire sur le corps – cette tentative d'en étouffer la croissance...

La société de l'époque n'avait pas appris aux mères à rendre leurs filles fières de leur corps, hélas. Et les petites filles se demandaient ce qu'il y avait de mal dans le fait de grandir...

Quand Simone a ses premières règles, elle sait à peine ce que cela signifie. Ce matin-là de la mi-juillet, elle se lève, pleine d'entrain... la chemise souillée de sang. Ne sachant pas trop ce qu'elle a, elle lave sa chemise une première fois... qui se souille à nouveau. C'est ainsi qu'elle arrive, bon enfant, au petit déjeuner. Regards interloqués, mi-complices, mi-génés de l'entourage...

Françoise se précipite vers sa fille, et, comme pour la cacher, l'entraîne dans la salle de bains. Elle l'empaquette maladroitement avec du coton et les moyens du bord. Et enfin, répond à la question de sa fille par un « Tu es devenue une grande fille ». Point barre. « Françoise lui dit que cela se reproduirait tous les mois, et lui montra comment protéger ses vêtements,

mais jamais elle n'expliqua à ses filles pourquoi le phénomène se reproduisait ni ce qu'il signifiait¹⁰². » Le désert affectif se double d'un désert scientifique... Simone prend conscience néanmoins que ce moment est important. Toute la journée, elle entend chuchoter les femmes autour d'elle et en ressent un brin de fierté. Mais le soir même, rue de Rennes, Georges a le « mot qui tue » en faisant allusion à son état. Simone a un afflux de sang au visage.

Un mot de père maladroit, encore un, un mot de père sans doute gêné lui-même, l'accable un peu plus. Aussitôt intérieurise-t-elle la souillure récente de sa chemise comme une tache de honte. Indélébile : « Je n'étais plus qu'un organisme. Je me sentis à jamais déchue¹⁰³. »

ON TUE LES ÉMOTIONS

Aux yeux de Françoise, le corps est vulgaire et répugnant ! Comment s'étonner, dès lors, que Simone fût si mal à l'aise avec ses propres émotions ? Avec cette éducation rigide, ce dressage, qui a bridé le moindre élan du corps, et elles ont été tuées dans l'œuf, ces émotions. Elle, si intelligente, se révèle absolument incapable de déchiffrer son monde intérieur. C'est à un point tel que, confite dans le plus grand désespoir pendant quelque temps au cours Désir, elle comprend soudain un beau jour pourquoi elle était si malheureuse : c'est parce que son amie Zaza n'était pas là ! Cela, elle ne le comprend qu'au retour de sa tendre amie.

La haine, l'oubli du corps, la méconnaissance des émotions... Tous les ingrédients sont là pour nourrir la haine de soi. Ou du moins, même si elle ne fut que temporaire chez Simone, l'absence à soi. Comment s'étonner dès lors que jusqu'à dix-sept/dix-huit ans elle s'attife comme un sac ? qu'elle se néglige ? Au fond, elle s'en moque ! Le matin, elle enfile maladroitement une robe, parfois même portée la veille, ce qui lui tombe sous la main, seule l'étude compte.

Selon les diktats de la bonne société d'alors, il fallait mépriser le corps, mais le décorer joliment... Le cacher habilement. Simone est bien trop entière pour accepter ce paradoxe de la « convenance ». Personne ne lui a appris à aimer son corps... Comment saurait-elle prendre soin de lui ? Le manque d'hygiène et de coquetterie était considéré alors comme un acte de rébellion.

Quelle est cette jeune fille qui porte peu d'attention à sa toilette ? Elle n'est guère policée. Rien à voir avec les demoiselles du cours Désir, tirées à quatre épingle, coiffées joliment, avec leurs gants blancs qu'elles ne retirent avec soin qu'après s'être assises à leur table de travail.

Sa rigidité, son allure négligée ne la rendent pas très populaire auprès des siens. Elle manque de charisme. Elle constate que d'autres jeunes filles au cours Désir sont beaucoup plus à l'aise en société. Elle les envie.

Le corps des autres est si gracieux. Le sien est lourd comme un éléphant. On dirait qu'ils appartiennent à une autre espèce. À un autre sexe.

Elle voit Zaza, la lumineuse, briller en société. Aux yeux de Simone, Zaza est toujours auréolée de lumière et de charme.

MME LACOIN, LA MENACE MATERNELLE

Après avoir apprécié l'amitié des deux filles, et flatté bassement Françoise de Beauvoir en la prenant pour la grande sœur de Simone, Mme Lacoin, la mère de Zaza, observe la jeune Simone d'un œil noir. À la voir ainsi attifée, mal coiffée, avec son acné persistante, elle craint la mauvaise influence sur sa fille. Une sorte de malédiction qui pourrait compromettre l'avenir de Zaza. Car Mme Lacoin nourrit un projet bien précis, elle aussi. Elle veut marier sa fille à un bon parti. Et c'est la raison pour laquelle elle accepte, du moins pendant quelque temps, de voir Zaza étudier autant.

Mme Lacoin a surpris aussi quelques réflexions de Simone sur la religion. Oh, rien de bien méchant, une petite pointe d'ironie, ou de légèreté, mais cette grande bourgeoise songe que le « ver est dans le fruit ». Elle œuvrera donc en douce pour éloigner les jeunes filles l'une de l'autre. « Cette petite-bourgeoise négligée, bûcheuse, qui avait toujours un nouveau livre à prêter ou une nouvelle idée dont discuter, menaçait directement son emprise sur Zaza », écrit Deirdre Bair¹⁰⁴. Soudain, Mme Lacoin incarne, aux yeux de Simone, une sorte de redoublement de la menace maternelle...

Dans le même temps, entre Simone et Françoise de Beauvoir, le fossé s'aggrave. Et la rupture menace, un fameux soir de semaine. Un soir de messe. Simone et Hélène rentrent, comme d'habitude du cours Désir. Elles gravissent l'escalier jusqu'à l'appartement, au cinquième étage.

— Préparez-vous pour la messe.

Oui, il y a messe deux fois par semaine, rien de neuf. Sauf qu'aujourd'hui, Simone, qui n'a pas même quatorze ans, a décidé de le dire : elle n'ira plus.

Elle demeure là, assise sur le bord de son lit, dans cette chambre minuscule, le cœur battant devant la révolution qui se prépare. Consciente de la bombe qui va exploser.

Elle entend dans le fond de l'appartement la voix aiguë de sa mère leur intimant l'ordre de se préparer.

— Nous allons être en retard ! L'office n'attendra pas. Simone ? Où êtes-vous ? Encore devant le miroir ?

Simone serre les poings, les lèvres, les fesses. Il lui faut s'armer de courage, elle le sait. Elle sait qu'elle pourrait mourir pour cette cause : dire non à sa mère, une fois pour toutes. Une toute première fois.

Hélène vient la chercher, les yeux bleus, effrayée. Comme toutes les quasi-jumelles, son intuition est infaillible. Elle sent que quelque chose se trame chez sa sœur.

— Viens, Simone, allez !

Sa mère, majestueuse, s'encadre dans le chambranle de la porte. Elle la regarde, et, intelligente, comprend aussitôt. Sa voix se fait plus grave, comme si elle avait déjà renoncé.

— Simone, je t'attends.

Simone ne lève que les yeux.

— Non, je n'irai pas à la messe. J'ai quelque chose à vous dire : je ne crois plus en Dieu.

Le monde s'écroule pour Françoise. Depuis ce jour, entre mère et fille, rien ne sera plus comme avant. C'est le coup de canif définitif. C'est aussi la première fois que Simone se montre aussi franche dans ses rapports avec sa mère. C'est plus qu'un acte de liberté : c'est un acte de naissance.

Quand Françoise et Hélène quittent l'appartement, quand la porte claque, Simone sent curieusement son corps s'alléger, comme si une chape de plomb s'était envolée. Elle est sur un nuage, elle esquisse un pas de danse. Elle s'adonne alors à son occupation favorite, en dehors de l'étude et des livres. Elle attrape la paire de jumelles d'opéra de Georges de Beauvoir, et observe, de sa chambre, l'immeuble d'en face. Un couple est en train de s'embrasser et tire les rideaux. Simone sourit. L'amour, elle en rêve. Si seulement... Elle le connaîtra à dix-neuf ans.

CHAPITRE 5

SANS TÉMOIN !

1927. Deux sœurs dans un café. Le début de la liberté, loin de la mère.

— Deux crèmes, s'il vous plaît !

Simone lève la main.

— Deux crèmes ! glapit le serveur, dans le fond de la salle.

Il est 20 heures passées, et la brasserie La Rotonde bourdonne de monde. Étudiants, promeneurs, amoureux, touristes américains... sont venus se réfugier dans cette brasserie cosy aux rideaux de velours ; cette brasserie où Picasso, Dalí, Modigliani, Marc Chagall, Max Jacob... et tous ceux que l'on nommera l'École de Montparnasse se retrouvent, là, carrefour Vavin, pour refaire le monde.

C'est ici que Chaïm Soutine, qui n'est alors qu'un jeune immigré sans le sou, prend des cours de français en échange d'un café crème... Et que Modigliani peint votre portrait contre un repas chaud ! À l'époque, Paris est une ville bouillonnante, créative, insolente... Une ville adorée par les Américains, Hemingway, Gertrude Stein, et bien sûr Scott et Zelda Fitzgerald.

L'époque est propice aux avant-gardes. Le surréalisme émerge, on parle des idées étranges d'un certain Freud... La France entière a soif d'idées folles, de pensée nouvelle et d'insouciance. Dans les rues de Montparnasse, on danse le charleston et le ragtime, on rit et on s'embrasse. Montparnasse : c'est également là que les sœurs Beauvoir ont été heureuses. Avant la rue de Rennes. Au premier étage du 103, au-dessus de La Rotonde... Parfois, elles rêvent de remonter le temps. Et c'est la raison pour laquelle, souvent, elles se retrouvent dans leur brasserie fétiche...

Hélène et Simone ont maintenant dix-sept et dix-neuf ans. Elles portent les cheveux courts et de petits chapeaux-cloches en feutre, un bleu pour Simone, un blanc pour Hélène. Les deux sœurs se faufilent derrière un couple, et s'installent à la place préférée de Simone : dans un petit recoin, à une table ronde, juste devant la baie vitrée. Là où elles peuvent observer le monde qui bouge. Le soleil qui décline. La douceur des choses...

Un jeune homme en casquette et manteau de tweed lève le visage. Les deux sœurs Beauvoir avec leur regard pervenche, leur allure ne laissent pas indifférents. Simone s'est débarrassée de cette dégaine pataude, de son acné. La chenille mal dégrossie est devenue un très gracieux papillon.

Mais c'est toujours à Hélène que l'on s'adresse en premier lieu. C'est elle, plus accessible, que l'on se permet d'observer, à qui l'on sourit. Simone a un regard glacial, au premier abord, qui bloque les tentatives d'approche. À cette époque, il arrive qu'on les prenne pour des jumelles – moins pour la ressemblance des traits que pour la complicité évidente entre elles. Depuis, surtout, qu'elles ont coupé leurs cheveux à la garçonne. Ça n'est pas une grande réussite pour Simone, qui a du coup dissimulé ses cheveux filasses sous un foulard noué en turban.

Les deux sœurs se débarrassent de leur manteau. Simone déplisse d'un coup sec l'étoffe de sa nouvelle robe au-dessus du genou, une « fausse Schiaparelli », comme elle aime le dire. Elle ajuste une mèche sous son turban, soupire de bonheur dans la chaleur du café. Comme elle se sent bien, dans ces lieux anonymes et bienveillants, loin du regard inquisiteur de sa mère.

— Quand je pense qu'elle nous imagine en cours, glousse Hélène. Si elle nous voyait...

Elle ? C'est Françoise de Beauvoir, bien sûr.

— Elle l'a bien voulu, rétorque Simone. Quand quelqu'un cherche à tout savoir de vous, on lui ment, automatiquement. Question de survie.

Hélène sourit. Sa sœur a toujours le mot juste.

Elle admire éperdument sa grande sœur, qui a fait front plus d'une fois contre ses parents. Elle aimeraient que Simone veille toujours sur elle. Mais aujourd'hui, entre elles, il y a un certain Jacques... Jacques Champigneulle, un cousin de Simone, le fils de Germaine, sa tante, s'est pris d'affection pour Simone au point de devenir son mentor.

C'est lui qui l'a initiée aux romans de Mauriac, à Max Jacob, mais aussi aux soirées dans les cafés et aux cocktails chatoyants, l'Alexandra, le Bloody Mary, ce mélange de vodka et de jus de tomate, inventé par Hemingway. Mais Jacques ne se déclarera pas, au grand désespoir de Françoise de Beauvoir, qui vit dans cette liaison la déchéance de sa fille. Décidément, rien ne se passe comme prévu. Enragée, Françoise se rendit un

soir au domicile des parents de Jacques, en criant son désespoir et sa déception...

Simone plonge un sucre dans sa tasse de café, et tourne compulsivement sa cuillère, une bonne dizaine de fois.

— Maman m'offre une séance photos...

— C'est formidable ! s'écrie Hélène. Tu porteras cette robe, j'espère.

— Elle pense qu'elle va ferrer Jacques avec ces photos... Elle pense qu'il va devenir fou amoureux de moi, et va enfin déclarer sa flamme, quand il verra une douce jeune fille amoureuse au regard languissant...

Simone fait mine de baisser les yeux vers son café, les mains jointes.

Hélène éclate d'un rire bref.

— Simone, tu vaux bien mieux qu'un mariage. Tu seras le meilleur écrivain de ta génération. Encore plus admirée que Colette !

— Je n'écris pas DU TOUT comme Colette, lance Simone, piquée au vif. Elle a une écriture magnifique, sensuelle, libérée. Mais...

— Toi, tu es beaucoup plus philosophe ! Oui, je sais. Mais tu es douée, Simone. La première partie du bachot à seize ans, mention bien. Tu as épataé toutes les demoiselles du cours Désir. Ça ne s'invente pas ! Tu as bien fait de refuser le destin de bibliothécaire auquel maman t'assignait.

Simone émet un petit rire.

— Sans doute imaginait-elle que je passerais mon temps à éplucher les bons ouvrages catholiques.

Simone avale une gorgée de café, la tête renversée en arrière comme elle fait parfois avec un verre de whisky.

— Toi, Hélène, tu seras peintre.

Hélène fait la moue.

— Tout ce que cherche maman, c'est me trouver un mari, tu sais bien... Elle m'a inscrite à ce cours... Ce cours de décoration sur porcelaine, parce que, c'est bien connu, les hommes raffolent des femmes qui peignent des fleurs de lys sur un service à thé !

— Mais alors... Il faut absolument que je m'y inscrive ! Je vais peut-être pouvoir soutirer sa demande en mariage à Jacques...

Simone et Hélène éclatent de rire de concert. Le jeune homme à la casquette lève les yeux de son journal, et leur sourit, enhardi.

— Dans deux secondes, siffle Simone, il s'installe à notre table. Cesse donc de lui servir ton beau sourire.

— Ma chère sœur, répond Hélène, ne te transforme pas s'il te plaît en « reine mère ».

Simone lève les yeux, surprise. Poupette n'a que dix-sept ans, mais elle a diablement changé, ces derniers temps. C'est elle, maintenant, la mouche du coche. Elle s'est opposée fermement à ses parents, pour cette histoire d'école d'art. Mais plus encore, Simone lui doit quelque chose de précieux : le secret de sa correspondance. Il y a deux jours, Hélène a tancé sa sœur : « Écoute, j'ai dix-sept ans et toi presque vingt. Je vais voir maman et je demande d'arrêter d'ouvrir mes lettres. Et tu devrais venir toi aussi¹⁰⁵. » Hélène a ensuite gagné le salon, puis tapé du pied en regardant sa mère dans les yeux : « Je n'éprouve aucun plaisir à lire une lettre si quelqu'un l'a lue avant moi ! »

Simone sourit à Hélène. Sa sœur, son plus sûr allié dans cette guerre pour la liberté.

— D'accord Poupette, d'accord. Tu as remporté une bataille.

Et elle lui serre la main avec effusion en jetant un regard peu amène sur le jeune homme british :

— Je tiens à te mettre en garde, Poupette. Ton beau séducteur est en train de déchiffrer la page des courses hippiques. En sirotant une verveine, en plus. Une verveine !

Les deux sœurs gloussent de concert.

Et le jeune homme replonge dans son journal.

Elles n'ont aucune envie de séduire. Les deux sœurs veulent simplement savourer leur liberté – c'est-à-dire, pour Simone, observer les scènes de rue. Il y a tant à voir, en ce moment, dans Paris. La grande mode ? Ce sont les courses organisées – comme la course des garçons de café, portant habit et plateau. Paris est si joyeux !

Plus tard, Simone aimera plus que tout écrire dans les cafés – une bonne manière de rompre la solitude qui l'étreint, tout en se sentant en sécurité. Dans les cafés, elle aime la valse des regards anonymes qui vous caressent puis s'enfuient... On n'est plus sous l'emprise de « Big Mother », du regard unique qui vous fige et vous empêche de penser...

Simone a tout fait comme il faut. Le bac à dix-sept ans obtenu brillamment, puis – contre la volonté de ses parents – l'inscription à l'institut Sainte-Marie, pour y décrocher une licence puis, peut-être, une

agrégation de philosophie. Oui, elle sera professeur. Tout sourit à Simone... Et elle se sent jolie, même avec sa coupe à la garçonne pas très réussie. Chaque fois qu'elle s'est sentie libre et intelligente, elle s'est sentie charmante. Le monde lui appartient.

UN LIVRE, UN CAFÉ, UN SANDWICH

Si Simone peut s'offrir ces escapades, c'est parce qu'elle a trouvé un petit job, depuis quelques semaines : un travail d'assistante proposé par l'institut Sainte-Marie, auprès de Mlle Daniélou et Mme Lemaître. « Ses émoluments étaient modestes, mais ces quelques francs supplémentaires couvraient ses frais de transport, ses livres, ses fournitures et le sandwich ou la tasse de café occasionnels¹⁰⁶. » Ces quelques sous, c'est le passeport pour la liberté ! Et pour une fois, elle peut saluer la pudibonderie de ses parents. Étant donné que l'argent est tabou, tout comme le sexe, Françoise se gardera bien de demander sa participation de Simone au quotidien. La jeune fille conserve donc l'intégralité de sa modeste paie, ce qui lui permet d'inviter sa sœur et ses amies au café. Tous les soirs, avec Hélène, elles prennent l'habitude de sécher les cours de dessin proposés par les parents pour boire un crème ou un whisky les jours fastes. Et observer le monde avec voracité.

Dix-neuf ans : le bel âge. Elle n'est pas encore majeure mais elle a entrepris son affranchissement de l'emprise maternelle. À cette période, Simone prend aussi l'habitude de sortir avec son mentor, Stephane, « Mademoiselle la Polonaise ». Cette ravissante blonde aux immenses yeux bleus, issue d'une riche famille ukrainienne, a été engagée par extraordinaire un été dans la famille Lacoin pour y éduquer les enfants, parler allemand avec Zaza et régaler l'auditoire de ses talents de pianiste. Bref, un « E.T. » et plus encore, une bombe dans la haute société d'alors.

Très intelligente, très libérée, « connaissant beaucoup plus sur les choses de la vie que Simone¹⁰⁷ », elle se prend d'affection immédiatement pour Zaza et Simone, venue la rejoindre cet été-là. Stephane restera l'amie de toute sa vie. Elle est l'exact opposé de sa mère, elle ne la juge pas, elle ne la regarde pas, au contraire, elle l'encourage à être libre !

Avec Steph'a, son « coach en liberté », Simone accomplit très consciencieusement tout ce que sa mère lui a défendu : elle sort, parle, chante, s'enivre, accepte les cigarettes qu'elle ne pourrait s'offrir, et suit même des hommes dans la rue ! Bientôt, une autre « larronne » vient se joindre à elles, Géraldine Pardo, *alias* Gégé, une amie d'Hélène inscrite elle aussi à l'académie de Montparnasse. Ensemble, toutes les trois, elles font les quatre cents coups, entrent dans des bars de seconde zone, font mine de se crêper le chignon, se battent avec leurs sacs à main... Un soir, un whisky dans le nez, Gégé et Simone suivent deux hommes, surnommés Casque d'or et l'Autrichien, à cause de son accent germanique... Ce soir-là, les deux hommes les attirent dans un hôtel. Il s'en faut de peu qu'elles ne passent à la casserole. Steph'a, qui avait décliné l'invitation, et commence à se lasser de ces escapades ridicules, s'en prend à Simone. Sait-elle qu'elle l'a échappé belle ? Qu'elle a failli être violée... ou pire ?

Mais Steph'a ignore que, chez les jeunes filles sous contrainte, la sortie du joug s'effectue avec violence. Quand on a été éduquée sous cloche, comme Simone, on en vient, enivré par sa propre liberté, à se mettre réellement en danger. C'est ce qu'il se produit avec certains adolescents non éduqués au risque...

Françoise ignore tout, bien sûr, des dangers qu'elle encourt. Souvent, réveillée au beau milieu de la nuit, constatant l'absence de Simone dans son lit, comme toutes les mères d'adolescents, elle l'attend, fulminant, sur le canapé du salon, la colère grondant à ses tempes. Quand Simone glisse sa clé dans la serrure, les cris fusent, les reproches pleuvent, les portes claquent.

Simone, qui empeste le tabac et les vapeurs de whisky rentre, en titubant parfois, et regagne sa chambre, indifférente. Il semble que plus rien n'ait prise sur elle.

Rue de Rennes, l'autorité parentale vacille, le couple s'essouffle. Georges de Beauvoir rentre de plus en plus tard, parfois à l'aube, empestant le whisky lui aussi, prétextant une partie de poker ou de bridge¹⁰⁸.

Françoise de Beauvoir, entre deux âges, se passe les nerfs sur Simone, qu'elle sent lui échapper – en essayant de maintenir tant bien que mal sa relation avec Hélène. À quarante-sept ans, elle a perdu de sa superbe. Comme tout dictateur, elle passe de l'omnipotence à la déchéance. Simone

voit avec peine cette mère, si puissante jadis, se transformer en misérable femme trompée par son mari, pleurant, faisant valser les objets dans la maison. Le destin féminin est-il si malheureux ? Jeune fille jolie, courtisée, mère toute-puissante puis vieille femme délaissée de tous ? Ce schéma féminin, qui semblait normal en 1914, ne l'est plus en 1930. Pendant la Grande Guerre, les femmes ont cheminé sur la voie de la libération, et remporté une première bataille.

— Sais-tu, Hélène ? J'écrirai aussi sur toutes ces femmes, chuchote Simone. Toutes ces femmes qui, comme maman, sont victimes d'un soi-disant destin de femme. C'est trop injuste.

— Oui, elle est bien à plaindre, acquiesce Hélène.

— Nous, nous serons libres. Il le faut. Sois libre, Poupette, je t'en prie. Ne fais pas un mauvais mariage. Je veux dire... NE fais pas un bon... mariage.

Et les deux sœurs s'endorment en se jurant d'échapper à leurs geôliers. À toutes leurs geôles.

UN « MERVEILLEUX ENTRAÎNEUR INTELLECTUEL »

C'est dans cet état d'esprit qu'en juin 1929, elle rencontre Sartre, le normalien, le vilain crapaud au strabisme divergent, le génial faune vif et spirituel. Nous connaissons tous la manière dont ils se sont rencontrés : à la Sorbonne, Sartre entend parler de Mlle de Beauvoir. Et lui fait part de son désir de la rencontrer. Et Simone, ce soir-là, se fait remplacer par... Poupette, la jolie fée. Déçu, Sartre ne brille pas par son esprit ce soir-là, contrairement à ce que Simone avait fait miroiter à sa petite sœur ! Quelques jours plus tard, enfin, Simone *alias* Castor, son surnom (Miss Beaver) et celui qu'elle nommera désormais « Sartre », se parlent pour la première fois : la complicité est immédiate. Ils travaillent côte à côte comme deux jumeaux, s'amusent de tout, discutent pendant des heures, alternent séances de travail et crises de fous rires.

Son fameux « rêve de gémellité », plus encore que d'amitié, se réalise enfin en la personne de Sartre. Une amitié non intrusive, deux êtres qui ne se mettront jamais sous emprise... mais respecteront profondément leur liberté propre. Il faut les voir, sur les films de l'Ina, travailler côte à côte, sur des petits pupitres d'écoliers, pour s'en convaincre. Il n'y a pas de possession ; rien que de l'amour et du respect. Sartre réussit premier à

l'agrégation de philosophie, Simone, à vingt et un ans et six mois, obtient la seconde place. La petite histoire veut que deux des professeurs du jury, David et Wahl, hésitèrent longuement pour la première place. « Car si Sartre montrait d'évidentes qualités, une intelligence et une culture fort affirmées, tout le monde s'accordait à reconnaître que LA philosophe, c'était elle¹⁰⁹. » Même au concours, les voilà presque jumeaux !

Ils ne peuvent plus se quitter. À tel point que, l'agrégation en poche, quand Simone, l'été suivant, se rend à Meyrignac, Sartre décide de la suivre... Il loue une chambre à l'hôtel de la Boule d'Or, au village de Saint-Germain-les-Belles, et retrouve en catimini son cher Castor aux abords de la propriété ou en plein milieu des champs !

Hélène et Magdeleine, dans la confidence, aident Simone à nourrir le jeune philosophe : tranches de pain, fromage, charcuterie, pain d'épices, et pommes du verger... Bientôt, au fil des jours, fatiguée de ses efforts de dissimulation, Simone ne se cache plus. Elle boude les repas familiaux, et, dans la cuisine, prépare au vu et su de tous un bon pique-nique quotidien, qu'elle range soigneusement dans un panier en osier, avec lequel elle parcourt ensuite la campagne ! Elle retrouve Sartre au beau milieu des champs, et ensemble, ils se promènent, projettent d'écrire un traité de philosophie ou... font l'amour sur l'herbe tendre pour la première fois.

Françoise, avec son œil de Moscou, finit par avoir des soupçons...

Et découvre le pot aux roses le jour où une très appétissante côtelette qu'elle avait prévue pour le dîner disparaît comme par enchantement.

Le lendemain matin, décidant d'en avoir le cœur net, Georges de Beauvoir et Françoise suivent la jeune philosophe à une distance raisonnable et la voient déposer son panier devant un curieux jeune homme.

Sartre lève la tête, effleure le bras de Simone.

— Regardez, Castor.

— Mon Dieu...

Ils voient arriver, de loin, deux silhouettes clopinant sur la route. Simone mord sa lèvre. Mais elle observe sa mère : elle n'a pas son air vindicatif habituel ni même ce cou tendu, qu'elle adoptait pour accueillir sa fille, de retour de fête, la nuit. Elle a presque l'air intimidé.

Françoise de Beauvoir, de son côté, observe avec curiosité ce petit homme à lunettes rondes, à l'esprit vif, sa pipe à la bouche, que sa fille rejoint tous

les jours. Ce petit homme qui a si peu d'un prince charmant, vêtu en outre ce jour-là d'une chemise d'un rose agressif¹¹⁰ !

Ce jour-là, Georges se fâche, et ordonne à Sartre de laisser leur fille tranquille, car il compromet sa réputation et surtout celle des cousines de Simone, quasiment fiancées. Françoise de Beauvoir se met ensuite à crier. Mais, à la grande surprise de Simone, Sartre, avec son éloquence et son assurance habituelles, très calmement, s'adresse ainsi à ses parents, les assurant du « lien très profond » qui unit Mlle de Beauvoir et lui-même, et du travail qu'ils doivent accomplir ensemble, en tant que futurs professeurs et philosophes. Il était de la plus haute importance que lui, Sartre, continue ses visites quotidiennes à La Grillière. Et que pour rien au monde il n'y renoncerait. Car M. et Mme de Beauvoir devaient en être certains : Simone et lui étaient faits l'un pour l'autre, et reprendraient leur relation très intime à peine rentrés à Paris. Rien ne pouvait les en empêcher. L'intelligence de Sartre transparaissait à travers le moindre de ses propos, même les plus banals. Il eût été brillant en discourant sur les mérites d'une baguette de pain au levain ! Furieux, livide, Georges attrape le bras de sa femme, et tourne les talons. Le scud l'a atteint en plein cœur. Il n'a rien à répondre.

Simone, les yeux pétillants, sourit à Sartre. Il avait une force de conviction incroyable, comme quand il cherchait à emporter l'adhésion de ses « petits camarades ». C'était le discours de la raison contre celui des convenances. C'était la philosophie, contre le dressage petit-bourgeois qu'elle abhorrait.

Sartre lui rendit son sourire, tout en bourrant sa pipe. Il était content de lui, mais avide de passer à autre chose.

Simone tourna la tête et observa les deux silhouettes de ses parents, un peu lourdes, tassées sur elles-mêmes, reprendre le chemin vers La Grillière, avec un petit pincement au cœur. Son père portait un pauvre canotier jauni à la manière de Maurice Chevalier vieillissant. Comment reconnaître ce père, cette mère, qui avaient eu tant de pouvoir sur elle ? Ils semblaient si vulnérables... Une vague de tristesse l'envahit. Tout n'était pas si simple : on pouvait aussi triompher sur fond de nostalgie... Et puis, bon-papa mort il y a si peu de temps, l'avait confrontée pour la première fois à la mort programmée de ses parents. Elle avait vu alors les tempes grisonnantes de sa mère, la fatigue, sur son visage, ses traits défaits.

Elle songea à son écrivain adoré, Colette, à ces superbes lignes écrites sur sa mère vieillissante dans *La Naissance du jour*, paru l'an dernier. Elle avait l'impression d'être si proche de cette femme. Colette avait eu une mère bienveillante – beaucoup plus que la sienne. Et pourtant, Colette avait, elle aussi, subi les excès d'une mère étouffante...

Un jour, elle écrira à Colette. Si elle parvient à publier, elle lui enverra ses livres.

Sartre coupa court à ses rêveries.

— Castor, venez partager ce bon pique-nique. Et cette bonne nouvelle : l'amour peut renverser les dictatures.

CHAPITRE 5 bis

LIBRE !

Septembre 1929 : à vingt et un ans, tout juste majeure, Simone savoure sa liberté.

Libre, libre ! Elle peut enfin faire ce qu'elle veut. Son appartement sent encore la peinture fraîche, et le vernis mais qu'importe... elle est chez elle ! Elle s'appelle Simone, c'est une jeune femme qui s'apprête à sortir. Sortir pour aller où ? Elle ne sait pas. Peut-être chez Dominique, rue Bréa, déguster un bortsch. Peut-être boire un cocktail et danser... Elle se laissera porter au gré du vent. Elle pensera à son avenir. Elle musardera entre les allées du Luxembourg.

Dans le miroir de sa petite salle de bains, sa salle de bains à elle, Simone attrape son poudrier, et barbouille deux plaques sur les joues.

Sartre l'aime bien quand elle n'est pas trop maquillée, mais comme c'est bon d'être enfin libre de faire ce que l'on veut de son corps... Comme il est bon de se farder... Même trop. Avec ses ongles laqués et son rouge à lèvres criard, elle tente d'amadouer sa féminité.

De la même façon, grâce à son premier chèque, elle qui n'avait jamais été passionnée par la mode – au grand dam de Stepha qui avait bien essayé de l'y convertir – elle s'achètera aussi « un manteau, une toque, des escarpins gris » ; elle choisit, pour se faire tailler des robes, « des tissus soyeux : du crêpe de Chine, et du velours frappé¹¹¹ » par réaction, contre les cotonnades et vilains lainages élimés dont elle s'était affublée pendant des années. Bref, autant de tentatives de récupération de ce corps qui ne lui a jamais vraiment appartenu.

Et qu'importe si elle a la main lourde, côté maquillage. Les fards, les ongles laqués, les touches de blush ressemblent parfois à des calicots. C'est encore la mère qu'il faut y chercher ; une révolte devant l'autorité. C'est encore une « liquidation de son enfance » comme elle le dit.

Elle attrape son rouge à lèvres et cerne le contour de sa bouche, un peu fine mais si joliment dessinée.

Elle a l'ovale du visage de sa mère, les yeux et les pommettes de son père.

Elle y voit clair.

Comment, à douze ans, dans le miroir du cabinet de toilette exigu, s'est-elle laissée abuser ? Elle se jugeait laide. Mais elle n'était pas laide, elle n'était que malheureuse, persécutée par un œil invisible, qui la jugeait, et la transformait en grosse fille sans grâce.

Dans le miroir, elle le comprend, il y avait l'œil de sa mère.

Libre. Libre ! Simone a des ailes aux pieds. Elle se sent si légère qu'elle pourrait voler, ce matin. Pour la première fois de sa vie, elle a son coin à elle. Un petit appartement, loué par sa grand-mère, dans lequel elle a installé une table, deux chaises, un grand coffre fourre-tout. Elle contemple avec satisfaction son intérieur.

Elle court d'une pièce à l'autre, elle sourit. Les quelques meubles en laqué blanc, toute sa richesse, ont été badigeonnés par les bons soins d'Hélène. Elle aime tout, de sa nouvelle maison : ce cinquième étage doté d'un balcon qui surplombe l'avenue Denfert-Rochereau et le lion de Belfort, jusqu'au poêle à pétrole rouge, qui sent si mauvais, mais dont l'odeur semble défendre sa solitude, comme un rempart invisible...

Simone avait tant rêvé de l'avoir, ce petit coin à elle ! À douze ans, recluse dans sa minuscule chambre partagée avec sa sœur, elle rêvait devant un chromo illustrant l'histoire d'une collégienne anglaise : « Il y avait un pupitre, un divan, des rayonnages de livres ; entre ces murs aux couleurs vives, elle lisait, travaillait, buvait du thé, sans témoin. Comme je l'enviai¹¹² ! » À vingt et un ans, son rêve devient enfin réalité. Elle était libre. « Maintenant, je me sentais en vacances, et pour toujours¹¹³. »

Avec Sartre, ils ne veulent pas « entrer dans le rang », céder à l'esprit de sérieux des adultes. Surtout pas. Alors, ils jouent. Ils jouent comme elle a si peu joué, petite. Comme si elle rattrapait son enfance. Ils s'inventent des identités, mimant le couple bourgeois, bref, s'amusent. Elle a si peur de voir se profiler l'ombre du couple parental à qui elle veut si peu ressembler.

« Nous n'appartenions à aucun lieu, aucun pays, aucune classe, aucune profession, aucune génération. Notre vérité était ailleurs », écrit-elle dans *La Force de l'âge*.

Fini, le rythme quotidien policé, sous contrôle « Personne ne contrôlait mes allées et venues. Je pouvais rentrer à l'aube, ou lire au lit toute la nuit, dormir en plein midi, rester claquemurée vingt-quatre heures de suite, descendre brusquement dans la rue », écrit-elle encore. Quand Sartre rentre, en octobre, il leur arrive de déjeuner de foie gras Marie dans sa chambre, de dîner dans les brasseries alentour et surtout de boire « avec éclectisme, des bronx, des side-cars, des baccardis, alexandras, martinis ». Tous ces cocktails dont le nom l'émerveille, car ils signifient : liberté. Elle précise qu'elle aimait surtout « son caprice¹¹⁴ ». Avant d'être amadouée, pensée, philosophée, la liberté n'est-elle pas d'abord un caprice ?

Une vie s'ouvre à elle. Une vie faite de voyages, de livres, de succès, elle en est certaine. Une vie faite de rencontres et d'idées. Et, Dieu sait si, en ce moment, la période est créative...

Un jour, au bistrot l'Espérance, rue de l'Université, Sartre et Beauvoir croisent un petit groupe. Nous sommes en 1956. Simone remarque une petite femme mince, les yeux étirés comme une Asiatique et un très joli sourire. Elle a les cheveux très noirs et fume des cigarettes d'un air distrait. C'est une certaine Marguerite Duras, auteur d'*Un barrage contre le Pacifique*.

Elle a manqué de peu le Goncourt en 1950.

Duras a six ans de moins qu'elle. Les deux femmes se toisent, sans chaleur excessive.

Le joli sourire de Duras se fige. Il y a deux semaines, elle a présenté deux nouvelles à Sartre, afin qu'il les publie dans *Les Temps Modernes*. Le philosophe lui a répondu : « Je ne peux pas. Vous écrivez mal. Mais ça n'est pas moi qui le dis. » Duras a aussitôt pensé qu'il s'agissait de Beauvoir. Elle en voudra toute sa vie aux deux philosophes, proclamant que « Beauvoir, c'est nul », et osant dire pendant l'émission « Apostrophes » que « Sartre n'écrivait pas vraiment » !

Simone, elle, jalouse Duras qui aima elle aussi le même homme qu'elle : Jacques-Laurent Bost, le petit Bost. Une liaison brève, de quelques mois, qui débuta la nuit du 31 décembre 1951. « Au cours de ce réveillon très arrosé, raconte Laure Adler, Marguerite embrasse longuement sur la bouche un nouvel invité : Jacques-Laurent Bost, écrivain, journaliste, l'ami de Simone de Beauvoir¹¹⁵. »

Bref, ce jour-là, les deux femmes se toisent vertement.

Pourtant, même si elle n'aime pas en convenir, Simone pense que le *Barrage contre le Pacifique* offre l'un des plus beaux portraits de mère jamais lus. Une mère fière, orgueilleuse, folle. Maltraitante et aimante à la fois. Sans doute, songe Simone, ont-elles toutes les deux souffert de leur mère, à leur manière. Et n'en sont-elles pas tout à fait guéries. Et puis... Simone ne l'a jamais dit à personne. Mais elle a été émue aux larmes devant le sort des enfants de la plaine, ces enfants accrochés aux arbres, les bouches ouvertes sur leur faim, dévorant les mangues vertes, mourant par centaines ; ces enfants pour qui les pères creusaient un petit trou devant la maison, en guise de sépulture. Presque malgré elle, son esprit est retourné au bébé de Louise, sa bonne. Ce petit bébé qui n'était pas accroché aux arbres, mais mort à Paris, dans un sixième, dont l'air sentait la suie.

Ce livre, elle l'a reçu comme un uppercut au creux de l'estomac. Les autres... Elle ne les comprend pas, elle les exècre, car ils transpirent la suffisance, une espèce de modernité qu'elle ne comprend pas. Pour qui se prend-elle ? Robert Gallimard, son éditeur, sera souvent l'arbitre de leurs désaccords littéraires. « Explique-moi Duras, je n'y comprends rien », lancera Simone de Beauvoir au célèbre éditeur. Le Nouveau Roman laissera de marbre la belle philosophe...

Mais ces inimitiés ne vont lui gâcher ni la vie, ni la liberté. Sartre et Beauvoir vivent, aiment, parcourent le monde... Le voyage est de loin leur loisir de prédilection, après l'écriture. Quel bonheur de sillonner la planète. Vienne, la Russie, l'Italie, Rome !

C'est à Rome, bien des années plus tard, qu'elle recevra, en plein après-midi, un coup de fil définitif...

CHAPITRE 6

« ENCORE PLUS FORT QU'AVANT »

Rome, jeudi 24 octobre 1963, 16 heures. Un « accident ».

Dans sa chambre de l'hôtel Minerva, Simone virevolte. Départ demain. Elle vient de boucler sa valise, et n'a plus que quelques documents à ranger dans sa sacoche. Elle s'assied sur la chaise monacale, devant le bureau, époussette de la main droite les quelques miettes de croissants sur le sous-main en cuir décoloré.

Elle est en avance sur son planning. Elle pourra profiter de la dernière soirée romaine avant son retour à Paris, demain. L'hôtel est situé à deux minutes à pied du Panthéon, près de la piazza Navona, dans l'effervescence de la ville. Elle aime ouvrir la fenêtre, ou même se rendre sur la terrasse, tout en haut, pour observer les scènes de rue. Comme quand elle était petite, à Montparnasse.

Elle aime les allers-retours, la vitesse. À cinquante-cinq ans elle déteste toujours s'ennuyer.

Contente de revoir Sartre, de revoir son cher Bost. Olga, aussi.

Le téléphone sonne. Sans doute la réception, pour confirmer son taxi. Surprise : c'est Bost.

— Bost ! Comment allez-vous ?

Bost a un timbre sombre. Françoise de Beauvoir est à l'hôpital. Un accident.

Simone s'affale sur son lit, sa voix monte dans les aigus comme chaque fois qu'elle est prise par l'émotion.

— Que dites-vous ? un ACCIDENT ?

Ses doigts aux ongles laqués de rouge tortillent le fil du téléphone. Elle imagine aussitôt le choc de l'automobile, le platane. Le corps de sa mère recroqueillé sur la chaussée.

— Qui conduisait ?

— Non, non, répond Bost. Françoise est tombée dans sa salle de bains, elle est restée deux heures par terre, dans sa robe de chambre. Elle essayait d'attraper le téléphone, mais elle était trop faible.

Pour ne pas sombrer dans la panique, l'esprit se raccroche parfois à n'importe quelle branche. Elle lui en veut un quart de seconde. Elle a envie de reprendre le « petit Bost », comme une institutrice. Pourquoi ce mot d'« accident » ? Alors que c'est une chute ?

— Elle est tombée et s'est cassé le col du fémur, précise Bost. On l'a emmenée, Olga et moi, directement à Boucicaut.

— Je rentre tout de suite, répond Simone.

Elle raccroche. Le combiné en bakélite noir n'a jamais été si lourd. Elle replace machinalement une mèche sous son bandeau. Secoue la tête.

Tout allait bien, elle était à Rome, heureuse de ses vacances, heureuse d'avoir fini sa valise, heureuse de rentrer. Au fond, elle n'attendait que le malheur. Maman à l'hôpital. Dans un sale état. Elle visualise la robe de chambre rouge en velours côtelé, comme ensanglantée, le bras maigre tendu vers le téléphone, le visage crispé...

Elle empoigne le combiné, compose le numéro de la réception.

Elle veut un train vite. Dès demain matin. Oui, le plus tôt possible.

— *Si signora.*

Elle arrivera demain dans la journée...

Elle retombe sur le bord du lit, épuisée comme si elle avait couru le marathon dans les rues de Rome.

Atterrissage forcé ! Le lendemain, en pénétrant dans la clinique, une forte odeur de désinfectant la saisit à la gorge. Les murs lézardés de l'hôpital, la peinture écaillée, les cahotements des chariots, les chuchotements des soignants, les claquements secs des sandales sur le lino...

Rome n'est déjà qu'un souvenir. Le paradis est loin. Pauvre maman, songe Simone, tandis que je folâtrais piazza Navona, elle m'attendait. Elle replace le col de son manteau d'un geste sûr, et demande son chemin à un jeune homme qui bâille dans sa guérite.

— Chambre 114, Mme de Beauvoir.

— Deuxième couloir, troisième porte à gauche.

Le jeune homme la regarde, son visage s'éclaire, il lui sourit. A-t-il reconnu Simone de Beauvoir, l'auteur du *Deuxième Sexe* ? Ou sourit-il avec bienveillance à une femme qui rend visite à sa mère ?

Chambre 114. Elle frappe d'un coup sec, écoute, pousse la porte. Devant elle, le cadre métallique d'un lit austère, une femme endormie. Sur la table,

une bassine en métal en forme de haricot, et la robe de chambre en velours rouge. Elle approche. Un corps allongé, maigre, un visage jauni. Des mains brûlantes.

Mais comment peut-on prendre dix ans en aussi peu de temps ? *Que dis-je... Dix ans...* Il ne s'agit plus de compter en années ou en jours. Quelque chose la traverse, une sorte de flash : *Nous sommes déjà dans un hors-temps. Elle est passée de l'autre côté.*

Tandis que Françoise de Beauvoir ouvre les yeux, elle a tout juste le temps de se reprendre. Figer ses traits. *Sa mère ne doit pas voir.*

— Maman, comment allez-vous ? Vous ne pouvez pas rester comme cela dans une pièce qui sent le renfermé.

Elle cligne des yeux, approche. Le visage de sa mère est parcouru d'un tic. Son front se plisse, ses sourcils se soulèvent. Les cheveux sont filasses, le visage émacié. Est-ce là Françoise de Beauvoir, la grande dame aux cheveux bruns et yeux noisette, celle que tout le monde surnommait la « jolie madame » ? Les larmes lui montent aux yeux. Elle attrape les mains brûlantes.

— Maman...

— Enfin... Tu es là, soupire Françoise de Beauvoir.

— Maman, je suis toujours là pour vous, j'étais à Rome. Vous souvenez-vous ?

Un soupir, un hochement de tête. Non. Elle ne s'en souvient pas.

— Je t'ai attendue tout ce temps ! Tant de temps sans une seule lettre.

Simone articule :

— Je vous ai écrit. De Rome. De l'hôtel Minerva.

Sa mère recommence à gémir :

— J'ai cru mourir. Je suis restée deux heures, tu entends, deux heures par terre. Je ne pouvais plus bouger.

— Vous allez guérir. J'ai vu le médecin : il est inutile de vous opérer.

Un pauvre sourire tire ses traits.

— Olga a été dévouée, très gentille. Olga et Bost. Ils sont venus avec moi à l'hôpital. Elle m'a apporté ma trousse de toilette, et m'a acheté une petite liseuse en angora blanc. Elle a été — sa mère hausse les épaules — affectueuse... Très affectueuse.

Simone encaisse le coup. Quelle flèche empoisonnée.

Sa mère... Si froide... Si peu affectueuse, elle-même, avec ses deux filles.

Les personnes âgées sont comme les enfants : ingrats.

Simone doit prendre sur elle.

Elle attrape délicatement un petit pull blanc et doux, sur le dossier de la chaise. Sans doute le cadeau d'Olga.

— Tenez, maman, vous devriez le porter. Il ne fait pas si chaud.

Il lui arrive quelque chose d'essentiel – non... d'existential. Il y a une double métamorphose. Elle se SENT devenir Françoise de Beauvoir. Et la vieille femme, devant elle, n'est plus qu'une petite fille.

De quand date cette inversion de rôles ? Sa mère était pourtant si vivante. Après la mort de Georges de Beauvoir, en 1941, elle avait été curieusement galvanisée – comme certaines femmes opprimées par les hommes. Elle s'est pourtant remise à la bicyclette pour se rendre à son travail, a repassé un diplôme de bibliothécaire, puis déménagé. Elle participait à des ventes de charité, suivait des conférences... Et que dire d'elle, quand elle était jeune. Elle était si jolie ! Avec sa torsade de cheveux bruns sur le côté, sa stature impeccable, sa lèvre gourmande, ses yeux qui pétillaient quand elle souriait. Est-on vraiment obligé de se transformer en objet ? Première étape de la dégradation du corps, avant d'atteindre le stade ultime du gisant ?

Comme on visite son propre enfant, Simone se rendait tous les jours à la clinique, en ayant soin de ne jamais déroger aux rituels.

Frapper à la porte tout doucement, défaire son manteau, dire « Pffouou qu'est-ce qu'il fait chaud dans les chambres d'hôpital ! », entrer avec un grand sourire rouge de clown sur le visage, déposer un bisou d'oiseau sur la joue creuse, attraper la petite liseuse en laine blanche, la glisser sur les épaules de maman... La féliciter sur sa mine, et lui faire remarquer que tout le monde, oui, vraiment tout le monde lui prêtait tant d'attention !

La chambre de Françoise de Beauvoir regorgeait en effet de friandises, pâtes de fruits, chocolats, mais aussi azalées, cyclamens... Tout le monde s'occupait d'elle. Et elle était finalement si heureuse : jamais on ne l'avait autant aimée. Faut-il mourir pour enfin capter l'attention des autres ?

Les infirmières, les médecins, la bichonnaient aussi, mais comme une petite vieille. « Allons, on va bien terminer son repas, il faut manger, ma petite dame. » De quel droit...

S'ils avaient su la grande dame qu'elle avait été. S'ils avaient tous su quelle mère intransigeante, sévère mais sublime, elle avait été ! Mais comment osaient-ils ? Le médecin avait dit « bientôt, elle retrouvera sa petite vie ». Rien n'était petit, chez sa mère. Elle avait toujours été la géante, revêtue de longues robes géantes, des grands yeux, une voix qui porte, des valeurs. En se rappelant sa mère, Simone songe, cette fois encore, à ces phrases merveilleuses écrites par Colette dans *La Naissance du jour*, le livre qu'elle a tant aimé.

« Je suis la fille d'une femme qui, dans un petit pays honteux, avare et resserré, ouvrit sa maison villageoise aux chats errants, aux cheminots et aux servantes enceintes »... « Je suis la fille de la femme qui vingt fois désespérée de manquer d'argent pour autrui, courut crier de porte en porte, chez les riches, qu'un enfant venait de naître¹¹⁶... »

Comment ne pas mourir de chagrin ? Simone ne sait plus si elle pleure la maladie de sa mère, ou la beauté de ces phrases. Les textes de Colette l'ont souvent aidée à vivre une émotion par procuration. Simone essuie ses larmes, secoue la tête. Ne pas pleurer. Pas tout de suite. Attendre ce soir. Elle serre les dents. Elle a des douleurs à la mâchoire tant elle serre les dents.

C'est en rentrant chez elle, vers 21 heures, qu'elle reçoit un coup de téléphone.

Le médecin prononce le mot : « cancer ».

Simone raccroche, bouleversée mais curieusement soulagée. Tout s'explique donc. Et elle veut toujours connaître l'ennemi pour mieux le combattre donc, oui, c'est un soulagement.

— Un cancer... elle qui le redoutait tant... Elle qui, à quarante ans, se tapait la poitrine, en murmurant que oui, elle en était sûre, elle avait un cancer du sein. Mais c'est Sido, la mère de Colette, qui a eu un cancer du sein.

Françoise a un cancer de l'estomac. C'est rude.

— Je dois prévenir Poupette. Je dois la prévenir. Tout de suite.

Simone tourne dans l'appartement, fait les cent pas. Mord sa lèvre. Clignote des yeux, comme aveuglée par un rai de lumière trop violent. Cancer. Le mot pénètre maintenant au plus profond d'elle-même. Attendre.

Ne pas pleurer. Appeler Poupette chez les Dialo, chez qui elle réside en ce moment.

Il est 21 heures.

— Hélène est couchée, lui dit-on.

— Oui, réveillez-la, c'est important, demande Simone.

Pourquoi faut-il donc qu'il lui échoie le devoir de tout dire ? C'est toujours elle qui a annoncé les nouvelles. Les bonnes, les mauvaises.

La voix d'Hélène tremble, puis, bien réveillée, monte dans les aigus :

— Encore combien de temps ? Des semaines, des mois ?

Simone tortille le fil du téléphone.

Hélène n'a rien vu, songe-t-elle. Ni la mine cadavérique de sa mère, ni les nausées, les plaintes, la faiblesse.

Quand demain Hélène verra maman, elle ne s'interrogera plus, songe Simone. Elle sera dans le présent absolu.

En raccrochant, soudain, Simone éclate en sanglots, la tête dans les mains. Pendant de longues minutes. Quelque chose lâche en elle. Son corps est secoué de vagues de sanglots d'une force inouïe, comme si elle était une poupée de chiffon. Elle ne se souvient pas avoir jamais pleuré avec tant de violence. C'est une autre femme en elle, qui s'exprime. Une étrangère.

Ce soir-là, elle le sait : c'est elle qui sera en première ligne, qui accompagnera sa mère. Comme une aînée.

Elle se couche et s'endort d'un sommeil lourd.

DES MAINS ÉTRANGES

Chambre 114 : Simone frappe doucement, et refrappe. Aucune réponse. Elle ouvre la porte avec précaution. Sa mère dort, sur le dos, la bouche grande ouverte. Dort-elle ou bien... est-elle... Non, elle dort. De ce sommeil profond, terrible, qui prend parfois les vieillards à l'aube de leur mort. Comme si la mort avait déjà grignoté son territoire.

Simone s'assied.

Sur la chaise trône une chemise blanche, toute propre.

Simone ferme les yeux. L'espace d'un instant, elle se souvient de sa mère, en chemise de cotonnade. C'était le temps de l'enfance, boulevard Montparnasse. Dans le couloir, une jeune femme, magnifique, tendait les bras pour attraper sa petite blonde aux yeux bleus. Sa mère à vingt-cinq

ans, à peine. Comme elle était belle, pieds nus, les joues roses, les cheveux épais, pleine de vie. Comme elle était belle, décoiffée par les mains de son mari. Elle avait la grâce des mères occupées d'autre chose que de leurs enfants. La grâce des mères amoureuses.

C'est cette femme-là qui a existé. Non pas celle qui gît sur ce lit d'hôpital.

Sa mère ouvre brutalement les yeux, croise ceux de sa fille.

Un de ces regards furtifs, à travers lesquels tout est dit.

« J'ai vu la mort en toi » dit le regard de Simone.

« Je sais que tu sais, mais ne me le dis pas », supplie le regard de sa mère.

Françoise soulève sa chemise de nuit – Simone détourne le regard, devant la toison pubienne à moitié épilée et les mollets d'une maigreur affolante. Partout on voit la forme des os.

Ce corps est devenu étranger. Ça n'est pas le même.

C'est vertigineux, songe Simone.

Le cancer continue son grignotage incessant. Un visage qui devient étique, mais de l'œdème sur les mains.

Les mains sont une grande préoccupation des mourants, songe Simone, car ils les ont en permanence sous les yeux. Françoise de Beauvoir ne cesse de contempler ses doigts boudinés.

— Mes mains étaient si fines... Mes doigts sont tout enflés. Qu'est-ce qui se passe ? marmotte sa mère.

Simone pense, en un flash : *La mort a soufflé dedans*.

Elle attrape la main de sa mère, et opère un léger massage des extrémités.

Sa mère grimace.

On ne reconnaît plus rien, de ce corps. On ne reconnaît plus rien.

— Dis-moi, ma fille... Quand je serai guérie... Tu m'emmèneras à Rome ?

Simone observe sa mère. Son regard égaré, fiévreux. Elle sent son cœur battre plus vite. Que lui dire ? Qu'est-ce que sa mère attend d'elle ? Quelque chose de gai éclôt en elle. Elle se sent comme une petite fille qui veut faire plaisir.

— Mais bien sûr, maman, bien sûr. Je vous emmènerai au Minerva. On y entend battre le cœur de Rome.

Elle, la brillante philosophe, qui a toujours à cœur de faire éclater la vérité avec violence, elle laisse parler son cœur. Pour une fois.

Les mourants savent qu'ils vont mourir. Mais ils ne veulent pas l'entendre. Ils veulent partir bien vivants. Alors, la voix de Simone s'anime. Une voix truquée de comédienne.

— Oui, maman, je vous emmènerai à Rome, je vous emmènerai à Meyrignac. On reféra la cuisine ensemble, on achètera des œufs et du lait à la ferme. Rappelez-vous... Le jour où j'ai volé la côtelette pour Sartre ?

Françoise de Beauvoir sourit en hochant la tête. Les vieillards sont comme les enfants : ils réclament des histoires qui leur parlent d'eux. La mère de Simone, arrivée à la fin de sa vie, n'avait demandé aucun prêtre, ni répondu aux propositions d'amies pieuses. Elle ne voulait que de jeunes visages autour d'elle...

Elle mourra trois jours après.

C'est Poupette, cette fois, qui avertit Simone.

Un coup de fil, encore un, à la maison.

— C'est fini.

Simone se précipite.

Chambre 114 : il y a si peu de différence, entre maman endormie et maman morte, pense Simone. Sauf que... elle a l'air si apaisée. La sérénité des tout jeunes morts fait du bien aux vivants. En regardant le visage endormi, la peau, si lisse, les deux sœurs sont presque rassurées. C'est la mort pure, idéale. Elles voient fondre leurs angoisses archaïques. Mourir, ça n'a pas l'air si douloureux, ni compliqué. Ça n'est pas une histoire de viscères ou de remugles. C'est juste un sommeil plus profond.

Les deux sœurs glissent son alliance en or sur son doigt amaigri¹¹⁷.

Les mains ont retrouvé leur finesse. L'œdème a cessé.

C'est au moment du départ du corps, sur le brancart, que l'idée de l'irréparable les saisit. Le corps va partir. On ne le reverra plus.

Hélène étouffe un sanglot. Simone attrape son bras.

— Poupette, tu étais beaucoup plus proche d'elle que moi... Mais je l'ai aimée, tu sais.

— Écris sur elle, Simone. Elle le mérite. Ne la laisse pas mourir une seconde fois.

Simone hoche la tête. Sidérée par les propos de sa sœur. Sa sœur qui lui confère le pouvoir d'immortaliser leur mère...

Oui, elle écrira sur sa mère, certainement. Sa mère qui, avec ses failles, sa volonté de fer, son amour fou, l'a tout de même conduite vers sa liberté.

— J'écrirai sur sa mort. Ou plutôt, non. J'écrirai sur la vieillesse, décrète Beauvoir. Sur le processus de vieillissement, la place des vieillards dans la société. Sur la souffrance, aussi. Une sorte de *Deuxième Sexe*, version troisième âge...

Hélène hoche la tête

— Je ne sais pas si je m'en remettrai. Toi, tu vas t'en tirer par l'écriture. Moi, je ne peins pas les morts. Je ne sais pas peindre le tragique.

Simone attrape les mains de sa sœur.

— Ne sois pas bête, Poupette. Bien sûr, tu t'en remettras. Nous sommes deux grandes filles, maintenant. Et je suis là. Est-ce que je t'ai déjà laissée tomber ? Est-ce que ça n'est pas moi, au fond, qui t'ai appris à lire, à écrire ? Qui t'ai tout appris ?

Elle quitte Poupette en larmes, stoïque, en la rassérénant. Mais elle éclate en sanglots dans le taxi. Des pleurs interminables. Quelque chose lâche en elle. Elle n'avait pas pleuré ainsi la mort de son père. Elle pensait s'en tirer à bon compte. Mais l'inconscient suit des chemins tortueux. Elle pleure sur le regret de n'avoir pas vraiment connu cette mère, sur la nostalgie qu'elle a, déjà, de cette femme pétrie de convictions, sur cette mère victime d'une époque ; sur la douleur, et la honte qu'elle lui a infligées parfois, à travers ses écrits. Sur cette femme qu'elle a abandonnée, malgré tout, comme tout adulte quitte son parent, un jour, avant que celui-ci ne parte définitivement.

Le taxi ralentit. Bruit des clignotants. Le chauffeur jette un œil dans le rétroviseur, hésite :

— Tout va bien, madame ?

Elle opine du chef, lui tend un billet, aveuglée par les larmes, puis rentre chez elle. Elle est fourbue. Mais, avant même d'ôter son manteau, son premier geste est d'attraper le téléphone. Sartre.

Elle compose le numéro, se trompe, recommence. Les touches de cadran brouillées.

Elle pleure :

— Elle est morte, Sartre, il faut vivre. Vivre jusqu'au bout. Pardon de vous asséner cela mais... Je ne regrette pas mon histoire avec Nelson¹¹⁸. Parce que, si vous saviez ce que l'on devient. Ça n'est qu'une parenthèse. L'esprit n'est rien, Sartre, vous savez. C'est le corps qui nous gouverne ! C'est à se demander pourquoi nous nous acharnons autant à travailler. Nous avons passé la ligne jaune. Il nous reste si peu de temps.

Simone hoquette. Elle a l'impression de n'avoir jamais pleuré avant ce jour. Des colères, oui, elle en a piqué. Mais pas des crises de larmes comme celles-ci.

À l'autre bout du fil, Sartre souffle la fumée de sa cigarette.

De sa lente voix nasillarde, enfin, les mots sortent.

— Il faut vivre encore plus fort. Vous avez raison, Castor. Vivez, aimez, écrivez. Écrivez, aimez, vivez. Faites-le dans le sens que vous voulez. Mais encore plus fort qu'avant.

COLETTE ET SIDO

UN AMOUR FUSIONNEL

« *Oui, oui, tu m'aimes, mais tu es une fille, une bête femelle, ma pareille et ma rivale*¹¹⁹. »

PROLOGUE

CLAUDINE, UNE GOURMANDISE SUCRÉE...

Pour moi, longtemps Colette fut d'abord et exclusivement Claudine. Tignasse aux reflets auburn, cœur d'ado frémissant, candide et perverse à la fois, Claudine était une petite gourmandise extrascolaire, un bonbon fondant, mais un bonbon de haute qualité littéraire, après tous les « livres obligatoires » exigés par l'école. Et mine de rien, quelle révolution, bien avant *Harry Potter*, que ce huis clos de pensionnat qui fleurait bon l'odeur d'amande amère de la petite colle blanche, celle, douceâtre, de la craie, la fumée crachée par le poêle au fond de la classe, la sueur fine de Mlle Aimée rougissante... Autant de parfums « chatouilleurs d'enfance »,.

Et puis, soudain, un peu plus tard, j'ai lu *La Naissance du jour*. Et, derrière l'écolière en vadrouille, soudain, j'ai perçu la beauté tragique de Colette. L'amour fou d'une fille pour sa mère. *La Naissance du jour*, c'est, la déclaration d'amour à Demeter, la déesse des moissons. C'est l'ode à la mère archétypale, Sido, éveilleuse de vie « balayée d'ombre et de lumière, parée d'enfants, de fleurs et d'animaux comme un domaine nourricier¹²⁰ »... Toutes nos mères sont là, avec Sido...

Sido révère toute vie en train d'éclore – à commencer par un cactus. C'est ce qui la rend si magnifique. Son amour pour sa fille n'est pas narcissique ; c'est le respect de l'œuvre dans son frémissement.

« Monsieur, vous me demandez de venir passer une huitaine de jours chez vous, c'est-à-dire auprès de ma fille que j'adore [...]. Pourtant je n'accepterai pas votre aimable invitation, du moins pas maintenant. Voici pourquoi : mon cactus rose va probablement fleurir. » Et de s'en expliquer : « Or, je suis déjà une très vieille femme, et, si je m'absentais pendant que mon cactus rose va fleurir, je suis certaine de ne pas le voir refleurir une autre fois.

Veuillez donc accepter, Monsieur, avec mon remerciement sincère, l'expression de mes sentiments distingués et de mon regret¹²¹. »

La réponse de Colette, je ne peux la lire sans avoir les larmes aux yeux :

« Je suis la fille d'une femme qui écrivit cette lettre – cette lettre et tant d'autres, que j'ai gardées. Celle-ci, en dix lignes, m'enseigne qu'à soixante-

seize ans [...] l'éclosion possible l'attente d'une fleur tropicale suspendait tout et faisait silence même dans son cœur destiné à l'amour.

» Je suis la fille d'une femme qui, dans un pays honteux, avare et resserré, ouvrit sa maison villageoise aux chats errants, aux chemineaux et aux servantes enceintes. »

« Je suis la fille d'une femme »... Ce sont des mots magnifiques, les mots d'une fille qui a perdu l'amour de sa vie : sa propre mère.

Si Claudine m'a laissé un petit goût de caramel, *La Naissance du jour* m'inspire une bouffée de nostalgie intense. C'est comme passer du sucré au salé, de la gourmandise au plat de gourmet. La naissance du jour est aussi la naissance d'une mère. C'est l'amour fou d'une fille pour sa mère disparue. Je suis certaine d'une chose : celui qui a perdu un parent ne peut lire cette déclaration sans émotion.

Il fallait y voir de plus près, explorer cet amour-là. Savoir à quel point mère et fille s'étaient aimées. Et par quel étrange tour de passe-passe Colette avait délaissé sa mère, jusqu'à bouder l'enterrement...

Était-ce le prix à payer d'une relation passionnelle ?

Il fallait y voir de plus près.

En route vers Saint-Sauveur-en-Puisaye, dans l'Yonne, au cœur des relations mère-fille. Dans le village maternel de Colette...

CHAPITRE 1

SAINT-SAUVEUR, LE VILLAGE DES CHATS !

On dirait que Miyazaki est passé par là...

Saint-Sauveur, le bourg natal de Colette, est un adorable petit village blotti au cœur de la Puisaye, au bord de l'Yonne. Quand on arrive ici, après une heure et demie de route seulement, on s'étonne : il faut si peu de temps pour passer de 2014 à 1873 ! Si peu de temps pour retourner sur les traces de l'écrivain ! En un claquement de doigt, nous y sommes... Et, à peine arrivé, on croirait entendre le martèlement des sabots des chevaux, le grincement des roues sur le pavé, le « hue hue » des cochers...

Aujourd'hui, 13 juillet, il fait un temps radieux dans le village. Beau et chaud. Les roses trémières sont en fleurs, les vasques laissent déborder, sur la petite place, leurs compositions florales odorantes, et les chats s'étirent voluptueusement sur le macadam. Car, le croiriez-vous, on croise des dizaines de chats, dans le village de Colette ! Rayés, noir charbon, tachetés de roux, ils se prélassent dans la vitrine du libraire, jouent aux funambules sur les murets de pierres... À croire que les félins ont tous passé un accord tacite avec le syndicat d'initiatives. Ou que Miyazaki est passé par là... Les chats vont-ils, la nuit venue, devenir bipèdes, s'enfoncer dans une ruelle et déambuler en une procession en l'honneur de celle qui les a tant aimés ?

Le village est sinueux, comme une coquille d'escargot, resserré sur lui-même, fait de « roides pentes » et de rues-toboggans.

J'imagine aussitôt les glissades sur le sol gelé, sabots aux pieds, les courses-poursuites avec les petites paysannes du cru, les parties de luge en plein hiver, les doigts rougis, les oreilles ! Au printemps, elle devait dévaler la pente vers l'école, courir après les papillons ou, brutalement en arrêt, mains sur les genoux, jambes légèrement écartées, observer la valse lente d'une chenille qui passe... Saint-Sauveur est une porte ouverte vers la forêt. Aujourd'hui encore, on parcourt le « sentier Colette », six kilomètres dans les sous-bois, à la rencontre d'un lavoir, d'une petite église, sous les chênes millénaires et les noisetiers sauvages. On peut encore admirer, en 2014, la délicieuse salle de classe, où Gabri passa six années de sa vie. Les pupitres

bien alignés, dotés de leur encier en céramique blanche, le tableau noir, le coin bibliothèque : étagères en bois peint délavé, sur lesquelles trône une mappemonde. Et, dans le fond, le fameux poêle en fonte qu'il fallait bourrer de bon bois en plein hiver, les mains rougies et écorchées !

Il ne fallait que quelques minutes à Gabri pour, l'école finie, rejoindre sa maison, rue de l'Hospice, rebaptisée rue Colette aujourd'hui, et se retrouver dans le temple de Sido. C'est ici que, soudain, nous faisons face à une bâtie aux volets bleus, « grande maison austère, sans grâce », à la « façade noircie », et son « perron boiteux », quatre marches d'un côté, six de l'autre.

SIDO, LA MÈRE...

Austère à l'extérieur, riche, parfumée, à l'intérieur... Discrète en apparence, mais bavarde quand on y pénètre... La maison de Colette fleure les valeurs de province. On l'imagine : il suffisait de pousser la porte pour se laisser envahir par les bonnes odeurs de ragoût mitonné. Aujourd'hui, malmenées par la précipitation, le fast food et la « fast life », les maisons sont devenues des déserts olfactifs.

Les odeurs ne s'y incrustent plus, ne s'y superposent pas, n'ont pas eu le temps de s'infiltrer... Devant la façade « revêche » de la maison de Gabri, il suffit de fermer les yeux pour pénétrer dans le salon, imaginer la vie intérieure du foyer, les odeurs, et les drames ! Ici, on a cousu, lavé, ravaudé, mitonné des petits plats, assisté à la mise bas des chattes... Cette maison fleurait bon le linge fraîchement repassé, le savon de Marseille, et le rôti mitonné avec carottes et navets. Elle embaume les confitures, qui font des bulles... Chez Colette, des myriades de parfums se croisent et s'entremêlent ! Des parfums disparus, comme l'encaustique, la cire pour fer à repasser, l'essence de violette et la tomate mûrie au soleil. La maison ? C'était le temple des femmes... celui de l'extravagante Sido !

Dès sa naissance, le 12 août 1835, Adèle-Sidonie Landoy est marquée par le destin. Telle une héroïne de contes de fées, elle perd sa mère quelques semaines à peine après sa naissance. Très tôt, elle se voit confiée à une nourrice de la Puisaye, car la région est réputée pour ses « nounous » bienveillantes et en bonne santé...

Après sa petite enfance, Sidonie rejoindra, un peu plus tard, ses frères, Eugène et Jules Landoy, tous deux journalistes, à Bruxelles. Elle y passera quelques années très riches, baignée dans un univers mondain, bercée par la musique et les livres ; une enfance qui lui donnera le goût du luxe et de la culture facile. Et feront d'elle une intellectuelle plus qu'une paysanne.

Mais le drame court toujours. Et le père de Sido, Henry-Marie Landoy *alias* « Le Gorille » (car il était de « sang mêlé », disait-on alors, fils de mulâtre), meurt à son tour à soixante-deux ans. Sido n'en a que dix-neuf.

Très tôt orpheline, elle hérite de 100 000 francs de l'époque. Une riche orpheline, séduisante, cultivée, voilà qui excitait les convoitises ! C'est à la Puisaye, à nouveau, qu'elle rencontre, à vingt et un ans, celui qui deviendra son premier mari, Jules Robineau-Duclos, le terrible, l'ivrogne Robineau, celui que l'on a surnommé « Le Singe » ! Le mariage entre Sido et Jules est bien sûr arrangé, car Robineau est riche, propriétaire de la plus belle maison de Saint-Sauveur – celle qui verra naître notre Colette nationale –, une maison à étage, pourvue d'un beau jardin et d'un perron « boiteux », surmonté du chiffre des Robineau-Duclos, le célèbre RD entrelacé, en fer forgé rouillé, qui surplombe toujours le perron aujourd'hui. Il possède aussi des fermes, étangs, sapinières, 500 000 francs d'or, et de l'argenterie estampillée d'une chèvre¹²². Pourtant, le personnage est terrible, « horriblement laid », on le décrit comme un monstre. Plus vieux qu'elle, violent, coureur de jupons, le cerveau embrumé d'eau-de-vie, doté d'une double rangée de dents (ses dents de lait ont perduré derrière ses dents définitives), et dégageant une odeur de viande faisandée... Toutes les descriptions concordent : Jules Robineau est le cauchemar des filles à marier. Et la perspective de la nuit de noces, un véritable enfer pour cette jeune fille de 19 ans, avec sa taille fine, ses anglaises blondes et son beau regard gris. L'angoisse de la « première nuit » de mariage, ou celle de l'accouchement, sont des secrets chuchotés de mère à fille ; de bouche de Sido à oreille de Colette... L'écrivain ne se privera pas de raconter cette « peur excitation » avant de se donner à Renaud, son « vieux mari¹²³ ».

Mais Robineau est bien pire que Renaud... Et « Le Singe », alcoolique mènera, de bout en bout, une vie de misère et de violence à la pauvre Sido... La vie conjugale dure huit ans. Huit ans au cours desquels, racontera Sido à sa fille, les coups pleuvent, et où elle doit, souvent, se

défendre de ses emportements et crises de colère ! Le jour où Jules Robineau tenta de la battre, cela provoquera un joli carnage, Sido lui jetant au visage « ce qu'il y avait sur la cheminée, entre autres choses un portelampe rempli d'aspérités. Il l'a reçu en pleine figure et a emporté la cicatrice en terre. J'étais contente de moi », ajoute Sido¹²⁴.

Misérable vie à deux... Rappelons que le mariage n'était, la plupart du temps, que l'union de deux fortunes... Rien à voir avec l'amour ! On comprend bien que la fogueuse et la libertaire Sido ait farouchement détesté cette institution ! « Une jeune fille sans fortune et sans métier, qui vit à la charge de ses frères, écrira plus tard Colette¹²⁵, n'a qu'à se taire, à accepter sa chance et à remercier Dieu. » Sido détestera tout, de ce mariage, à commencer par sa robe, son voile, tout ce blanc, cette illusion de bonheur en dentelles, qu'elle arbore en ce sinistre 15 janvier 1857, à vingt et un ans à peine.

En 1860, elle tombe enceinte de ce mari « à face de singe »... Et donne naissance à sa première fille Juliette. L'ambiance n'est pas à la joie. Sido n'ayant pas bénéficié de soins maternels, elle se sent démunie : comment avoir les bons gestes, comment être mère, quand on n'a même pas connu la sienne ? Quand sa propre mère ne nous a pas guidé ? La plupart des femmes ont recours, pour cette délicate période de l'après-naissance, à leur propre mère ou à leur belle-mère... Ça n'est pas le cas pour Sido qui se retrouve bien seule. Cette naissance est d'autant plus difficile que Juliette, par malchance, a hérité du physique paternel, « l'agréable laide aux yeux tibétains », « accablée de cheveux, avec des sourcils tels des chenilles noires », écrira Colette dans *La Maison de Claudine*. Juliette sera la fille sacrifiée de la famille... D'autant plus que, trois ans plus tard, naît un garçon, Achille, l'exact opposé de sa sœur : un beau garçon aux yeux pers, à la bouche ourlée, aux boucles blondes, dont certaines « mauvaises langues » de la Puisaye remettront en question l'identité du père. Sans doute parce qu'il est beau et très différent de sa sœur... Mais aussi parce qu'il est né peu de temps après la rencontre de Sido et du capitaine Colette – le nouveau percepteur de Saint-Sauveur-en-Puisaye.

LE SÉDUISANT CAPITAINE COLETTE

Bien avant la mort du terrible Jules Robineau, Sido fait la connaissance d'un homme qui fera battre son cœur : son second mari, l'amour de sa vie, le séduisant et fringant capitaine Colette ; le papa de Gabrielle, « avec son petit œil cosaque », étincelant sous un « sourcil de chanvre gris¹²⁶ », doté d'une force musculaire « ménagée et dissimulée d'une manière féline¹²⁷ ».

Qui est le père de Gabrielle ? Délicat et cultivé, Jules-Joseph Colette naît un 26 septembre 1829, près de Toulon, d'un père officier de marine et d'une mère au caractère bien trempé, que Colette baptisera « ma grand-mère méchante ». Est-ce que, marqué par le caractère de cette femme dès l'enfance, le capitaine ne pouvait qu'épouser une femme forte comme le fut Sido ?

Tout comme sa future femme, sa vie est marquée par le destin. En 1859, pendant la guerre de Crimée, il est victime d'un éclat d'obus dans le fémur gauche. À vingt-neuf ans tout juste, il se retrouve avec une « cuisse arrachée », dira Colette, et sera amputé de la jambe gauche, anesthésié au chloroforme comme il est d'usage à l'époque. Un blessé de la vie encore, comme les aime décidément Sido – en « femme phallique » !... Blessé de la vie mais bel homme, le capitaine aux yeux gris, à la barbe douce, charme la jeune femme quand il se présente à Saint-Sauveur. Ils entameront une liaison, au vu et su de tous... Sido passera une partie de ses nuits chez son amant... Et découvre qu'elle est enceinte... Son ventre s'arrondit et bientôt, à Saint-Sauveur, les mauvaises langues jasent : le futur bébé n'est-il pas le fruit des amours de la belle Sido et du fringant Colette ?

Quoi qu'il en soit, Sido vit sa grossesse sans se cacher, portant fièrement son ventre en avant, mais avec beaucoup plus de joie que du temps de Juliette... Et, à sa naissance, le 27 janvier 1863, il faut bien en convenir : le bébé, un blondinet aux yeux bleus, à la bouche charnue, est le portrait craché du capitaine Colette ! Le petit Achille, surnommé « Beauté », n'en prend pas moins le nom de Robineau-Duclos – ni vu ni connu... Et la vie de Sido se poursuit, entre sa maison et celle de son amant. Mais deux ans plus tard, le 30 janvier 1865, le monstre à deux rangées de dents, rongé par l'alcool, a « le bon goût » de s'éteindre, victime d'une crise d'apoplexie. Les mauvaises langues de Saint-Sauveur reprennent du service : Sido n'a-t-elle pas empoisonné purement et simplement son époux ?

Sido cède alors, une fois de plus, aux avances de son amant, et, à peine dix mois après, se résigne à l'épouser... Elle l'aime, bien sûr, mais cette fantasque libertaire et féministe avant la lettre abhorre cette institution qu'est le mariage ! Elle sera néanmoins heureuse là où elle fut si malheureuse.

Le capitaine Colette vient en effet s'installer, avec ses livres et ses meubles, dans la maison de la Puisaye, rue de l'Hospice.

Leur premier enfant commun, Léopold, naît le 22 octobre 1866.

Sept ans après, c'est au tour de Gabrielle...

PRÈS DU CŒUR DE SA MÈRE

L'accouchement, en cette journée glaciale, 28 janvier de l'année 1873, s'annonce rude. Dehors, il neige sans discontinuer sur le jardin : des flocons épais, qui musellent les petits bruits de la nature ; des flocons qui plongent dans un silence irréel, un silence qui rend tout étrange à soi-même, à commencer par la douleur de l'enfantement. Sido n'aime pas les natures muettes, Sido n'aime pas l'hiver. Et le froid glace tout : il ensevelit les odeurs, il anéantit les couleurs. Il paralyse, comme la mort. Non, vraiment, Sido déteste l'hiver. Ne s'est-elle pas mariée avec une brute sanguinaire un jour de janvier ? Le blanc ressemble au deuil.

Dans la chambre conjugale, sur son lit en acajou, Sido se retourne, peine et souffre. Les trois domestiques ne savent que faire. Mélie, la bonne superstitieuse, a dénoué les rideaux en mousseline de la chambre et les riches rideaux damassés du salon. En province, à cette époque, le rituel voulait que l'on dénoue tous les cordons de la maison pour faciliter l'accouchement – cordons de la bourse, lacets, lavallières... Sur la table de chevet en acajou, assortie au lit, Sido s'est débarrassée de ses colliers et bracelets et également d'une écharpe. Le carrelage est glacé, l'ambiance hostile.

Dans le coin de la pièce, le capitaine ne sait plus quoi faire de lui-même. Sido le demande, le supplie, le repousse, et finit par le chasser au plus fort de la douleur. « Les hommes n'ont rien à faire là. » Souhaite-t-elle sa présence ? La réconforterait-il ? Comment savoir ? Il l'agace. Et lui, face à la souffrance de celle qu'il adore, il s'inquiète. En 1873, on mourait encore en couches, et il craint pour sa vie.

Devant la cheminée en marbre veiné de bleu, là où brûle une maigre flamme tremblotante, les domestiques paniquent, l'une agite le soufflet, l'autre s'écorche les mains à apporter le bois. Sido étouffe ses cris, mord son oreiller. Elle ne sait plus si elle a chaud, ou froid.

La pendule en marbre blanc, dans le salon, égrène les minutes, les secondes, tandis que le capitaine fait les cent pas. Le tic-tac des heures alterne avec le staccato irrégulier des béquilles. Tic-tac, toc-toc...

Est-ce l'âge qui rend l'accouchement si pénible ? À trente-huit ans, Sido a maintenant des filaments gris dans les cheveux blonds. Elle n'a jamais peiné autant pour ses trois enfants précédents. « Depuis près de quarante-huit heures, elle luttait comme savent lutter toutes les femmes qui accouchent », écrira Colette¹²⁸.

Travail interminable : trois jours et deux nuits, car le bébé est placé très haut et la descente laborieuse. « Elle en a mis, du temps, à descendre ! Elle ne voulait pas me quitter », dira, longtemps, Sidonie, en parlant de son accouchement, ajoutant : « On dit que les enfants portés si haut et si lents à descendre vers la lumière ont voulu se loger tout près du cœur de leur mère et ne la quitter qu'à regret¹²⁹. »

Allô, docteur Freud ? Né en 1856, le célèbre psychanalyste n'est, en cette année 1873, encore qu'un enfant... Il publiera *Introduction à la psychanalyse* en 1916. Mais Sido semble déjà avoir une prescience de l'inconscient. Nous savons tous aujourd'hui l'importance du psychisme dans le déroulement d'un accouchement. La séparation mère-fille semble d'emblée difficile, et Sido ne s'y trompe guère : leur relation est dès le départ marquée par la fusion.

Alors, comment pourrait-on s'étonner de la voir si anxieuse au moment de se séparer de ce nouveau-né ? C'est sous ce lien, inaliénable, généreux, mais aussi anxieux, que naît la petite Gabrielle-Sidonie Colette. « À force de cris et de peine, ma mère me chassa de ses flancs, mais comme je surgis bleue et muette, personne ne crut utile de s'occuper de moi¹³⁰. » La crainte de la mort plane sur la petite. Mais pas pour longtemps.

Quand Gabi pousse son premier cri, à 22 heures, la vie reprend ses droits. Sido récupère très vite, ordonnant à ses domestiques de frictionner l'enfant, et de l'habiller fissa de flanelle bien chaude... À Sido, on donne du vin chaud à la cannelle, pour la réchauffer et la requinquer.

« Il fait si froid, cet hiver-là, raconte Hortense Dufour, que le capitaine Colette déclarera l'enfant à la mairie de Saint-Sauveur le troisième jour de sa naissance¹³¹. » À côté d'elle, le tout jeune père a la larme à l'œil. À cette époque, on ne savait jamais comment se termineraient les accouchements. Et lui a eu très peur pour Sido, plus encore que pour la petite fille. Il a l'absolue certitude, le capitaine, de n'être rien sans sa femme. Un infirme.

Femme forte, mère fusionnelle... Sido a une telle emprise sur sa famille que l'on ne peut la quitter qu'à regret. Tout comme, pendant l'accouchement, elle s'est séparée de Gabri laborieusement.

Peu après la naissance, Sido reçoit les visites des « notables » de Saint-Sauveur-en-Puisaye, pour leur présenter avec fierté cette petite dernière, si mignonne. Comme toutes les mamans du monde, la douleur est oubliée. « Regardez, mon dernier petit félin. Elle a le menton pointu d'un chaton », s'extasie Sido.

La première visite est celle d'Adrienne de Saint-Alban, sa meilleure amie, la fille du notaire. Adrienne, une belle brune aux cheveux de bohémienne, vient d'accoucher d'un garçon. Les deux jeunes femmes rient, s'émeuvent de voir leurs bébés si petits, si différents. On croirait voir deux chatons aux yeux bridés ! Puis, en gage d'amitié, elles échangent leurs petits pour la tétée. Sido allaita son fils, Adrienne donne le sein à Gabri.

Étrange jeu, que cette « tétée croisée », première initiation à la sensualité ? Quand elle y repensera, en rendant visite à Adrienne, Gabrielle sera toujours émue, troublée...

Jalouse comme une lionne, Sido, toujours prête à montrer les griffes et à reprendre ses enfants par le col pour les rapprocher d'elle, reprochera souvent à Gabrielle de s'attarder chez Adrienne. Comme elle la morigénera aussi de rester en compagnie de son institutrice, après l'école ! On a envie de lui dire : « Vous l'avez bien voulu »...

LA MATERNITÉ SOLUBLE DANS L'HUMOUR ?

Derrière cet « échange de mamelles », on lit toute la fantaisie, l'extravagance et l'originalité de Sido ; celle qui aimait rire « d'un rire jeune et aigu qui mouillait ses yeux de larmes¹³² ».

Aujourd'hui, avec le recul de vingt ans d'éducation, je m'interroge : la maternité n'est-elle pas soluble dans l'humour ? L'humour, avec sa part de

transgression et d'agression, est-il vraiment permis aux mères ? Le pauvre sort que lui réservent la plupart des magazines parentaux et des guides de puériculture en sont la preuve. Le ton y est la plupart du temps candide, et bien peu spirituel. La société réclame des mères nourricières, bardées de valeurs, allaitant leur bébé aux mamelles de la certitude et du bon grain. Tâcheronnes du quotidien, laborieuses, reines mères du premier degré... De braves petits soldats qui ne se laissent pas distraire.

Quand, jeune maman, je cherchais à faire rire mes enfants – car je plaçais l'humour dans le top cinq de mes valeurs à moi –, j'observais d'un œil critique l'« esprit de sérieux » des mamans. Je voulais être une mère light, une funambule, une danseuse...

Au risque de choquer, je me demande aujourd'hui si une mère ne doit pas se conformer à cet idéal de maman « premier degré » pour devenir une « vraiment bonne mère ». Pour amener nos filles à s'épanouir, à réussir, ne doit-on pas accepter de vieillir, de grossir, de perdre son « brillant », sa séduction et son sens de l'humour, bref, de mourir un peu ? Oui, j'imagine que je vous choque... Et moi-même, je n'y crois qu'à moitié. Et pourtant... Les psychanalystes aujourd'hui tirent aussi le signal d'alarme, face à ces mères hyper séductrices, brillantes, drôles, qui s'habillent comme leurs filles de seize ans. « Respectez l'ordre des générations », nous intiment les psys. Acceptez de voir le faisceau de lumière vous quitter, pour éclairer votre fille... Acceptez d'être en veilleuse.

Cette leçon n'est-elle pas, finalement, celle de Sido ? Sido a stimulé le sens de l'observation de sa fille, l'a poussé à bout, pourrait-on dire... sans empiéter sur la création. Elle lui a laissé cette page vierge : l'écriture. Colette en est certaine : sa mère Sido aurait pu être écrivain. Elle en avait le talent ! « D'elle, de moi, qui donc est le meilleur écrivain ? N'éclate-t-il pas que c'est elle¹³³ ? » Mais elle a renoncé : « Elle m'a donné la mission de poursuivre ce qu'en poète elle saisit et abandonna. » Colette aurait pu écrire : « ce qu'elle m'abandonna »...

Même attitude concernant la séduction. À trente-huit ans, devenue mère, elle a accepté de « mourir un peu ». « Après ma naissance, elle engrassa, devint ronde sans enlaidir, dut renoncer à des robes qui soulignaient sa taille de jeune fille... C'est donc à cause de moi, poursuit Colette¹³⁴ dans son

Journal à rebours, qu'elle entra dans son automne de femme et qu'elle s'y établit sereinement. »

Une fleur se fane, une autre naît... Tel est le credo de Sido.

CHAPITRE 2

SIDO, UNE « AUBE-MÈRE »...

1880, un matin d'hiver. Il est huit heures moins dix. Gabrielle, alias Gabri, a maintenant sept ans et s'éveille au premier étage de la maison de Saint-Sauveur.

Un martèlement de sabots résonne dans la rue de l'Hospice.

Au premier étage, une petite fille grogne un peu, se retourne, puis s'étire. Dans son lit acajou aux draps râches, elle bâille bruyamment, puis saute sur le sol glacé, pousse des petits cris en tortillant les orteils, et file regarder par la fenêtre. Elle a sept ans, de longs cheveux couleur miel, est délicieusement potelée et extrêmement curieuse.

Elle s'appelle Gabrielle. Ce matin-là, elle a été réveillée par un fiacre, et des martèlements de sabot dans la rue. Que se passe-t-il ? Maman ne lui a pourtant pas dit qu'elle allait à Auxerre... Mais non, le fiacre poursuit sa route. Une paysanne en sabots et capuchon usé, porte un pain de ménage et un litre de lait fraîchement tiré dans un bidon. Elle a les mains rougies, et l'air fatigué. Il doit faire très froid. « Moi, je vois tout ! sourit Gabrielle. Comme maman ! »

C'est maman qui lui a dit que tout était intéressant. Maman qui lui a répété qu'il fallait regarder les petites choses de la vie, une fourmi, une guêpe qui découpe un morceau de viande.

Ce matin, comme tous les matins, la petite Gabri descend de sa chambre, les cheveux emmêlés comme un « nid bourru », en longue chemise de baptiste un peu raide. Elle sautille, pieds nus sur le sol glacé.

Vite, vite, se réchauffer devant la cheminée. On grelotte, dans les vastes demeures provinciales. Même au printemps. En été, il fait froid jusqu'à 15 heures environ.

— Gabri, ma petite chérie, viens là !

Sido abandonne le tisonnier avec lequel elle taquinait les braises, et ouvre largement les bras.

À peine sortie du sommeil, sa mère l'attrape ; la couve, l'attend.

Gabri sourit et guette sa mère du coin de l'œil.

Elle attend la phrase. La première phrase. Toujours la même.

— De quoi as-tu rêvé, ce matin, Minet Chéri ?

Car Sido attend son cadeau, joliment ficelé : le récit des nuits de Gabri.

Ce matin, elle ne déroge pas à la règle. Après s'être enquise de son sommeil, Sido ouvre grands ses yeux, s'assied près de l'âtre et...

— Alors, alors, Gabri, j'attends... As-tu fait un rêve ou un cauchemar ?

— J'en étais sûre ! J'étais certaine que tu allais me poser cette question ! s'exclame la fillette.

C'est un jeu ? C'est plus qu'un jeu.

Car Sido veut tout connaître de sa fille, L'emprise maternelle de Sido sur chacun de ses enfants – en particulier sur Achille, le frère aîné, et Gabrielle sa petite dernière – est l'une des caractéristiques de cette maman, certes très tendre, mais extrêmement possessive. Sido possède mille regards sur le monde. Elle pose un œil ironique sur les voisins, un œil attentif sur les tulipes en pot, un œil amusé sur le manège des chatons, un œil vigilant sur sa « portée » d'enfants. À un point tel que Gabrielle en est certaine : Sido ne lit pas que dans les livres. Elle devine aussi ce que l'on a en tête. Son regard gris vous pénètre jusqu'au tréfonds de l'âme. « Il voit à travers les murailles », écrit Colette¹³⁵.

Une mère qui a le don de double vue, cela vous sidère... vous époustoufle. Cela risque de vous transformer en docile petit animal craintif...

L'usage des surnoms dont elle affuble Gabri est, du reste, très révélateur. Minet Chéri, Toutou Blanc, mon toutou, Soleil d'or, et *tutti quanti*... N'est-ce pas réduire l'autre à un objet, à autre chose qu'à lui-même ? Derrière la tendresse, derrière le diminutif, couve la manipulation ! Les parents devraient y songer, quand ils surnomment en permanence leurs enfants « Pupuce », « Minet », « Poulet » ! Ça n'est pas traumatisant, loin de là, mais c'est tout de même un signe...

Alors Gabri raconte... Elle raconterait n'importe quoi pour voir naître sur le visage de sa mère ce sourire qui monte de l'intérieur, ces yeux gris qui pétillent, écarquillés, émerveillés devant son plus « pur joyau ».

Parfois, avant même qu'elle ne saute de son lit, le cerveau vide, Gabri tourne et retourne quelques minutes supplémentaires dans son petit lit de fer, sous ses draps de lin un peu râches qui fleurent le vinaigre. Elle cogite,

la petite Gabri, et elle « ficelle » un beau grand joli rêve, rien que pour maman.

Mais parfois, elle se tait aussi.

Une nuit, la fillette a rêvé que sa mère décorait le sapin, non pas avec des boules, mais de curieux personnages. De minuscules créatures humaines, que Sido empaquetait dans de petits sacs transparents, comme des papillottes, avant de les accrocher au sapin. Les petits êtres s'étaient mis à suffoquer dans leurs sacs, la bouche ouverte. C'était... effrayant.

Cette nuit-là, Gabrielle s'était réveillée, la chemise trempée de sueur, sans pouvoir se rendormir. Le matin elle était restée muette.

— Non, vraiment, avait-elle répondu. Je n'ai pas rêvé cette nuit.

Et elle était partie se réfugier dans les bras de son père, le capitaine. Son père est toujours là pour « faire tampon » entre sa mère et elle. Sur son fauteuil, il tend les bras. Il sait que Sido passe toujours avant, mais il en est heureux. Ce matin-là aussi, quand Gabri sautille vers lui, il plie son *Mercure de France*, les yeux pétillants, et ouvre les bras.

— Maman, j'ai faim !

Gabri s'assied à la table de merisier de la salle à manger, là où Mélie a dressé le couvert, à côté de la pendule en palissandre. Elle a toujours faim. C'est ce dont Sido se vante, devant ses amies, en particulier Adrienne de Saint-Alban :

— Cette petite dévore même à 39 de fièvre ! Elle est capable d'engloutir deux énormes tartines de pain bis. Un vrai miracle de la nature.

Comme toutes les mères nourricières, Sido aime passionnément voir ses enfants manger. Mais Achille, Juliette et Léopold, comme tous les enfants de bonne famille à l'époque, sont en pension à Auxerre et ne rentrent que le week-end. Gabri dispose donc du statut d'enfant unique pendant la semaine. Avec ses avantages et ses pesanteurs...

Aujourd'hui, la petite a droit à son petit déjeuner favori : le café au lait de concierge, un grand bol de café au lait sur lequel Sido place deux tranches épaisses de pain de ménage, largement beurrées, parsemées d'un nuage de sel... Le tout est recuit au four, et offre un petit déjeuner sucré-salé savoureux...

Elle dévore ! En bonne petite Bourguignonne, c'est une jolie petite fille charpentée, solidement carénée, les yeux gris en amande, les longs cheveux blonds frisés. Ravissante, autrement plus jolie que sa sœur aînée, Juliette, aux sourcils broussailleux et visage disharmonieux...

On a peu parlé de Juliette, la demi-sœur de Colette... Née en 1860, treize ans avant Gabri, Juliette, comme nous l'avons vu, est marquée par le physique paternel. Exclue du sérail des « beaux enfants » – ces « natures d'élite » dont se rengorgeait Sido¹³⁶ –, la petite brune développe une mélancolie profonde et se réfugie dans les livres, très repliée sur elle-même. Elle finira par mettre fin à ses jours à quarante-huit ans.

Toute aînée qu'elle soit, elle reste et est toujours demeurée « la bâtarde », la fille née du mauvais lit, la « mauvaise sœur », mais aussi le faire-valoir de Gabrielle. La répartition – cruelle, et sans pitié – des rôles dans une fratrie est déjà évoquée dans les contes de fées. Cendrillon, au « petit pied », s'oppose à ses méchantes et vilaines sœurs. Et, dans la vraie vie, nombre de témoignages nous confortent dans l'idée d'une opposition frontale, réelle ou fantasmée, entre la bonne et la mauvaise sœur¹³⁷.

Gabri a ainsi grandi, « bonne plante », bonne fille, nourrie de l'amour maternel, aux côtés de la « mauvaise herbe » Juliette...

Gabri, vive comme l'éclair, a tôt fait de terminer son petit déjeuner.

Elle trottine vers le fond du salon, vers la bibliothèque en acajou trois corps, contribution du capitaine en 1865, quand il est venu s'installer chez sa chère Sido, après le décès de Jules.

Le salon a belle allure, avec les lourds rideaux damassés, l'orgue Alexandre, la magnifique armoire à glace en palissandre sculpté, la cheminée en marbre noir, la console avec plateau en marbre, une causeuse, deux fauteuils crapauds... Et les objets précieux, de-ci, de-là : carafe en cristal, chandeliers, objets de Chine du capitaine... Nous ne sommes décidément pas chez des paysans.

Mais la vraie richesse, aux yeux de Sido et du capitaine, c'est cette bibliothèque. On y trouve treize volumes de Saint-Simon, du Shakespeare, du Corneille, l'*Histoire naturelle* de Buffon en deux volumes... Sans compter les œuvres complètes de Voltaire, Goethe, Schiller et Musset. Mais

surtout... Balzac. Très tôt, Gabrielle dévore tout Balzac, Dumas... Très tôt, grâce à sa mère et ses oncles journalistes, elle connaît l'importance des livres.

— Est-ce que j'aurai le temps de lire tous les livres avant de devenir grande ? Et est-ce que, si je lis tous ces livres, j'en saurai autant que toi, maman ? a-t-elle demandé à Sido.

Sa maman lui a répondu qu'elle avait tout appris, ou presque, hors des livres. Dans la nature, et en observant les gens.

— Observe la vie, Minet Chéri.

— Gabri ? Tu m'entends ? Tu es ailleurs... Ah, encore devant les livres... Mais il y a tant d'autres façons de se cultiver, mon Minet ! Ne t'abîme pas les yeux et le cœur à lire n'importe quoi... Pas Zola, hein, pas déjà Zola !

Sido a des goûts bien arrêtés... On ne trouve pas les contes de Grimm ou de Perrault dans la bibliothèque : les enfants valent mieux que cela.

Avant Dolto, Sido aime l'idée que les enfants et les chats comprennent tout ; qu'ils perçoivent le monde avec autant d'acuité que les adultes. Pour autant, pas question non plus d'ouvrir les yeux sur des réalités sordides et sanguinolentes d'un Zola, par exemple...

La hantise de Sido ? Les descriptions cliniques des accouchements. Même si sa mère n'est pas morte en couches, mais quelques semaines après la naissance, Sido porte vraisemblablement en elle une forme de culpabilité : sa naissance a précipité la mort de sa mère. Elle se souvient, jeune fille, avoir été heurtée par certains passages de Zola...

Mais Gabri, sur la pointe des pieds, a saisi un ouvrage en cuir relié. Elle lit :

— *Les Misérables* de Victor Hugo. C'est bien, ça, maman ?

Sido fait mine de frissonner.

— Cosette et Fantine, brr... Quand j'étais petite, elle me faisait horreur, cette Fantine qui vend sa chair pour sauver sa petite fille... Tant de misère, mon Dieu !... Qui irait vendre ses belles molaires pour payer la pension de sa fille... ?

La fillette a comme un sursaut.

Comme si l'évocation de Fantine avait ranimé un souvenir. Elle sourit et montre ses ravissantes dents de lait.

— Maman ! Ça y est, si, je me souviens, maintenant !

— De quoi te souviens-tu, mon Minet chéri ?

— Je me souviens DE MON RÊVE !

Sido joint les deux mains.

— Mon cadeau ! s'exclame Sido.

— Cette nuit, maman, j'ai rêvé de TOI !

Sido est aux anges, quand Gabri raconte : en pleine forêt, comme un esprit surgi du buisson, elle se retrouve devant une minuscule créature qui, soudain, s'allonge, encore, encore, indéfiniment, jusqu'à toucher les cieux, comme une sorte de bon génie...

C'était une géante aux yeux bleus, très intenses.

À la demande de sa mère, qui lui tend les bras avec avidité, la petite se réfugie sur ses genoux et cale sa tête contre sa poitrine douce, moelleuse comme un édredon de plumes. Elle s'enivre du parfum de cette mère qui sent l'encaustique, et parfois la cire des fers à repasser, la citronnelle, le thym... Autant de senteurs qui révèlent tout ce que cette maman sait faire.

— Cette nuit, maman, tu étais IMMENSE.

Sido éclate d'un rire frais. Elle jubile. Elle passe la main sur les cheveux frisés de sa fille... les cheveux longs, épais, solides, crantés... La fine main maternelle les démêle. Mais ce matin, il y a un nœud... Deux nœuds.

Sido fronce les sourcils.

— Quelle tignasse, Seigneur ! Comment veux-tu faire tenir un chapeau sur ces cheveux-là ! Je vais te les natter. Je te jure que si je te revois avec de tels nœuds, je te rase le crâne. Allez, allez, le peigne, Mademoiselle.

— Maman... Mélie pourrait le faire, plus tard... !

— Mélie ? Mais pourquoi donc ? répond Sido, vexée. Une mère n'est-elle pas là pour démêler ce nid bourru ?

Gabrielle a les larmes aux yeux. Elle déteste ce passage obligé du démêlage de cheveux. Parfois, elle a l'impression que sa mère ne cherche qu'à lui faire mal, pour la dresser ; pour lui montrer qu'elle est la plus forte. Comme on sangle un cheval avant de l'entraîner sur le champ de course.

Le démêlage est un geste d'amour et de dressage assez ambigu. Toutes les mères n'ont-elles pas eu, au fil de l'histoire, de ces gestes de domestication par rapport à la féminité ? Lacer d'un coup sec un corset, démêler les

cheveux, frotter sur les ongles pour en retirer un vernis un peu trop fluo... Parfois la violence couve sous la tendresse...

Les cheveux sont un sacré enjeu de pouvoir entre mère et fille.

Les cheveux accablent les adolescentes¹³⁸ ; elles s'en plaignent. Leur encombrante extravagance les trahit, comme un signe de féminité qu'elles ne maîtrisent pas... Mais les mères, elles, jalouset en secret ces parures. Il faut voir avec quelle grâce désinvolte ces jeunes filles épinglent leurs mèches en chignon, tordent leurs bandeaux ou tentent de remettre dans le droit chemin les cheveux qui s'échappent. La cascade indomptée glisse toujours... Elles, elles n'ont pas besoin de faire bouffer leurs pauvres mèches blanchies et amaigries.

Gabrielle laisse sa mère domestiquer sa tignasse. Ça tire, ça pique les yeux, ça brûle derrière les oreilles ! Aïe, ouille, ne rien dire, serrer les dents, serrer les mâchoires. Elle laisse cette mère tant aimée faire à sa guise avec sa chevelure. Comme le prix à payer. Le prix de quoi ? Elle ne sait pas trop.

Sido lui lance :

— Tu me sembles effarouchée, mon Minet... Tu sais déjà lire, mais je ne t'ai pas appris assez de choses...

Sido délaisse le peigne... Elle a une idée de génie. Une de ces idées folles mais qu'elle ne repousse pas.

— Cette nuit, chuchote-t-elle, dans ses cheveux. Tiens-toi prête ! Je te réveillerai à 4 heures. Je te montrerai l'aube rouge. Ne le dis pas à ton père... C'est notre secret...

La voix rocailleuse roule dans ses cheveux.

Le cœur de Gabri bat la chamade. La voilà dans le secret des dieux. Habituellement, les mères protègent le sommeil de leurs petits. Cette fois encore, Sido l'extravagante transgresse. On dort toujours trop, même à sept ans ! pense cette gourmande de l'existence. Et puis, ne cherche-t-elle pas à imprimer chez sa fille un souvenir indélébile ? Cela m'est arrivé, une nuit, de réveiller ma fille de six ans à 4 heures, lors de la première manifestation de la « Nuit Blanche » parisienne. Nous nous sommes retrouvées dans la piscine de Pontoise, dans le 5^e arrondissement, à 4 heures 30, éclairée par des spots rouges et verts. C'était transgressif et délicieux. Et elle s'en souvient encore aujourd'hui comme d'une sorte d'étape initiatique !

Se réveiller avant même le lever du soleil, c'est se donner l'illusion de la maîtrise, de la toute-puissance ; l'impression que l'on possède ce monde. Les petits dormeurs connaissent ce bonheur sans égal de s'éveiller avant les autres. Les marathoniens savent aussi que, chaussé ses baskets à New York ou ailleurs dès potron-minet vous donne l'illusion de maîtriser une ville, d'en goûter la quintessence.

« Mais quelle est donc cette grande leçon de l'aube maternelle ? L'aube, c'est la nature infiniment renouvelée, le cycle éternel des recommencements¹³⁹. » L'émerveillement du quotidien et des petites choses. Or, planter des « graines d'observation », c'est déjà stimuler l'écriture. Sido le sait-elle ? Dans cette relation exclusive mère-fille, elle a créé les conditions idéales de l'écriture. Car, pour écrire, même seul, il faut être deux : il y a celui qui regarde, s'émerveille, examine... Et l'autre qui se distancie et cherche les mots. Toute création ne se structure-t-elle pas en deux phases : d'abord regarder, ensuite composer ? Proust a été l'habitué des salons avant de s'enfermer pour écrire. Le travail de recherches s'articule aussi en deux temps : le chercheur recueille, puis il classe et analyse. Sido a été le déclencheur de l'écriture, la fine observatrice. Colette n'avait plus qu'à prendre la plume...

LE CAPITAINE COLETTE

S'éveiller à l'aube ? Gabri a les joues rouges. Elle adore ces moments où sa mère lui chuchote des secrets à l'oreille. Et toutes les deux se mettent à rire, à rire... Du coin de l'œil, la fillette jette un coup d'œil sur son papa.

Assis près de la bibliothèque en acajou, sur son fauteuil Voltaire à haut dossier – le genre de fauteuils que l'on réserve aux malades et aux infirmes –, le capitaine Colette tortille sa moustache, lève les yeux de son *Mercure de France*, l'air intrigué. Dissimulé dans un coin du salon, il a tout d'un chat. Il ouvre les yeux, les referme, se met à bâiller bruyamment. Est-il discret ? fatigué ? absent ? Il est l'éternel second, derrière cette maîtresse-femme, toujours au second plan. Certes, les papas de cette époque – le début du xx^e siècle – n'ont pas encore eu le loisir d'apprendre à quel point leur rôle était important... Surtout les « amoureux », les hommes d'une seule femme. Et c'est le cas du capitaine Colette. Sido est son unique loisir.

Gabrielle court vers lui, l'enlace, l'embrasse.

— Papa, tu ne t'ennuies pas ?

Elle adore ce père discret et tranquille, qui le lui rend bien. Parfois, ce papa lui fait de la peine. Elle sait bien qu'il n'est pas aussi fort que Sido, c'est un poids plume à côté d'elle. Mais il est là, cultivé, intellectuel, poète... Heureusement ! N'est-ce pas lui qui a sauvé Gabrielle de la trop forte emprise maternelle ? Ce père discret mais présent a été un contrepoids salvateur.

Il l'a sauvée des griffes d'une lionne !

Car Sido est adorable... sur-stimulante.

REGARDE, REGARDE ! « SENS ! RESPIRE ! » Demain, dans la forêt, elle lui ordonnera d'observer : l'architecture d'une toile d'araignée, plus raffinée que le toit d'une église ; un merle « oxydé de vert et de violet » qui, sous le rayon du premier soleil, pique « les cerises, déchiquetait la chair rosée et buvait le jus¹⁴⁰ » d'un coup de bec. C'est cela, la leçon de Sido : il faut contempler les objets les plus humbles, ceux que les autres ignorent. Ceux-là sont un délice pour l'écrivain. Colette ne dira pas autre chose quand, dans *Les Vrilles de la vigne*, elle écrira : « C'est l'ordinaire qui me pique et vivifie. » On pense à Ponge, encore...

Sido sait tout. Elle repère les signes annonciateurs d'un hiver rude, quand la tortue s'enterre dans le jardin ou que l'oignon revêt trois couches de pelures, ou que les écureuils, « autour de la Guillemette, volent les noix et les noisettes en quantité pour leurs provisions¹⁴¹ ». Elle devine quand les chats sont tristes, quand la chatte ronronne à cause du stress ou de la joie... son savoir sur les félins est immense : elle sait, comme écrira Colette dans *Sido*, qu'une chatte se roule en turban pour un petit froid passager, mais que, pour un grand froid, « elle gare la plante de ses pattes de devant et les roule en manchon ». Pour Sido, qui annonce étonnamment Dolto, les écureuils, les chats, et les bébés savent tout ! Et Gabri doit suivre...

Ivre de tout ce qu'elle aura vu, écrasée par ce « trop de mère », elle n'aura qu'une envie : se coucher entre ses draps de lin, ou se réfugier auprès du capitaine, dans le bureau de son père, ce sas plein d'oxygène, cet endroit où elle « récupère », comme une marathonienne ; ce lieu de l'esprit où elle se repose des ardeurs maternelles...

Colette, devenue mûre, évoquera le regret de n'avoir pas suffisamment connu ce père, dont, écrira-t-elle encore dans *Sido*, « le caractère

n'apparaissait que par échappées ». Elle pointe du doigt cette « timidité étrange des pères¹⁴² ». Ils se font discrets comme des chats, effarouchés quand on veut percer leur intimité.

Quand un père vieillit, puis disparaît, quelle fille ne regrette pas de n'avoir pas assez parlé, ri, communiqué avec lui ? On entend d'eux un bruissement de journal, une toux discrète, quelques conseils bien fermes et parfois une revigorante colère. Quand une mère disparaît, nous regrettons sa présence. Quand un père disparaît, souvent, nous regrettons ses silences. Avec la nostalgie de ne pas l'avoir suffisamment connu.

ON N'EMBRASSE PAS LES MAMANS DÉVORATRICES...

Certains se sont étonnés de la froideur de Gabri à l'égard de sa mère. C'est bien mal connaître la psychologie des enfants...

On n'embrasse pas les mamans dévoratrices. On ne leur dit pas qu'on les aime... Est-ce la peine de leur donner ce qu'elles prennent déjà avec voracité ? Les mamans excessives se demandent souvent pourquoi leurs enfants, qu'elles aiment tant, et qui les aiment en retour, les embrassent si peu – un petit bisou de moineau sur le coin de la joue.

Ces mamans-là regardent avec une tristesse mêlée d'incompréhension les enfants câliner leur père. Elles y voient parfois un manque d'amour... Si les mères montraient un peu plus de retenue, sans doute auraient-elles plus de baisers ! Surtout de la part de leurs filles... C'est parfois ce que je me dis en voyant mes filles envoyer des petits textos d'amour à leur père... « Petit papa chéri », « Mon papa d'amour », alors que je n'ai droit qu'à un banal et un peu froid « Maman »... Une mère est tellement plus menaçante ! On a toujours peu ou prou l'impression qu'elle veut vous récupérer, vous reprendre...

Contre cette menace, Gabri s'enfuit.

Dans la forêt de Saint-Sauveur, elle s'amuse avec un double d'elle-même, Marie. Elle lit jusqu'à plus soif. L'écriture ? Pas encore, bien sûr. L'écriture n'est pas une vocation, c'est plutôt un labeur. Mais l'écriture est partout dans sa vie. Elle existe à travers son double imaginaire, à travers son regard sur la nature, pour forcer la distance, se décoller de la puissance maternelle. Les mots sont déjà là, tels des chenilles impatientes, enrobés dans des cocons de fil. Ils attendront leur moment pour éclore.

Voici venu le temps des premiers apprentissages : en route vers l'école !

CHAPITRE 3

SORTIE D'ÉCOLE...

Saint-Sauveur, 1882. Gabri, neuf ans, future Colette, sort de l'école municipale. Sido, elle, rentre de Paris.

La cloche en fonte résonne lourdement, les cris s'élèvent, les fillettes s'éparpillent comme des moineaux, tresses au vent.

— Au revoir, Mademoiselle, au revoir ! N'oubliez pas de...

La consigne se perd dans le tumulte.

Le bruit sec des chaises que l'on tire, le cartable que l'on attrape, les rires et les cris en patois... les petites paysannes de l'école Saint-Sauveur font claquer leurs sabots de bois. L'institutrice, Mlle Fanny hausse le ton :

— Il fait froid, Mesdemoiselles, n'attrapez pas la mort !

L'école de Saint-Sauveur, *alias* Montigny dans *Claudine à l'école*, est l'archétype des petites écoles provinciales : six rangées de deux pupitres dotés d'un encrier en céramique blanche, des petites chaises d'école tout autour pour les plus jeunes, un grand tableau noir et, dans le fond de la pièce, à gauche, le fameux poêle en fonte avec son tuyau ; le poêle que les filles, à tour de rôle, vont bourrer, le petit bois qui vous égratigne les coudes et les mains... Dans le fond de la pièce, la mappemonde, la petite bibliothèque en bois peint défraîchi...

Gabri *alias* Minet Chéri est déjà dehors. Elle lisse sa jupe et frotte ses mains. Le froid vif lui fait cligner des yeux. Le grand glaçon de mi-janvier, typique du pays bourguignon.

Elle vient à l'école avec sa chaufferette, une petite boîte pour éviter les engelures, elle attrape de la neige qu'elle fait fondre dans sa bouche, elle respire à pleins poumons, elle sectionne d'une menotte ferme des stalactites qui pendent des noisetiers dans le jardin, elle fait crisser ses pas sous la neige et s'amuse à glisser sur les rues en pente verglacées...

Gabri aime tant l'hiver ! Elle déguste la neige comme un bonbon acidulé, son « crissement caressant de taffetas, sa suavité de sorbet vanillé et poussiéreux¹⁴³ ». Le froid est rédempteur. Comme une ardoise magique, il

efface tout. Et hop, on recommence. C'est comme changer de draps, pense Gabri.

Ça change de l'atmosphère suante et empesée de la salle de classe, l'odeur de la craie, de la crotte quand le sabot d'une écolière a plongé dans la bouse, sur le chemin. Ou tout simplement l'odeur de toutes ces filles issues de la paysannerie, dont Colette dira, plus tard, qu'elles étaient plutôt mal lavées !

— Si tu aimes l'hiver, c'est parce que tu es née un jour de janvier, lui a expliqué sa mère, Sido. Si tu savais, ce jour-là... Même les flammes de l'âtre grelottaient ! Moi, je suis née au mois d'août et j'adore l'été. Il y a peut-être une raison, puisque toute l'explication se trouve dans la nature, Minet Chéri.

Tandis que Gabri sort de la classe, ce sont ces mots-là, qu'elle entend. Sa mère parle en elle. Même quand elle est à Paris, même quand elle est à Auxerre. *Maman est partout dans ma tête*, songe Gabrielle.

Et pourtant, elle n'est jamais là à la sortie de l'école. Gabri observe d'un œil envieux les mères qui attendent de pied ferme, et gourmandent leurs petits avant même qu'ils n'aient raconté leur journée. « T'as été sage, hein ? hein ? » avec leur accent patois.

Quand Gabri sort de la petite salle de classe et se retrouve dans la cour, quand elle voit toutes les mamans à la sortie de la petite école, certaines déjà assises sur le banc en pierre, d'autres frottant leurs mains ou tapant de leurs sabots pour réchauffer leurs mollets ronds, une vague de tristesse l'étreint. Mais la tristesse se mue aussitôt en orgueil. Sido a tellement mieux à faire ! Gabrielle contemple, avec un rien de mépris, les paysannes, mal coiffées, le teint rougi sous leur méchant drap de laine.

À la tristesse, elle préfère l'orgueil.

Oui, c'est vrai, Sido est très rarement à la sortie des classes, ou bien, quand ça lui est arrivé, elle a toisé toutes les autres femmes de ses yeux gris de chat, d'un air hautain. Ces jours-là, elle s'habille avec un soin tout particulier, histoire de souligner sa différence... Et cela, Gabri le sait ! N'oublions pas que l'école en effet, à cette époque – les années 1880 – était l'école des pauvres ; les plus riches envoyoyaient leurs enfants en pensionnat catholique à Auxerre ou ailleurs, à la capitale. Juliette, Achille et Léopold ont été scolarisés à Auxerre, d'où ils rentraient le week-end. Gabrielle elle, la petite dernière, est la seule à être restée à la « laïque » de la Puisaye –

d'où ce sentiment, partagé avec sa mère d'être une petite « déclassée ». Pour tirer son épingle du jeu, face à celles qu'elle nomme souvent des « oiselles », filles d'épicier et petites villageoises en sarrau noir et sabots fourrés de paille, Gabri portera des cols de dentelle anglaise, des rubans de velours et des jolies bottines. Et surtout, elle deviendra première en tout ! Cette conscience de sa propre différence ne forme-t-elle pas aussi les prémisses d'une destinée d'écrivain... ?

Si Sido laisse « la petite » rentrer seule, c'est précisément parce que, outre ses excellentes notes, elle la sent très en avance par rapport aux autres enfants. Pourquoi infantiliser une petite fille aussi futée ? Sido avait, à l'égard de ses enfants, des idées progressistes, quasi doltoïennes sur l'éducation. Sans tabou, libre et libertaire, elle professait le bonheur d'avoir des amants – tout autant que la nécessité de développer l'intelligence et la connaissance chez les tout-petits.

D'où cette certitude : les enfants peuvent tout comprendre, tout apprendre, et tout entendre – ce qui a affûté très certainement l'intelligence de Gabrielle. Au moment où l'on parle tant de surdoués, et de parents « coachs », Sido peut apparaître comme une de ces mères hyper-stimulantes. Et Gabrielle comme une enfant très douée, avec un éveil des sens très précoce. Ne savait-elle pas parler à huit mois, chanter à un an¹⁴⁴ ?

Précoce... elle l'est aussi, donc, pour rentrer seule de l'école, pour gravir la rue qui mène à sa maison, ou pour dévaler la pente, le matin, qui mène droit à l'école !

Reste cette question : Sido et le capitaine gardent-ils leur petite dernière auprès d'eux pour des raisons économiques, ou tout simplement pour profiter encore de leur « poussin » ? « Les deux, mon capitaine »... Même si les soucis d'argent se font déjà ressentir, Sido n'oublie pas qu'elle vient de la ville ; qu'elle a été, élevée à Bruxelles, dans un milieu raffiné de journalistes et d'éditeurs et de musiciens, dans un appartement où l'on prenait le chocolat chaud à la crème dans une belle tasse en porcelaine et non dans un bol en faïence épaisse.

Elle conservera toute sa vie cet orgueil d'être une intellectuelle, une femme cultivée et fantasque à la fois, déplacée dans ce village. Sido, d'ailleurs, se rend très souvent à Auxerre, et aussi à Paris et à Bruxelles. Or,

se rendre en fiacre à Paris était aussi long que faire un Paris-New York aujourd’hui !

Ces jours-là, elle part à l'aube – décidément son moment préféré ! – non sans s'être pomponnée de pied en cap.

Ces matins-là, la petite Gabri, les yeux ensommeillés, dévore sa mère du regard. Sido enfile sa robe à tournure, dépose sa capeline sur la tête, attache sa pelisse.

Bref, elle se vêt comme une vraie jolie Parisienne. Sa taille n'est pas aussi mince qu'avant – elle aime à raconter à sa fille que son amant le capitaine pouvait l'enserrer de ses deux mains – mais elle est encore jolie.

Ces jours-là, la victoria vient la chercher, et Sido adresse des baisers, comme une diva, à la petite famille restée sur le perron, rue de l'Hospice.

Alors, vous pensez... Quand une petite paysanne lui demande :

— Ta méé ne vient pas te chercher¹⁴⁵ ? Gabri la toise de ses yeux hautains.

— Non, elle a mieux que ça à faire ! Elle est à Paris, imagine-toi, ma chère. Les yeux des autres s'agrandissent. À Paris ? Elle ment !

— Elle rentre demain. Avec plein de cadeaux pour moi. As-tu déjà goûté des fruits exotiques ? On en trouve à Paris. Et l'essence de patchouli ?

Gabri frime – et cache ainsi sa tristesse.

Elle, Gabrielle, rentre seule, les pieds bien droits dans ses bottines, elle n'a qu'à traverser la rue de l'Hospice pour retrouver la maison. Ce jour-là, elle flâne. Elle n'est pas très pressée de rentrer. Sa mère n'est pas là, elle n'aime pas la maison sans Sido.

Gabrielle pousse la porte de la maison. Le silence l'étreint.

Le capitaine est là, désarmé, dans le salon.

Gabrielle n'entend que le silence et n'a pas encore la faculté d'analyser l'emprise de sa chère mère sur son père. Mais elle se doute bien que sans sa femme, le capitaine n'est qu'un petit chat égaré.

Sido absente, c'est la maison de la Puisaye qui se met en mode « veille »... C'est la vie en moins bien.

Gabri s'installe au piano : la valse de Chopin résonne dans la maison vide. Habituellement, Sido la pousse à faire son piano. Et Gabri prend un malin plaisir à retarder la séance de musique... On ne peut pas tout accorder à une maman si volontaire.

Quand Sido est là, Gabrielle n'aime rien tant que fouiner dans le bureau de son père, le capitaine. N'est-ce pas souvent le lieu préféré des filles accaparées par leur mère ? Gabrielle trouvera en l'école, la forêt, les sous-bois, et aussi le bureau de son père trois lieux sacrés où elle pourra respirer, puiser l'oxygène nécessaire, s'y reposer des ardeurs maternelles !

Le capitaine a, en effet, aménagé un grand bureau d'écriture, avec des pains à cacheter, de la cire, du beau papier blanc, des crayons de couleurs... Il s'y donne l'illusion, lui, l'ancien zouave, qu'il est un écrivain ! Mais la petite Gabri ne se laisse pas séduire si vite... Du haut de ses huit ou neuf ans, elle a tôt fait de détecter chez son père les maladresses des apprentis auteurs : le ronflant, l'empesé, les boursouflures lyriques. Quand le capitaine lui lit l'*« Ode à Paul Bert »* qu'il a rédigée ou le petit poème composé pour Olympe Terrain, l'institutrice, Gabri se montre intractable : « Trop d'adjectifs ! Toujours trop d'adjectifs ! » martèle le futur écrivain, déjà rompue au rythme, à l'économie de moyens, bref, à l'efficacité littéraire...

Et pourtant... Si malhabile qu'ait pu être sa plume, si vaines ses tentatives (à la mort de son père, Colette retrouvera des dizaines de beaux cahiers en papier vergé crèmeux totalement vierges...), le capitaine Colette a contribué pour une large part au destin de romancière de Colette. En la poussant à ces joutes intellectuelles et ludiques, en l'isolant de l'emprise d'une mère, il l'a poussée à se dépasser. À aller plus loin, à grandir. Et c'est peut-être là la vocation des pères.

Ils servent aussi à soulever la dalle, à respirer...

Ce jour-là, dans cette maison vide sans Sido, Gabri se fait prier. Non, vraiment, elle n'a pas très envie d'écouter les vers paternels.

— Un autre jour, papa, d'accord ? Je vais plutôt poursuivre mon piano, terminer ma rédaction. Et, en attendant, je vais goûter avec Mélie.

D'ailleurs, Mélie, la fidèle domestique, les joues rouges comme une pomme mûre, recouvre d'énormes tranches de pain d'une épaisse couche de miel sauvage, à la manière de Sido.

Même sans Sido, la maison embaume la culture maternelle. Comme le signale Hortense Dufour : « Au retour de l'école, elle arrose ses goûters

somptueux d'un verre de château-larose ou de morgan¹⁴⁶. » Dans sa timbale d'argent bosselé, sa mère lui a tout appris des grands crus, même à un âge tendre ! Une initiation à l'alcool qui ferait hurler les pédiatres d'aujourd'hui. Elle était de ces mères qui estiment qu'aucune bonne chose ne doit être interdite aux enfants, sur le plan gustatif ou spirituel. Sido est une mère non conformiste et en est fière. « On aimerait l'avoir comme mère, cette femme traditionnelle et fantaisiste à la fois », note Geneviève Dormann¹⁴⁷.

Minet Chéri forme son goût aux bonnes choses. Mais ce qu'elle préfère, c'est un goûter bien revigorant, « une tranche de pain bis, longue d'un pied, coupée à même la miche de 12 livres, écorcée de sa croûte puis roulée en effritée comme la semoule sur la table de bois gratté, puis noyée dans le lait frais – un gros cornichon blanc, et un décimètre de lard rosé, sans maigre », ou bien « un talon de pain chaud fariné, vidé de sa mie, tapissé de beurre et de gelée à la framboise ; un demi-litre de lait caillé doux, bien tremblotant, bu au pot ; une jatte de fraises blanches¹⁴⁸ ».

Bref, des goûters qui feraient pâlir d'envie Camille et Madeleine de Fleurville.

— Mélie ! Une araignée !

— Quelle horreur ! sursaute la domestique. Attrapez-moi ce balai !

— Mais non, chuttt... Comme elle est fine ! On croirait une danseuse... Et elle a un bébé avec elle !

L'insecte velu s'immobilise, comme s'il avait perçu le regard pénétrant de la fillette. Ses pattes patinent sur le mur, tandis qu'il cherche à s'immobiliser... Le bébé araignée, elle, s'enfuit le long de la bibliothèque.

Gabri approche, à pas de loup. Elle adore les animaux, les chats, les araignées, tout lui va !

Gabri s'apprête à recueillir le bébé araignée dans sa main, pour la replacer sur la trajectoire de la mère quand, soudain, un hennissement, un bruit de galop sur les pavés. Un cri et une voiture qui s'arrête.

Elle se précipite vers la fenêtre. La victoria est là !

— C'est maman ! Maman qui rentre ! Ne devait-elle pas arriver demain ?

Le capitaine étouffe un cri sourd, un cri qui signifie : « enfin » ou « Pas trop tôt ! »

Son œil pervenche se remet à pétiller. Il fronce les sourcils devant les lèvres luisantes de Gabri :

— Nettoie donc cette bouche. Montre-lui ton plus joli visage. Et va, va, l'accueillir ! Tu sais comme elle aime ça.

Gabri plaque ses petits cheveux frisottés sur la tête, et se précipite dehors, court sur le gravier, se jette dans les bras de Sido. Sa maman exhale le parfum de la ville.

— Mes amours ! Mes amours ! entend-elle. Dieu comme il fait froid dans cette terre de paysans !

— Viens vite auprès du feu ! N'attrape pas froid, surtout, supplie le capitaine.

Les domestiques accourent pour décharger les nombreux paquets.

Sido se pavane, on dirait qu'elle a changé d'allure, de parfum, d'identité. Elle a respiré la ville, et ça se voit.

— Tu sens bon, maman !

— Essence de violette, Minet chéri, répond Sido. Je t'en frotterai les oreilles, va... Tu verras comme les petites paysannes de l'école t'en diront des nouvelles.

« Le peu qu'elle goûtait de Paris, l'approvisionnait pour le reste du temps », écrit Colette dans *Sido*. « Théâtres de Paris, modes, fêtes de Paris, ne lui étaient ni indifférents, ni étrangers. Tout au plus les aimait-elle d'une passion un peu agressive, rehaussée de coquetteries, bouderies, approches stratégiques, et danses de guerre. » « En une semaine, conclut-elle, elle avait visité la momie exhumée, le musée agrandi, le nouveau magasin, entendu le ténor et la conférence sur la musique birmane. »

— Et tout ça, qu'est-ce que c'est ? trépigne Gabri, devant les paquets.

Et Sido raconte... Tout en jetant un petit regard en coin du côté du capitaine. Elle a rapporté du chocolat en barre, noir et délicieux, pour en faire aussi des goûters pour Minet Chéri, des coupons de magnifiques tissus, des brocarts de soie pour coudre de nouvelles robes.

— Tu le sais, mon Toutou, dit-elle, Adrienne sait faire de la couture ?

Le capitaine tortille sa moustache en avisant les nombreuses emplettes.

Il n'a pas le cœur de lui parler de gâchis, d'excès...

La petite fille regarde avec admiration cette mère qui vient d'ailleurs ; qui vient de la planète Mars... c'est-à-dire de Paris !

Pourra-t-elle un jour devenir comme elle ? Pourra-t-elle un jour savoir autant de choses ?

Sa mère sait tout de la campagne. Mais Sido connaît aussi beaucoup de choses de la ville.

La petite rêve... « Essence de violette », c'est un mot si beau. Et elle récite : « Essence de violette », « Gants en agneau plongé », « fourrure en ventre-de-gris »...

Soudain, Sido passe sa main gantée dans la chevelure emmêlée.

— Regarde ça ! On dirait une vraie petite paysanne ! Ah, ces cheveux... Ces cheveux me rendront folle ! Tu as bien travaillé, au moins, Minet Chéri ?

— Je suis la première maman ! Tu le sais bien... On a lu ma rédaction aujourd'hui, en classe.

Sido la regarde, comme une louve qui contemple son bébé.

En cet instant présent, elle le sait : Gabrielle rachète, grâce à son talent, son intelligence et son mérite, le « déclassement social » que cette citadine subit à la campagne.

La vie reprend ses droits, on recommence à vivre staccato. La bottine à peine posée dans la maison, Sido, non sans plaisir, perçoit la douce torpeur domestique. L'ennui, dans une maison, cela se sent... Les murs en sont remplis, les rideaux lourds, l'âtre, désolé, les fleurs fanées...

— Si je n'étais pas là... Hein ? Que deviendriez-vous ?

— Maman, j'ai pensé à toi tout le temps ! lance Gabrielle.

Sido a un petit haussement d'épaule. Puis un éclat de rire :

— Je sais bien, Minet ! Je le sais bien...

Le capitaine, lèvres pincées, calcule le prix de toutes les emplettes parisiennes de Sido. Combien donc ont coûté ces gants en agneau fins comme de la soie ? Et ces fruits exotiques ? Certes, ils égayeront la table paysanne, et donneront au quotidien un peu rustique un petit air d'extravagance. Mais, tout de même...

Gabri surprend ce regard mi-désespéré, mi-admiratif de son papa. Elle ne se doute pas, à cet instant, dans quels soucis financiers les fantaisies de Sido et la mauvaise gestion du capitaine les plongent tous !

Sido et le capitaine vivent largement au-dessus de leurs moyens, avec cinq domestiques, un train de vie fastueux... Jusqu'à ce sinistre jour du 15 juin 1890, où ils seront réduits à vendre leurs biens aux enchères – la belle pendule en marbre, les bibelots chinois, l'armoire sculptée, les fauteuils... et à s'exiler, loin de ce paradis perdu, à Châtillon-sur-Loing. Nous n'en sommes pas là...

CHAPITRE 4

DEVANT LE MIROIR, UNE COLÈRE QUI GRONDE...

Quinze ans, le cœur de l'adolescence. Examen devant le miroir...

— Mon trésor, où es-tu, Gabrielle !

» Réponds-moi, Minet chéri.

La voix rocailleuse de Sido résonne dans la maison, s'insinue dans l'escalier de bois, grimpe le long des étages, en même temps qu'une succulente odeur de pudding aux fruits confits...

Assise sur son lit en acajou, Gabri sent monter en elle une colère inconnue ; comme le lait en ébullition, prêt à déborder.

Son visage est maussade, ses lèvres pincées, ses poings fermés.

Quand donc sa mère apprendra-t-elle à la laisser tranquille ? À la laisser vivre, comme une fille de son âge, une fille de quinze ans ? À ne pas surveiller son piano, vérifier ses lectures, et même la trajectoire de son regard ? Pour un peu, elle inspecterait ses petites culottes !

Gabri gronde, en silence. En présence de sa mère, elle n'a pas une parcelle d'intimité. Elle est transparente, totalement. Parfois même, Sido devine un mot qu'elle s'apprêtait à prononcer...

Gabrielle défait le bouton de sa robe. Elle étouffe.

Elle voudrait du temps, de l'espace.

Elle veut qu'on lui laisse le temps d'être, sans discuter toujours de ce qu'elle est en train de faire. Être une page blanche. Une pause. Un soupir. Elle aime sa mère, mais parfois... quand elle rentre de l'école, comme aujourd'hui, tout lui insupporte. Le moindre mot de Sido est une agression. Le bruit de ses bottines. Et ses discours sur les chats, les chenilles et les tomates... Combien de fois a-t-elle l'impression d'avoir entendu ça ! Sido parle trop et sent trop fort ! L'essence de violette, qu'elle adorait, lui porte maintenant sur le cœur, tout comme les parfums des gâteaux pendant la cuisson...

Et toute cette nourriture... Est-ce que ça n'est pas un piège à enfants ? Elle aimerait jeûner, si elle veut, grignoter, si elle veut... Faire le vide ! Mais

dans cette maison, avec cette mère, on mange même quand on n'a pas faim.
« Je voudrais avoir un creux dans l'estomac ! » gronde Gabrielle.

— Minet Chéri ! Réponds-moi ? Où es-tu ?

— JE-SUIS-DANS-MA-CHAM-BRE !

— Tu... tu descendras quand tu auras faim, lance Sido, au bas de l'escalier un peu ébranlée par le ton comminatoire de sa fille, cette touche d'exaspération qu'elle n'avait jusqu'à présent pas entendue.

Sido retourne dans la cuisine sortir le pudding du four. Les choses, songent-elles, s'arrangent toujours avec l'estomac.

Mais Gabri a quinze ans, elle a atteint l'âge des portes claquées, des silences brusques, des coups de gueule. Sido en conçoit certainement un brin d'amertume. Elle pensait, absurdement, que cela ne se produirait pas avec cette petite dernière ; Gabrielle, si chérie, qu'elle a gardée auprès d'elle, Gabri qui la regardait avec des yeux éperdus d'admiration, quand elle lui expliquait le parfum unique de la tomate mûre, au moment où on la détache de son pédoncule, ou le charme de Paris sous la pluie...

Mais les stratégies intimes des mères ne sont pas toujours suivies d'effet et, surtout, rien n'empêche les enfants de grandir...

Sido est clairvoyante mais (et pour cause !) elle n'a pas encore lu Freud. Née en 1896, la psychanalyse enseignera plus tard aux adultes que, plus les relations entre mères et filles ont été fusionnelles, plus elles seront conflictuelles. L'adolescente cherchera à trancher le lien dans le vif... En matière d'éducation, la gratitude n'a pas cours. Les enfants sont ingrats par nécessité...

Quant à Minet Chéri, c'est bien simple : elle étouffe.

Toujours montrer patte blanche, toujours être présente, toujours être sous l'œil de Moscou.

Gabri se souvient encore des cauchemars de sa mère, quand elle était plus jeune, il y a quelques années.

Il lui arrivait de rêver, la nuit, que Gabrielle se faisait enlever par des Bohémiens... À l'époque, on parlait de traite des blanches. Elle n'avait que sept ans, mais, dès qu'elle disparaissait de sa vue, Sido piquait sa crise.

Aujourd'hui, quand elle se souvient de cet épisode, Gabri s'agace. Ne peut-elle donc s'éloigner de sa mère sans risque ? Pourra-t-elle tout de même vivre un jour hors du joug maternel ?

Gabri ferme les yeux. Mais ce qu'elle voit toujours, en imagination, c'est le regard perçant de sa mère. Ce regard de sorcière bien-aimée qui scrute la nature et connaît tous les secrets. Ces yeux qui vous transpercent, qui lisent dans le cœur des jonquilles, décryptent la valse des chenilles et voient derrière les portes.

Gabrielle court ouvrir la petite fenêtre blanche de sa chambre et respire à grands traits l'air qui vient du dehors. Elle entend les rires cristallins des gamins, le martèlement des sabots, leur course effrénée vers leur maison, vers le bon gâteau qui les attend, le ventre tenaillé par la faim...

Le soleil entre à grands flots dans la petite chambre du premier étage, et vient frapper le miroir à cadre doré, sur le mur.

Gabri s'approche de la psyché, elle défait patiemment ses longues tresses dorées comme le miel, puis agite la tête pour les démêler tout à fait. Une crinière de lionne descend jusqu'aux fesses. Elle s'en enrobe, elle joue avec l'éclat du soleil. Puis, elle les enroule en un joli chignon. Sur la pointe des pieds, elle semble porter des talons... Comme elle fait dame, comme cela...

Est-elle assez jolie pour se faire kidnapper ? Sa mère a-t-elle raison ? Un homme pourrait-il l'entraîner dans les sous-bois ? Son cœur bat plus vite.

Oui, elle a déjà vu le regard admiratif et pétillant des hommes ; entendu certains rires étranges que seul le désir fait naître : « C'est bien la petite Gabrielle ? Je ne me trompe pas ? Comme elle a grandi ! » Dans ces cas-là, Sido, loin de s'offusquer des regards masculins, lève la tête, replace un ruban, comme elle relèverait avec fierté la corolle d'une tulipe. Sido est fière de ses beaux enfants.

Gabri ferme les yeux, comme on efface le tableau noir, et les ouvre à nouveau, se redécouvre dans le miroir. Est-elle jolie, malgré son intelligence ? « Tu es beaucoup plus jolie quand tu as l'air bête », lui a dit Sido, un jour.

Ressemble-t-elle à sa mère ? À son père ?

Elle a les yeux gris de son père, le menton pointu de sa mère. Les pommettes saillantes de Sido, les cheveux broussailleux de son père, le petit air suffisant de sa mère... Les bras et les mollets ronds de sa mère.

Oui, à ce petit jeu-là, c'est encore Sido qui gagne ! Devant sa psyché, elle minaude, elle cache la moitié du visage avec ses cheveux, fronce les sourcils, plisse la bouche.

— Ce que j'ai de plus beau, murmure Gabrielle, ce sont mes yeux. Et mes cheveux ! Avec de tels cheveux, je pourrais devenir actrice, oui...

» Et si je faisais du théâtre, un jour ? Je suis assez jolie pour être une actrice, faire du théâtre... du mime...

Gabri rêve... Elle sait que sa mère, élevée par ses deux frères journalistes, envisage pour elle une carrière intellectuelle. Une carrière d'écrivain. Sans doute en a-t-elle rêvé pour elle-même...

L'adolescente, comme pour sortir de cette gangue identificatoire dans laquelle sa mère l'enferme, ne l'entend pas de cette oreille. *Écrire ? Non merci ! Écrire, toute sa vie, c'est souffrir*, songe Gabri.

La jeune fille a passé son enfance à voir le capitaine Colette griffonner, soupirer, froisser les belles feuilles de papier crèmeux, qui se retrouvaient inévitablement dans la corbeille... Aujourd'hui encore, il souffre de ne savoir écrire. Alors que, oui, jouer sur scène comme elle a pu le voir à Paris, être admirée de tous, être quelqu'un d'autre, le temps d'une histoire... Ça doit être merveilleux.

« TU T'ARRONDIS, MINET CHÉRI »...

Il ne faudrait pas qu'elle s'arrondisse trop... Elle se trouve depuis quelque temps les mollets bien musclés, les bras un peu ronds... plus ronds que longs. Tout comme sa mère.

Et cela n'a pas échappé au regard pénétrant de Sido !

— Tu commences à t'enrober, Minet Chéri.

Gabri a essayé de lire, à travers ses yeux. Mais elle n'a rien su détecter. Était-ce une blague ? Non. Elle disait vrai. Tout ce que dit Sido est vrai.

Si elle prenait de l'embonpoint, elle ne pourrait plus être comédienne. Elle va arrêter de manger autant.

À travers la manche trois quarts de sa robe, Gabri tâte son bras, avise sa main potelée, ses doigts solides...

Soudain, un souvenir lui revient. Un jour, alors qu'elle était en train de coiffer ses immenses cheveux de lumière, Sido a émis un petit rire coquin. Dans le miroir, Gabri a vu qu'elle avait un petit air diabolique, comme elle a parfois, quand ses yeux en amande se plissent :

— Minet Chéri, tu es de plus en plus jolie... Et plus encore... Tu ressembles à la fille de mon père¹⁴⁹ ! Tu sais qui est la fille de mon père ?

— Mais c'est toi... naturellement !

— Veux-tu que je te raconte une drôle d'histoire ?

Gabri avait hoché sagement la tête.

— J'avais huit ans, et j'ai reçu la visite de mon père, le Gorille... accompagné d'un petit bébé potelé. Il m'a dit : « Élevez-la, c'est votre sœur ! »

Gabri avait sauté en l'air, comme si une guêpe l'avait piquée.

— Ta sœur ! Tu avais une sœur !

— Oui, Minet chéri... Disons plutôt une « moitié de sœur », une fille bâtarde que mon père avait eue avec une autre femme. Car tout Gorille qu'il était, toutes les femmes les plus jolies se pendaient à son cou ! C'est incroyable, n'est-ce pas, le pouvoir des hommes laids...

— Raconte, maman... Ta sœur ! avait supplié Gabri.

Et Sido, en continuant à démêler les longs cheveux de sa fille adorée, a poursuivi son histoire :

— J'eus le temps, comme je la tenais sur mes bras, de constater que ses doigts ne semblaient pas assez fuselés. Mon père aimait tant les belles mains...

Et Sido de raconter à Gabrielle qu'elle modela « séance tenante, avec la cruauté des enfants, ces petits doigts mous qui fondaient entre les miens... La fille de mon père débuta dans la vie par dix petits abcès en boule, cinq à chaque main, au bord de ses jolis ongles bien ciselés. Oui, poursuivit Sido, j'étais méchante. Le médecin, constatant les rougeurs et élancements, s'interrogeait : “Je ne comprends rien à cette inflammation digitale”[150](#). »

Et Sido avait poursuivi : « Je l'ai bien soignée après, tu sais, la fille de mon père [...]. Elle est devenue jolie, grande, plus blonde que toi, et tu lui ressembles [...]. »

Si Gabri se souvient de cette confidence, lancée avec désinvolture par Sido, c'est surtout parce qu'elle a été suivie d'un cauchemar terrible.

La nuit suivante, Gabri avait rêvé que sa mère, avec ses longues mains fines, lui remodelait le crâne comme elle aurait pétri de la pâte à pain. Gabri, dans son cauchemar, avait le crâne déformé comme un vase sur le tour d'un potier. C'était atroce.

Elle s'était réveillée en sueur, le cœur battant la chamade.

Ce matin-là, en descendant l'escalier vers la salle à manger, elle avait pincé ses lèvres. Elle s'était bien gardée de raconter son rêve à sa mère.

C'est souvent en effet à cet âge que la maman tant admirée des premières années se transforme progressivement en son double menaçant, la mère archaïque toute-puissante.

Plus la mère a été admirée, aimée, fusionnelle... Plus elle risque de recevoir des volées de bois vert et assauts de haine à l'adolescence. La séparation se fait alors dans le sang et les larmes. C'est une question de survie ! Et la prétendue agressivité, ou mauvaise humeur des jeunes adolescentes n'est que le juste retour d'un excès d'amour maternel – peut-être un amour « mal placé » ? C'est le lot de nombreuses filles qui ont connu cette appropriation, cette possession, « jusqu'à la fusion et l'identification totales, voire la négation de l'identité propre et originale de l'enfant¹⁵¹ ». Toutes les mères devraient savoir cela : trop aimer comporte des risques...

DES FEMMES QUI COMPTENT...

Pourtant, l'époque ne se prêtait pas aux révoltes sanglantes familiales... À la fin du XIX^e siècle, les enfants n'avaient pas droit au chapitre... Il fallait donc trouver des stratégies pour échapper à ce pouvoir maternel excessif. La pension, un mariage précoce, un voyage à l'autre bout du monde... Ou une rencontre féminine. En 1887, l'institutrice Mlle Olympe Terrain jouera ce rôle auprès de Gabri. Succédant à la vieille institutrice Mlle Fanny, Olympe Terrain arrive à l'école de Saint-Sauveur-en-Puisaye à l'âge de vingt-cinq ans... Elle fait partie de l'une des premières promotions de l'école normale d'Auxerre ; c'est une professionnelle, l'une des premières institutrices à avoir reçu une solide formation. La nouvelle force de la nation !

Celle que Gabri décrira dans *Claudine à l'école* sous les traits de Mlle Sergent – « une rousse bien faite, la taille et les hanches rondes, mais d'une laideur flagrante, la figure bouffie » – jouera un rôle salvateur auprès de Colette. Un rôle libérateur ! En proposant un autre modèle, elle permettra à la jeune Colette de se distancer quelque peu de Sido...

Mlle Terrain, comme toute bonne institutrice, repère rapidement Gabrielle parmi ses élèves. Sa vivacité, sa culture, son esprit. Et surtout, ses merveilleux dons en rédaction. Quand elle corrige les textes de Gabrielle, elle est parfois émue. Et elle l'a dit à Sido : « Il faut que Gabrielle passe le brevet supérieur ! — Hmm, hmm, pourquoi pas, répond Sido. — Gabrielle peut suivre l'enseignement de l'École normale ! » insiste Olympe Terrain.

Comment Sido réagit-elle ? A-t-elle vraiment envie de voir sa fille devenir institutrice, ou fomente-t-elle pour elle quelque beau mariage ? Peut-être conçoit-elle tout simplement un soupçon de jalousie, à voir l'adolescente et sa maîtresse d'école s'entendre si bien...

Car Gabrielle, désormais, s'attarde après la classe. Elle préfère discuter avec la jeune femme de vingt-cinq ans plutôt qu'avec sa mère de cinquante...

Elle freine des quatre fers pour gravir la rue de l'Hospice et retrouver sa mère. Et souvent, Sido fait la tête quand elle l'accueille, la ride entre les sourcils – cette fameuse ride de l'inquiétude.

— Où étais-tu ? Tu n'es pas rentrée immédiatement après la classe... Avec qui as-tu parlé ? Avec Adrienne ? Avec Mlle Terrain ?

Sido se sent vieillir. À l'aube de la cinquantaine, la séduction des mères s'émousse aussi auprès de leurs enfants. Le cercle vicieux se dessine : plus Sido s'agrippe et s'inquiète, affolée de perdre sa fille, plus Gabri se cabre et s'éloigne.

LA RECONQUÊTE DU TERRITOIRE

L'école joue ce rôle auprès des fillettes aux mères envahissantes. Nous l'avions, avec la psychologue Maryse Vaillant, décrypté dans notre livre *Comment la psychanalyse peut changer la vie*¹⁵². Tous les témoins encombrés par une histoire familiale lourde, ont cet amour pour l'institution républicaine. Une bonne manière de sortir du cercle familial, pour se nourrir ailleurs. C'est encore plus vrai quand le père, comme dans le schéma familial des Colette, donne le goût des livres et de la culture. La bibliothèque devient alors le lieu du repos psychique, la quête d'une intimité.

Toute mère possessive mène une guerre inconsciente larvée... En pratiquant une annexion impérialiste sur sa fille, elle l'empêche de s'installer. Cette annexion est semblable à celle que mène une plante parasite sur une autre... Il leur faut de l'espace pour pouvoir vivre ensemble. Sinon, l'une prendra l'ascendant sur l'autre. La loi de la nature et celle des animaux sont, en la matière, strictement les mêmes. À mesure que l'on grandit, il faut consolider sa « muraille psychique », affirmer sa sécurité intérieure.

Gabrielle doit donc rapidement conquérir son territoire. Son oxygène, elle le trouvera dans la connaissance et surtout dans les livres. Heureuse époque, qui voyait les enfants dévorer les grands classiques ! Dès l'âge de dix ans, Colette lit Labiche, Courteline, Alphonse Daudet, Mérimée, Shakespeare, Molière¹⁵³. Elle raffole particulièrement des belles grandes histoires, qui lui permettent précisément de s'installer dans un « ailleurs » imaginaire plus que d'analyser son propre monde. Elle a besoin de souffle, d'amplitude... Les romans de Balzac lui apporteront cet oxygène nécessaire, et aussi *Le Collier de la reine*, d'Alexandre Dumas. En revanche, certains ouvrages restent enfermés dans le secrétaire en bois de thuya de son père... En particulier les Zola ! Malgré le veto de Sido, qui souhaite épargner à Gabrielle les scènes un peu trop violentes, Gabrielle, vexée qu'on la considérât comme une si petite fille, va les lire les uns après les autres... Mal lui en a pris, car, les yeux agrandis d'horreur, elle dévore alors, avec un luxe brusque et cru de détails, une minutie anatomique, les récits que Sido voulait lui épargner ! Il est vrai que les secrets entre mère et fille étaient si rares... On comprend que la curiosité de l'adolescente en ait été attisée !

Gabrielle excelle. Ses dons en rédaction, son immense imagination, vont sidérer son institutrice. En 1885 elle passe son certificat d'études primaires, à douze ans, mais n'obtient que 3/10 en rédaction – sur un sujet de guerre, il est vrai, sujet qu'elle déteste. Elle se relève grâce à un 9 en lecture appliquée, et un 7,5 en géographie... En revanche, dopée précisément par Mlle Terrain, elle excelle en juillet 1889 au brevet d'études élémentaires... Elle obtient 17/20 en dissertation !

Mlle Terrain l'affirme haut et fort : Gabrielle doit poursuivre ses études. Absolument. Et pourtant... Colette s'arrêtera là. Il faut reconnaître que, rue de l'Hospice, la situation financière de la famille n'est pas brillante.

Non seulement Sido est dépensiére mais, pour couronner le tout, le capitaine Colette est vraiment un piètre gestionnaire. Résultat : la famille est criblée de dettes et bientôt, dans la maison « qui ne rit que d'un côté », les finances deviennent aussi boiteuses que le perron.

Les notables ne les reçoivent plus, et leur inconséquence, dans ce petit village bourguignon, froisse le bon sens paysan... Gabrielle reçoit de plein fouet la honte qui plane sur ses parents, en particulier sur Sido. Elle doit porter un manteau taillé dans une vieille veste du capitaine, elle si joliment habillée par sa mère. Le symbole est fort... Sido, qui avait tant aimé vêtir sa fille de rubans, dentelles de Bruges, et autres petites robes taillées dans de l'étoffe parisienne, a dû en être mortifiée.

En mai, les Colette mettent leurs meubles en vente par adjudication, histoire de renflouer les caisses... Et surtout parce qu'ils s'apprêtent à déménager dans une demeure plus petite. Disparaissent alors la belle bibliothèque en acajou, l'orgue Alexandre, les commodes, et toute la collection des livres reliés en cuir, y compris les Balzac, c'est-à-dire les livres préférés de Gabrielle... Tout son univers part en fumée...

La vente a lieu le 15 juin 1890, à 13 heures. Gabrielle s'est-elle réfugiée dans sa chambre, ou dans les sous-bois, en pleurant, tandis que s'opérait la valse des meubles, tandis que les acheteurs discutaient de leur prix, que des voix chuchotantes, claironnantes ou fanfaronnes, en tout cas hostiles et étrangères résonnaient impudiquement dans le salon ?

Comment Gabri fait-elle pour tenir ? Tout comme pour une autre petite fille aux yeux bridés, la solitude fait partie intégrante de l'enfance... Comme si on ne pouvait s'y soustraire. Gabrielle vit un exil terrible, moins lointain que s'il s'agissait de quitter le Vietnam, mais tout aussi traumatisant. Elle voit sa maison se vider de sa substance. Et l'on sait à quel point la maison était sa protection... Les pièces sont vides, glaciales, et quand on se parle, maintenant, ça résonne. Gabri en a des frissons le long de la colonne vertébrale.

Ce jour-là, Gabrielle dit au revoir à son enfance, « à la maison sonore, sèche, craquante comme un pain chaud »... Le cauchemar durera quinze mois... Une sorte d'« exil sur place », Gabrielle ayant l'impression de

changer de maison sans changer d'adresse ! C'est la maison de son enfance... Mais devenue soudain hostile.

Les Colette attendront quinze mois avant de partir s'installer à Châtillon-sur-Loing, en novembre 1891, dans une demeure beaucoup moins vaste. Nul doute qu'à ce moment-là, elle a dû se sentir trahie : sa mère toute-puissante est devenue soudain bien faible, comme si elle n'avait pas tenu ses promesses. Les enfants ne cherchent pas à s'expliquer les véritables raisons. Leurs yeux, un jour, se dessillent : et leurs parents chutent de dix mètres.

C'est précisément ce qu'il se passe, en changeant de maison. Arrivée à Châtillon-sur-Loing, dans cette demeure plus petite, Gabrielle s'ennuie. Elle trouve vite une occupation, incitée en cela par sa mère : elle accompagne son frère Achille (le Dr Achille Robineau) dans ses visites aux malades. Sait-on jamais... Peut-être y rencontrera-t-elle l'homme de sa vie ? Ça n'est pas en restant enfermée dans la maison que Minet chéri trouvera chaussure à son pied. Qu'est-ce qu'attend une jeune fille sans dot ? Elle a tout intérêt à montrer sa jolie frimousse...

Et Sido craint la « bêtise ». Elle voit que sa fille est jolie, très jolie, et attire les convoitises.

— Allez, mon bijou, habille-toi ! Tu seras bien utile à ton frère.

De jour comme de nuit, le bel Achille, *alias* « Beauté », l'aîné sans rival, est appelé au chevet des malades ; quand un paysan vient frapper lourdement à la porte pour l'appeler au secours, il enfile son paletot doublé de tartan, jette sa valise de docteur à l'arrière du cabriolet et... hue ! Gabrielle, elle, prépare la jument grise, apprend à conduire la vieille victoria, et monte à l'arrière, heureuse de s'éloigner de la pesanteur de cette maison ; de cette ambiance faisandée... Elle emporte un bon Balzac avec elle, et lit, lit... jusqu'à plus soif, en regardant par la fenêtre. Elle adore ces moments de liberté chipés à sa mère, volés à son futur destin d'épouse.

Quand Achille descend, elle le suit, grimace, aide à stériliser l'eau ou à préparer les pansements... « Pour une lèvre fendue, une grande coupure profonde et saigneuse, mon frère m'appelait, recourait à mes doigts fins de fillette et je m'entraînais à nouer les fils de suture, dans le sang impétueux qui sautait hors de la veine¹⁵⁴. »

Ou bien elle écoute les agonisants, bien aise de trouver un si joli minois à qui se confier, et une chaude main potelée à tenir pendant l'épreuve de la piqûre, ou pire. Gabrielle n'est pas convaincue de ses talents d'infirmière... Mais ce qu'elle apprécie plus que tout, c'est cette vie d'adulte, loin du regard maternel. Cette imagination en route, qui lui fera écrire, plus tard : « C'est folie de croire que les périodes vides d'amour sont les blancs d'une existence de femme¹⁵⁵. » Et même si, de retour dans la victoria, elle doit supporter la plupart du temps les marmonnements et les silences de son frère aîné, elle est heureuse d'avoir, enfin, sa « page blanche » pour inventer sa vie future¹⁵⁶.

Pourtant, le rôle d'assistante de son frère n'est pas très valorisant pour Gabri, qui, après avoir été adulée par sa mère, passe tout doucettement au statut d'éternelle seconde... L'aîné, le préféré, le Dr Achille Robineau, est, lui, attendu comme le messie par Sido. Après chaque tournée, il n'omet jamais de faire son petit tour rue de l'Égalité, dans la petite maison de Châtillon, pour y déguster le jus de groseille ou la tisane de verveine... Tandis que Gabri, elle, se mure dans son silence. Ou n'en sort que pour préciser que, non, elle n'a rencontré « personne d'intéressant ».

Car son mari, ça n'est pas sur les routes qu'elle le trouvera... Ni sur son blanc destrier ! Willy, son cher amour, son premier mari, son « père en écriture », fait son apparition à Châtillon-sur-Loing, un certain jour de janvier 1892... Aux yeux de Sido, il est comme le messie !

CHAPITRE 5

WILLY, L'AMOUR-PASSION

1892 : Gabri fait la rencontre de sa vie... Elle a dix-neuf ans ! Mais cet amour ne la renvoie-t-elle pas en miroir à sa relation avec Sido ?

Explosion dans un cœur de jeune fille. Gabrielle est amoureuse... Gabrielle est heureuse !

Willy, alias Henry Gauthier-Villars, l'heureux élu et futur époux de Gabri, n'a pourtant rien d'un jeune premier. Il est plutôt petit, chauve, bedonnant, cent cinq kilos sur la balance. Bref, comme l'écrira elle-même Colette : « M. Willy n'était pas énorme, dira ensuite Colette¹⁵⁷ mais bombé. Le puissant crâne, l'œil à fleur de front, un nez bref, [...] la bouche étroite, mignarde, sous les très fortes moustaches d'un blond gris qu'il teignit longtemps [...]. Quant au menton, frappé d'une fossette, il valait mieux, faible, petit, délicat, le cacher », souligne-t-elle encore, sans pitié. Bref, Willy n'est pas un Apollon, même s'il a un je-ne-sais-quoi d'anglais dans le sourire, la voix suave, le regard accrocheur, un certain style (avec son monocle et son chapeau haut-de-forme) et surtout, ce qui ravit les femmes : de l'humour ! Il appartient à la catégorie des êtres qui ont, dit-on, du charme... Ce qui signifie que l'on a tôt fait d'oublier leur physique ingrat après cinq ou dix minutes de discussion. Nous verrons tout ce que ce mariage doit à Sido... Et à Achille. Car c'est par l'intermédiaire d'Achille, le grand frère de Gabri, que la rencontre a lieu. Le futur étudiant en médecine est alors un des fervents fidèles des éditions Gauthier-Villars, maison d'édition scientifique où il feuillette de longues heures durant des manuels de médecine. C'est là qu'il rencontre Willy, alors journaliste très en vue. Willy se prend d'amitié pour Achille et lui confie bientôt son histoire d'amour avec une dénommée Louise Servat. C'est aussi à lui qu'il confiera le mal qui ronge Louise, et la naissance de son fils, le petit Jacques, alors que Louise est en train de vivre ses derniers instants. Willy devient un père célibataire et un veuf particulièrement malheureux...

— Pourquoi ne pas le mettre en nourrice à Châtillon-sur-Loing ? suggère alors l'étudiant en médecine au journaliste. La région y est réputée pour ses

excellentes nourrices. Et ma famille y vit aussi : je vous les présenterai.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Et c'est ainsi que Willy, isolé des siens et critiqué par ses parents, se retrouve dans cette petite bourgade, début janvier 1892, accueilli à bras ouverts par la famille Colette. Sido, qui peut se targuer de n'avoir jamais claqué la porte à quiconque, ni renvoyé les domestiques engrossées, est ravie de cette rencontre. Car, en bonne mère louve, elle flaire aussitôt la bonne aubaine... Gabrielle, son Minet Chéri, a maintenant dix-neuf ans, elle n'a pas de dot, et, toute jolie qu'elle est, s'avère difficile à marier... Il ne faudrait pas qu'elle fasse une bêtise ou s'acoquine avec n'importe quel paysan du cru. Or, ce sieur Willy a de l'esprit, il est riche, il est triste, récemment endeuillé... Il est une proie facile.

Sido pense secrètement que Willy serait un mari parfait pour sa petite Gabrielle. N'a-t-elle pas, elle aussi, été élevée par ses frères journalistes ? Elle, bienveillante, mais toute-puissante, se projette à nouveau illico dans l'avenir de sa chère fille, son cher « double ». Sido semble ne fonctionner avec sa fille que de manière identificatoire... Et c'est ainsi qu'elle manipule à son gré les fils des marionnettes.

De son côté, Gabrielle – poussée inconsciemment par sa mère ? – n'est pas indifférente au charme de Willy. Elle rit de ses bons mots, elle s'empourpre, elle a le cœur qui cogne... Pour la première fois de sa vie, elle est amoureuse. Un vrai coup de foudre.

Gabrielle se rend-elle compte, avec Willy, qu'elle quitte une maman pour retomber « sous emprise » ? Dans les bras d'un être tout-puissant qui fera la pluie et le beau temps ? Car Willy est une sorte de double de Sido, protecteur, spirituel, manipulateur... La preuve ? Il la baptisera « Colette », tout comme Sido l'avait, elle aussi, sans cesse gratifiée de moult sobriquets ! N'est-ce pas également une manière de la réinventer ? Gabrielle était donc passée de « Minet Chéri » à « Colette »... D'une emprise à une autre.

LE GOÛT DE LA SUJÉTION

On ne se libère pas si facilement d'une mère possessive... Même à l'âge adulte ! Une mère fusionnelle laisse en vous un éternel goût de la sujexion...

Mais bien entendu, Gabrielle ne sait pas à quelle injonction elle obéit, quand elle tombe dans les filets de Willy. L'amour est aveugle, et l'inconscient déterminé comme un destin. Non seulement elle trouve « monsieur Willy » fort sympathique, mais elle « fond » littéralement devant le petit Jacques et s'occupe de lui comme d'une cousine ou d'une (très jeune) maman. Et quand Willy vient rendre visite à son fiston, à Châtillon-sur-Loing, il ne manque jamais de faire un petit détour par la rue de l'Égalité, boire le jus de groseille de Sido et faire un petit salut à cette si jolie blonde aux tresses immensément longues, au petit menton pointu, prénommée Gabri... Gabrielle rit avec lui, déguste les friandises qu'il a rapportées de Paris, écoute les « gossips » parisiens, et le raccompagne.

Pendant tout ce temps, toutes ces années, Sido tisse en silence sa toile, ourdit le destin de Gabri. Tout le monde s'en doute, personne ne le dit. Elle l'écrira néanmoins à sa fille aînée, Juliette : « C'est cet enfant qui doit faire entrer par la grande porte Gabri dans la famille Gauthier-Villars. » Le mariage se fait attendre ? Sido, qui, décidément s'y entend pour tirer les ficelles, décide alors d'envoyer son « Cher soleil » à Paris, auprès de la générale Cholleton, qui lui servira de chaperon.

Willy « sort » alors la petite provinciale, de théâtre en restaurant... Gabrielle a les yeux qui pétillent. Elle ne s'est jamais sentie si légère, si jolie. Elle a l'impression de voler ! Cet homme la nourrit intellectuellement, il est son double ! Et il lui semble même qu'elle a, en sa présence, nettement plus d'esprit.

Elle veut cet amant, et d'ailleurs, elle le lui proclame... Un jour, après un restaurant, alors qu'elle repart en fiacre avec Willy, coiffée de ses inénarrables tresses dorées, vêtue de sa petite robe à col Claudine, mais enivrée par deux verres d'asti, la légende veut que, en se penchant à son cou, elle lui lance cette phrase, désormais célèbre : « Je mourrai si je ne suis pas ta maîtresse ! » Surprise du dénommé Willy, qui en perd son monocle... Mais il ne se passera rien ce jour-là... Willy sait aussi se faire désirer, et, manifestement, il ne souhaite pas plus que ça, ce mariage. Méfiant, comme tous les hommes de cette époque, il se déifie du traquenard ourdi par sa mère. Il sait bien que, si jolie et futée soit-elle, Gabrielle a envie de se faire épouser. Et il sait tout aussi bien que ses parents ne sont pas favorables à cette union, rêvant secrètement d'une belle héritière au bras de leur mondain de fils...

LA DÉSILLUSION

Le mariage aura bel et bien lieu ! Le 15 mai 1893, il se déroule dans la plus stricte intimité, au grand désespoir de Sido qui espérait marier la petite en grande pompe... Bien au contraire, les parents Gauthier-Villars, un couple très traditionnel épris de valeurs religieuses, boudront la noce... Gabri et Sido auront donc droit à un mariage à la sauvette, sans tralala, sans jarretière¹⁵⁸. Avec, pour seuls témoins, Achille, le grand frère, et son oncle Landoy ; et, côté Willy, Alphonse Houdard et Pierre Veber.

Ce mariage « *rapido presto* » est une vraie déconvenue pour Sido. Quant à Gabri, on comprend, que, avec cette chute du piédestal, elle célèbre plutôt les moments de fantasme et de rêverie dans l'amour... !

Le couple devient d'emblée la proie de ceux que l'on n'appelle pas encore les paparazzi. À la rubrique potins mondains, on ne voit qu'eux ! Monsieur Willy et une toute jeune provinciale qui roule les « *r* »... Cela fait jaser.

Dès le lendemain, les deux tourtereaux regagnent Paris, direction : quai des Grands-Augustins, avant de rejoindre leur petit studio de jeunes mariés, sis au 28, rue Jacob, « trois pièces sans soleil, troisième étage entre deux cours. Une cuisine de l'autre côté du palier¹⁵⁹ ». Comme une belle plante déracinée, ou rempotée dans une mauvaise terre, Gabrielle s'étoile rapidement. Elle pensait gagner sa liberté ? Elle s'ennuie de sa mère. Elle avait soif de nouveauté, de culture ? Elle étouffe. Sera-t-elle jamais heureuse ? Rapidement, à quelques lettres anonymes reçues en son nom, elle se rend compte que Willy, pourtant petit bedonnant et à moitié chauve, poursuit ses jeux de séducteur. Gabrielle, étendue sur le lit, assise à son bureau, pense à sa maison, à sa mère, aux sous-bois, aux noisettes sauvages, et essuie furtivement une larme. On est si près, et si loin de Saint-Sauveur... Tout comme une jeune fille au pair, elle souffre du mal du pays.

Elle se visualise dans le salon, ou dans la cuisine qui embaume les effluves de pudding ou de bœuf à la bourguignonne...

Mais quand elle ouvre les yeux à nouveau, c'est à Paris qu'elle se trouve...

Paris et ses coquettes. Paris et ses Parisiennes, si gracieuses, quand elles lèvent le bras pour empêcher la capeline de s'envoler, ou quand elles soulèvent à demi leur robe, font bouffer leurs manches gigots, replacent leur

tournure, ou s'observent du coin de l'œil avant d'éclater de rire. Comme elle les craint, ces femmes cyniques.

Bien sûr, Willy l'entraîne dans des salons, où elle rencontre le gotha de l'époque. Elle est jolie, mais avec ses longues nattes dorées, et sa robe très « province », elle n'a pas vraiment l'allure d'une Parisienne, ni le mordant. Et cet accent rocailleux, ces roulements de « r »... Gabri ne peut pas s'en débarrasser... Elle ne le cherche pas, du reste. Cet accent, qu'elle porte au plus profond d'elle-même, n'est-ce pas sa langue maternelle ? Elle voit toutes ces jolies filles l'épier du coin de l'œil, l'observer d'un air hautain, toutes ces filles qui la trouvent « plouc ». Elle ravale ses larmes et sa rancœur. Elle a pour elle la jeunesse, le charme et l'intelligence. Mais elle l'apprend à ses dépens : « La compagnie des hommes mûrs plaît aux filles jeunes, mais elle les attriste secrètement¹⁶⁰ », a-t-elle écrit.

Mère et fille correspondent. Sido, un rien jalouse, un rien rivale, cherche à rappeler à sa fille que Paris n'est tout de même pas le centre du monde...

Elles s'écrivent des lettres tendres, rieuses. En petite provinciale, et surtout en « bonne fille », Gabri est fière de raconter à sa mère tout ce qu'elle fait, obéissant certainement inconsciemment à l'injonction maternelle de réussite... Ce qui, de temps à autre, agacera ou amusera Sido. Ce qui, de temps à autre, déclenchera une gentille rivalité et gue-guerre mère-fille : « Te voilà comme un pou sur ses pieds de derrière parce que tu as épousé un Parisien... », « Te voilà bien fière, reprend-elle, mon pauvre Minet Chéri parce que tu habites Paris depuis ton mariage¹⁶¹ »... Derrière l'agacement, on peut lire aussi de la fierté. Même si elle égratigne avec plaisir la Parisienne, cette « femme tronc » : « beaucoup de seins, les pieds petits, et des chevilles trop fragiles pour le poids du corps... ». Et surtout, elle se montre volontiers harcelante... reprochant en permanence à Gabri-Colette de ne pas lui répondre assez vite ou de bâcler ses réponses : « Ton papier est joli, oui, mais il est exigu¹⁶². »

L'intuition maternelle ne la trompant pas, elle sent, au plus profond de son être, à un chatouillement désagréable au niveau de l'estomac, à travers les lignes, que Gabrielle n'est pas heureuse.

Non, Gabrielle n'est pas heureuse, mais elle n'en dit mot.

Elle a fait ce cadeau à sa mère, de ne pas lui raconter ses malheurs. Peut-être Gabrielle a-t-elle aussi senti qu'à trop s'épancher, elle risquait, encore

une fois, de se laisser envahir, de se faire « bouffer ». Certaines personnes ne vous écoutent que pour avoir l'ascendant sur vous. Minet Chéri se méfie inconsciemment du pouvoir que sa mère exerce sur elle. D'autant plus que, elle le pressent sans doute, elle répète là l'histoire de sa mère. Et comment ne pas répéter, comment prendre une distance avec l'histoire de sa propre mère quand on a été élevée dans la fusion ?

Willy n'a certes rien à voir avec la brute avinée qu'était Jules Robineau-Duclos. Mais il est plus âgé qu'elle, violent par instants, peu respectueux, et surtout très manipulateur. Contrairement au premier mari de Sido, cette manipulation s'exerce de façon psychologique... C'est d'ailleurs sans aucun scrupule que Willy saura « ligoter » Gabri à sa table de travail pour exploiter au maximum son talent – la réduire donc à l'état de « nègre ». À tel point qu'Apollinaire décrira Colette comme « une bonniche qui a épousé son patron » !

Entre-temps, bien sûr, mère et fille restent liées, à chaque minute par l'écriture, s'adressant des lettres, parfois quotidiennement. Et, tout comme une mère d'aujourd'hui bombarderait sa fille de textos, Sido envoie une, deux, trois missives avant d'obtenir une réponse... Réponse quasiment toujours enjouée et positive. Car Colette lui raconte un faux bonheur. Cette fourberie filiale est un vrai beau geste d'amour. La fille ne veut pas dire à la mère qu'elle souffre...

Elle lui raconte les salons littéraires, les premières à l'opéra, toute cette vie parisienne. Mais elle lui cache bien soigneusement la collection de lettres anonymes qui font état des infidélités de Willy. Nous sommes alors en 1893, Colette a tout juste vingt ans, et elle découvre à quel point l'amour peut rendre malheureux. Il suffit d'observer les photographies de l'époque, au Musée Colette notamment, pour en convenir : elle est plongée dans une « torpeur navrée », lèvres closes, regard à demi baissé sous le joug de son dominateur d'époux... Elle fait peine à voir.

BAINS CHAUDS ET FRICTIONS À LA SAUGE

Janvier 1894. Colette a vingt et un ans. Et elle tombe très malade. Le verdict du médecin tombe : *influenzae*, une forme carabinée de grippe.

Gabrielle s'alite, maigrit, tousse. La fièvre ne tombe pas. Sur la courtepointe, seule, Gabrielle s'affaiblit. Elle a même peur de mourir. Le

D^r Jullien, « le grand médecin de Saint Lazare », désespère et harangue sa patiente paresseuse : « Mais guérissez, voyons ! Aidez-moi ! Je m'évertue tout seul à vous guérir ! » Et de glisser à l'oreiller de sir Willy que, tout médecin qu'il est, il ne sait pas s'il pourra la sauver... SOS Sido !

Willy, ébranlé, inquiet, finit par écrire à Sido, de même que le D^r Jullien.

En ce jour de janvier, « Sido la tigresse » laisse donc son mari le capitaine, lui aussi dans un état de santé fragile, et monte dans la victoria. Direction : Paris, les bagages remplis de robes en satinettes et camisoles blanches pour la nuit, de plantes aromatiques du jardin, de bouquets de violettes, de gâteaux au beurre... Elle transporte la Puisaye à Paris, en espérant sauver sa chère enfant.

Gabrielle parvient à faire trois pas pour lui ouvrir la porte, elles tombent dans les bras l'une de l'autre. Sido sent un poids l'étreindre. Elle observe autour d'elle, de son fameux regard qui « transperce les murailles ». Tout respire la tristesse dans cet appartement gris, rempli de larmes rentrées : l'odeur de renfermé, un mouchoir jeté sur la table, la cravate de M. Willy sur le dossier d'une chaise, la théière sans sa tasse, la table de jeux recouverte de marbre... Même le fauteuil tapisserie semble s'ennuyer. Et Sido s'y entend en maisons tristes... Il lui suffit de mettre un pied dans un jardin ou un intérieur pour savoir si l'on y rit ou pleure.

Gabrielle tousse, courbée en deux, pâle comme la mort. Elle est comme une plante assoiffée, déshydratée. « L'eau me manquait comme la pluie à une plante¹⁶³. »

Les larmes aux yeux, Sido file dans la cuisine pour faire chauffer l'eau du thé.

— Va te reposer Minet Chéri, intime-t-elle à sa fille. Je m'occupe de tout.

Pendant deux mois, elle la soigne comme une nounou dévouée. Elle fait monter des bains, comme on eût fait au XVIII^e siècle : des baignoires de cuivre rouge dans lesquelles on verse des seaux d'eau fumante. Gabi s'y glisse, s'y réfugie, puis en sort pour que sa mère la frictionne des pieds à la tête, « avec de la sauge, des essences de romarin¹⁶⁴ ».

Elle fera des massages, des gâteaux, lui servira du thé... Tandis que Marcel Schwob, assis à son chevet, lui lira des contes et histoires de Dickens, Mark Twain, Jerome K. Jerome... sous le regard vigilant de Sido.

Un jour, dans l'armoire, elle avise le petit manteau ridicule taillé dans le drap du manteau du capitaine Colette. Son sang ne fait qu'un tour.

— Où est ton manteau, toutou chéri ? demande-t-elle à sa fille.

Le pauvre visage de sa fille, le menton pointu s'allonge... Gabrielle n'a jamais su mentir. Sido serre les poings, mord ses lèvres.

Cette histoire de manteau agit comme une déflagration dans le cœur maternel. Pour Sido, qui a toujours eu l'œil pour les petites choses, c'est révélateur.

— Je vais t'en offrir, un moi ! Quel avare, cet homme, maugrée Sido.

Et aussitôt, elle jette sa pelisse ventre-de-gris sur ses épaules, et file aux magasins du Louvre faire ses emplettes. Elle rapportera à Gabrielle un manteau de beau drap de laine bordé de Mongolie. Un magnifique manteau de 125 francs. Le « nec plus ultra » de la protection maternelle.

APPRENTISSAGE D'ÉCRIVAIN...

Après cette aventure, sermonné par sa belle-mère, Willy joue à la « maman bis », ou plutôt au mari modèle. Anxieux à l'idée de perdre sa jeune épouse, Il l'emmène en convalescence à Belle-Île, où le couple retrouve une vie conjugale presque idyllique. Le début de siècle inaugure la mode des bains de mer, et ce couple « tendance » ne s'en privera pas !

Au retour à Paris, Willy, en parfait businessman, consulte ses comptes en gratouillant sa barbe blonde. On connaît la formule : « Les fonds sont bas. » Le signal est lancé : on doit se remettre à écrire. Et à écrire des histoires qui se vendent, c'est-à-dire un rien sulfureuses, mâtinées d'homosexualité...

Willy est, à cette période, un journaliste, un critique musical très connu (il a contribué à faire connaître Wagner) qui rêve de la « Grande écriture », mais n'y parvient pas. Impuissant – tout comme le capitaine Colette, le père de Gabri – devant sa feuille blanche, il froisse les feuilles de papier crémeux, il s'énerve, tempête et n'y parvient pas. En revanche, Willy a un vrai talent d'éditeur pour faire écrire les autres, les « lancer » sur une piste narrative, et tirer d'eux le maximum. C'est ce qu'il fera, un beau jour, avec Colette. Cette petite ne manque pas d'esprit et de bagout. Pourquoi n'écrirait-elle pas ses souvenirs d'école ? Elle lui a narré quelques anecdotes sur l'école de Saint-Sauveur-en-Puisaye... Et, derrière le discours

innocent de Gabrielle, il flaire des accents parfois saphiques. Si elle écrivait des petites choses polissonnes...

Peut-être pourrait-on en tirer quelque chose ?

Ça pourrait sembler être le début du paradis, de la découverte de soi ? C'est tout le contraire. Gabrielle est loin d'elle-même. Elle ne s'est pas encore trouvée. Elle est, une fois encore, utilisée, comme un objet. Sur un certain nombre de clichés de l'époque, l'ambiance suinte le « devoir d'école ». On y voit la jeune Colette, stylo en main, cahier grand ouvert, au côté de son époux transformé en « directeur d'école ». Colette était un forçat de l'écriture. Aimait-elle l'écriture ? Tout au long de sa vie, elle a prétendu que « non » ! À tel point que Joseph Kessel le clamera, haut et fort : « Colette avait une profonde haine pour l'écriture¹⁶⁵ »... Elle-même évoquera cette sorte de « malédiction » qu'est l'écriture : « Écrire ne conduit qu'à écrire. Il n'y a pas d'autre sort pour moi¹⁶⁶. » Elle semble s'ennuyer, s'angoisser, s'arracher les cheveux ? Mais comme tous les grands écrivains, elle saura dissimuler ses tracas d'artiste pour ne conserver que le meilleur...

Et pourtant ! Willy s'y trompera... En lisant négligemment et paresseusement les écrits de sa jeune femme – les trois cahiers d'écridor sur lesquels elle a noirci la première version de *Claudine à l'école*, il les jette dans un tiroir (« ça ne vaut rien ») avant de les ressortir quelques mois plus tard en s'exclamant « Nom de Dieu, je ne suis qu'un con ! » Il se précipite alors chez les éditeurs pour leur proposer ce manuscrit frais et insolent, aux accents délicieusement saphiques.

Colette était née, *Claudine à l'école*, publié, sera vendu à plus de 50 000 exemplaires. Une star est née : Colette ! L'argent rentrant à flot dans le ménage, les Willy déménagent bientôt rue de Courcelles, un appartement plus vaste, doté d'une petite salle de gymnastique – un portique avec agrès – et d'un vrai beau bureau pour « Madame Colette Willy ». Son mentor lui doit bien ça... Et il espère tirer encore parti de la belle plume de sa jeune Bourguignonne.

Pourtant, l'écriture, en particulier le roman, restera un processus douloureux pour Colette, qui aimera aussi s'en affranchir, comme un petit animal sauvage s'échapperait, toujours, de son piège. L'écriture ? C'est à la

fois la liberté et l'extrême soumission pour Colette. D'où ses désirs de touche-à-tout.

C'est d'autant plus facile qu'avec la célébrité, certaines propositions affluent. Les journaux l'apprécient, lui commandent tantôt une chronique musicale, tantôt des reportages « vécus » en Italie ou en France, des voyages en dirigeable... Elle « couvre » même certains procès célèbres comme celui de la bande à Bonnot (en 1913) et de Landru (en 1919). Bref, elle touche à tout avec génie... jusqu'à réaliser un rêve de jeune fille : la pantomime.

Sido, elle, ne le voit pas d'un bon œil. La mère est toujours là à veiller au grain. Elle lui reprochera amèrement toutes ces incartades. « Tu ruines ta carrière d'écrivain » ou « Rien n'use autant les écrivains comme le journalisme¹⁶⁷. » Ce ton moralisateur – et volontiers castrateur – a pu agacer fortement la jeune fille. Il est très étonnant de voir en effet que Sido écrit à sa fille de trente ans comme à une petite fille. Des lettres nourries de bienveillance, pleines d'admiration, certes... mais qui prouvent à quel point la mère n'a pas su « lâcher du lest » avec sa fille adulte. Quel dommage. Ne faudrait-il pas que toutes les mères sachent, à un moment, rester sur leur quant-à-soi, pour continuer à entretenir des relations correctes avec leurs enfants adultes ? C'est le seul moyen de grandir ensemble... Quitte à être déçu, car la déception que nous procurent nos enfants est en réalité le premier pas vers l'acceptation, et la tolérance¹⁶⁸. Sido en est loin... En vraie « mère louve », elle idéalise sa fille jusqu'au dernier jour. Tant mieux pour la littérature ! Une certitude : sans Sido, Colette n'aurait pas écrit... Pas aussi bien ! Car Sido était profondément nourrie par l'idée de l'« œuvre à venir », et de l'impérieuse, l'absolue supériorité de l'œuvre sur la vie quotidienne. N'était-elle pas « cette femme », pour reprendre le mot de Colette, qui a renoncé à rendre visite à sa fille afin de ne pas rater l'éclosion de la fleur de cactus ? Il en va de même pour l'œuvre de sa fille. Alors que Gabri, elle, s'amusait du quotidien – rédaction d'articles, ouverture d'un salon de beauté... – Sido ne jurait que par la littérature. Non, sans Sido, Colette n'eût pas écrit. Pas autant, pas aussi bien.

Mais cela se fait au détriment de leurs relations. Car Sido, en plaçant « Minet Chéri » sur un piédestal, considère-t-elle vraiment le bonheur de sa

fille ? Tout ce qu'elle souhaite... c'est récupérer sa fille près d'elle, à Châtillon, la ramener dans son giron, tout près d'elle !

Et Gabrielle elle aussi, captive, entravée, rêve aussi d'y retourner... Mais il faut grandir, il faut se séparer. Alors, elle fait la sourde oreille, ne répondant pas toujours aux lettres de sa mère, et elle s'étourdit dans le tumulte des salons parisiens.

Elle continue à mener grand train, papillonnant à droite, à gauche, se rendant dans les salons au bras de M. Willy, son vaniteux époux en chapeau haut-de-forme.

Comme si Sido était décidément irremplaçable, comme si c'eût été lui faire des infidélités, Gabrielle n'a pas d'amie à qui elle puisse se confier¹⁶⁹. Elle se dit « garçonne » : « je redoutais la fréquentation des femmes comme j'eusse été hostile à un luxe qui demandait des ménagements et une certaine méfiance »... Mais peut-être est-elle « tiède » avec les femmes car elle craint de leur succomber ?

En mars 1905, à trente-deux ans, elle rencontre celle qui deviendra sa maîtresse, la marquise Sophie Mathilde Adèle Denise de Morny... La marquise qui scandalisa la Belle Époque par ses amours féminines...

CHAPITRE 6

UNE SÉPARATION

1907 : *Colette vit avec la marquise de Morny, et s'éloigne de sa mère...*

— Une lettre pour toi, ma chérie.

Colette sursaute. Une goutte de thé brûlant tombe sur sa cuisse.

La tasse de porcelaine à la main, vêtue de son simple peignoir, elle n'est ni coiffée, ni maquillée. Elle aime siroter son thé en regardant les flammes rougeoyantes, en humant la bonne odeur du feu. Comme quand elle était petite et que, après avoir tartiné de beurre une épaisse tranche de pain de ménage, Sido la glissait au four sur la tasse de café au lait, pour la faire recuire. Comme quand, toute petite, elle jetait des châtaignes et des écorces d'oranges dans le feu... Et que Sido la disputait : « Mes cendres ! Qu'as-tu fait de mes belles cendres ? »

Colette soupire. Les temps ont changé. Dans le feu, elle ne jette plus que des vieux papiers, ceux sur lesquels elle écrit, qu'elle chiffonne et jette encore. Et aujourd'hui, c'est Missy qui lui apporte son petit déjeuner.

Colette fronce les sourcils

— Missy ! Tu m'as fait peur ! J'ai failli me brûler !

Une femme de haute taille approche. Cheveux noirs, nez bourbonien, les yeux petits et pénétrants, elle en impose par son allure et aussi par le mystère qu'elle dégage. Missy, *alias* la marquise de Morny, a la taille haute, les épaules larges, et elle porte un pantalon d'homme gris perle. Ça, c'est son costume d'intérieur. Mais, quand elle sort, elle revêt le costume anglais, le monocle, le chapeau haut-de-forme, et les bottes rembourrées de papier journal pour masquer ses petits pieds.

Seule Gabri et quelques autres savent à quel point elle est douce, timide et attentionnée.

Elle pose une main fine sur l'épaule de Colette, très tendrement, fait glisser son peignoir et l'embrasse dans le creux de l'épaule.

— Ne sois pas si nerveuse. Tout le monde te veut du bien, n'est-ce pas ?
Tout le monde t'aime...

Colette soupire.

— J'ai beaucoup à faire. Tu sais, cet article sur les chapeaux... Et ces recettes, que me demande *Marie-Claire*. Que penses-tu des chapeaux-cloches ?

Missy rit.

— Je n'y ai vraiment jamais réfléchi...

— Et mon prochain roman qui n'avance pas vraiment¹⁷⁰.

Colette pince ses lèvres. Elle pense aux petites phrases de Sido : « Le journalisme, c'est la mort du romancier ».

Pourquoi donc ces recommandations maternelles font-elles écho en elle ce matin ? Et si c'était vrai ? Mais se verrait-elle pour autant enfermée chez elle à ne faire qu'écrire, raturer, chiffonner, jeter ?

— Quel métier terrible que celui d'écrire... J'ai tant de mal à m'y mettre ! Et quand je suis à ma tâche... Je rature, je rature, je change la phrase, je n'y arrive pas.

— Tu vas t'en sortir, regarde-moi, je crois en toi ! chuchote Missy.

Colette se lève et se réfugie dans les bras de Missy, comme une petite fille qu'elle se sent redevenir. Elle inspire profondément son odeur légère de cigarillo.

Missy, ou Mitsy, est la maîtresse de Colette depuis deux ans déjà maintenant. Une jolie parenthèse féminine.

Colette aimera passionnément cette femme à l'allure masculine, qui se fait appeler Oncle Max, et se promène dans tout Paris vêtue comme un homme. Doit-on voir dans l'homosexualité de Colette un écho de l'amour fusionnel maternel, comme le suggère Michèle Sarde¹⁷¹ ? Un désir de protection ? Cela peut sembler caricatural, mais rappelons-nous que Sido a ouvert Colette à nombre de plaisirs des sens.

En ce début de siècle, porté par Renée Vivien et Natalie Clifford Barney, le saphisme règne en maître. Et Colette, incitée en cela par Willy (qui nourrissait un net fantasme pour l'homosexualité féminine), connaîtra le plaisir dans des bras féminins, avec Natalie Clifford Barney et Georgie Raoul Duval, une ravissante comédienne. En mars 1905, c'est encore Willy, en parfait manipulateur, qui met Colette dans les bras de la marquise de Morny – une « love affair » qui l'arrange particulièrement, car la marquise, fraîchement divorcée du marquis de Belbeuf en 1903 est riche et pourra garantir à Colette une vie sans souci.

Leur union fait la une des gazettes : une vraie aubaine pour les rubriques mondaines que l'on n'appelle pas encore « pipoles ». On imagine le scandale... Ça n'est qu'une année plus tard, en novembre 1906, que Colette quitte le domicile conjugal pour s'installer chez sa maîtresse. Sido, loin d'être offusquée, éprouve reconnaissance et tendresse envers Missy, lui déléguant même son pouvoir de mère ! « Missy, lui écrira-t-elle le 6 septembre 1909, vous avez charge d'âme. Vous devez veiller sur ma fille. Elle en vaut la peine, n'est-ce pas ? »

Missy veille également sur Sido...

Elle lui envoie des chocolats, fait réparer sa broche, elle lui offre moult délicatesses, bref, elle se montre une « bru » idéale ! Cette fine psychologue sait aussi autre chose : Sido a besoin de sécurité. Sido n'a pas eu de mère. Elle recherchait cette protection insensée auprès de sa fille, qui ne pouvait la lui donner. Du coup, c'est à Missy qu'échoit le rôle.

Missy est la déesse protectrice de Sido !

— Missy, Maman t'aime plus que moi. Elle va finir par t'adopter... Comme un bon petit toutou...

Colette pose sa main potelée sur la main, plus longue et sèche, de Missy.

— Je connais ta mère, je sais lui faire plaisir, répond Missy, avec un demi-sourire

— Pas autant qu'à moi, susurre Colette, dans un glouissement. Alors, cette lettre ? Ne m'avais-tu pas parlé d'une lettre ?

Un admirateur ?

Joueuse, Missy joue avec les nerfs de Colette. Elle fait virevolter l'enveloppe d'un blanc crèmeux dans les airs.

Colette sent une chape de plomb tomber sur ses épaules.

Elle reconnaît l'écriture ; l'écriture longue, couchée, élégante, avec des boucles et des circonvolutions, sur les « b », les « p », les « j », mais souvent rageuse, quand elle appuie sur la plume, et fait déborder l'encre comme un ruisseau en colère.

C'est sa mère ! C'est Sido ! Sa gorge se serre. C'est comme si elle avait avalé un oiseau-mouche.

— Pose-la là, veux-tu ? Je l'ouvrirai tout à l'heure.

Missy lui jette un coup d'œil interrogatif, puis, dans un soupir, dépose la lettre sur la coupelle en étain.

Colette observe l'enveloppe, de son regard de chat, immobile...

Comme si elle essayait de lire au travers. Elle sait déjà, oh, oui, elle sait tout ce que contient cette lettre.

Missy s'assied lourdement sur le fauteuil, sort un cigarillo en tapotant sur son boîtier et le glisse entre ses dents.

La marquise de Morny sait à quel point sa Colette, petit faune épris de liberté, déteste sa prison dorée. Or, la prison a parfois l'allure et le visage d'une mère... Elle sait bien, Missy, que tout ce que la multiplication des activités de Colette doit beaucoup à ce désir d'indépendance : sortir du carcan imposé par sa mère ! Elle l'a compris hier, pas plus tard qu'hier, quand Colette lui a lu le passage qu'elle venait d'écrire :

« Je veux faire ce que je veux. Je veux jouer la pantomime, même la comédie. Je veux danser nue, si le maillot me gêne et humilie ma plastique. Je veux me retirer dans une île s'il me plaît [...]¹⁷². » À travers ces lignes Missy a compris que, à plus de trente ans, elle écrivait là sa déclaration d'indépendance... Qu'elle n'était pas encore sortie de l'emprise maternelle.

Colette se lève, et ferme les pans de son peignoir, comme si elle était entrée en scène.

— Ma chère Missy, déclame-t-elle, d'un ton volontairement dramatique... Je pourrais te dire exactement les premiers mots de cette lettre...

Sido commence en effet quasi toutes ses lettres par une longue plainte de louve abandonnée : « Tu ne m'écris pas », « Je n'ai pas reçu de lettre », « Que fais-tu, tu m'abandonnes ? » pour, souvent, poursuivre en lâchant quelques reproches sur sa carrière. Sido ne voulait voir sa fille que derrière un cahier, écrivant un roman. Tout ce qui l'éloignait de la noble profession d'auteur, que ce soit le journalisme ou le théâtre, *a fortiori* l'esthétique, elle le repoussait. « Tu te gâches, ma fille », lui écrivait Sido en substance.

Quand Colette, à partir de 1910, collabore au journal *Le Matin*, sa mère ne cesse de le lui reprocher... Et pourtant : Colette fera feu de tout bois ! Et c'est grâce à ses articles qu'elle nourrira ses romans.

Mais Sido, petite sœur de journalistes, a d'elle une vision idéalisée : celle d'une fille douée, qui doit économiser sa plume pour les plus nobles desseins... D'où les petits reproches larvés ou explicites : « Quel dommage, quand on a un talent d'écrivain comme le tien d'aller danser au théâtre¹⁷³ », voire, plus cruel : « Tu n'as pas ce qu'il faut pour réussir sur scène¹⁷⁴. » Allusion à son corps potelé, à ses bras et ses mollets ronds, que certains

critiques épingeront dans la presse ? On comprend pourquoi Colette cherche à desserrer les liens... Et pourquoi elle a parfois redouté les remarques maternelles.

— Ta mère t'aime, chuchote Missy de sa belle voix feutrée.

Colette secoue sa tignasse de pâtre bouclée.

— Un amour... bien encombrant. Je pourrais m'en accommoder, mais elle... m'influence trop. Dans ses yeux, il y a mille et une chaînes...

« Comment quelqu'un aurait-il pu échapper à l'influence de Sido ? On ne lui échappait pas, on ne songeait pas à lui échapper. Et si, un peu plus tard, j'ai pris des manières plus libres que je ne l'aurais dû, c'était pour avoir l'air plus libre, mais cela ne signifiait pas que j'échappasse à son influence¹⁷⁵ », dira-t-elle encore.

Missy soupire, fixe sa compagne de son long regard mélancolique, avale une gorgée de thé, réfléchit :

— Chez certaines mères, j'imagine, le reproche tient lieu de déclaration d'amour... Est-ce que Sido n'essaie pas de te dire qu'elle t'aime ? Même si c'est sur le ton de la critique ?

Colette balaie l'air de sa main, comme si elle chassait une mouche.

Missy s'installe et lui prend la main.

— Elle te réclame. Ne faudrait-il pas la faire venir ici ? Ou aller la voir ?

— Non, non, surtout pas. Oui, oui, je vais lui écrire... Je te promets...

Il est vrai que, à lire la correspondance de Sido, on est frappé par le ton plaintif de la mère : « Et tu es loin de moi, et je ne te vois que rarement... je me languis de toi... Où es-tu ? Que fais-tu ? Quand viens-tu ? As-tu vu Léo ? » C'est clair : Sido se sent abandonnée par sa fille, et la demande, désespérément, avec le désespoir d'un bébé qui réclamerait sa mère.

Quand nos enfants franchissent le seuil de l'adolescence, nous expérimentons parfois ce cercle vicieux : le silence de l'ado entraîne les plaintes de la mère, l'enfant se referme encore plus, la mère se fait harcelante, l'enfant se mure dans son silence et se cadenasse à double tour. À ce petit jeu-là, les mères sont toujours perdantes. Il faudrait juste rompre le cercle, cesser la valse des plaintes et des reproches... User de stratégie amoureuse, de celles que l'on utilise avec des amants. Avoir la délicatesse. Ne pas demander mais accueillir... Pourquoi y parvenons-nous si peu, nous, les mères ?

Pour voir éclore, à nouveau, la parole chez son enfant. Sido est, devant le mutisme de sa fille, aussi impuissante que devant le silence d'une plante. Elle perd toute raison. Elle, si intelligente, capable d'attendre la floraison d'un cactus rose avec la patience qu'on lui connaît, elle perd ses nerfs devant le silence de sa fille. Telle une médiocre jardinière, elle en viendrait presque à noyer sa plante par excès d'eau. L'amour mère-enfant, en particulier mère-fille, est comme l'amour entre deux êtres. Ça n'est pas parce que vous demanderez que vous obtiendrez. Il faut se tenir prêt, raconter de soi... Attendre...

Mais Sido est âgée, malade, et possessive. La psychiatre Marie Lion-Julin explique fort bien que certaines mères attendent trop de leur fille : « Elles donnent l'impression d'aimer leur fille, de s'en préoccuper... Mais ce qu'elles recherchent, c'est être entourées d'affection¹⁷⁶. » Il y aurait, donc, une véritable inversion de génération. Sido est redevenue une petite fille, et a placé Colette en position de mère. Un « switch » de position assez fréquent en fin de vie, alors que nos parents nous demandent de les protéger. Une inversion d'autant plus aisée que Sido n'a pas connu sa propre mère...

Mais Colette se dérobe. Peut-être ne pouvait-elle pas affronter la mort de sa mère. Peut-être voulait-elle conserver en elle la Sido toute-puissante. Or, sa mère se vide de sa chair, de sa souplesse... Sa mère, si puissante, si immense, lui semble aujourd'hui si petite... Elle a perdu en largeur, en volume, en sonorité, en parfum, en lumière...

Sido est devenue une fleur déshydratée. Elle s'est vidée de sa substance, tout comme la maison de Saint-Sauveur, protection de son enfance, s'était vidée de ses meubles, après la vente par adjudication. Et ça, Colette le déteste. Colette abhorre toutes ces fausses vies, ces succédanés de son enfance, ces faux sentiments. Elle ne veut se souvenir que d'une seule Sido : la toute-puissante, la rayonnante Sido, celle qui l'entraînait dans les bois au petit matin. L'autre femme, la Sido amaigrie et malade, la Sido grignotée par petits bouts par la mort, elle n'en veut pas...

Et Colette ne manque pas de s'interroger : Comment peut-on devenir à ce point le parent de son parent ? C'est vertigineux. Il y a si peu de temps, c'était Sido qui lui enseignait la vie...

DERNIÈRE VISITE...

La dernière visite aura lieu en juillet 1912, à Châtillon, dans la petite maison de la rue de l'Égalité. Sido avait encore une fois réussi à vaincre momentanément le cancer du sein qui la rongeait. Colette s'est pomponnée pour se rendre là-bas, maquillée et cerné les yeux de noir, comme pour aller voir un directeur de journal.

Elle a vu ce regard implorant, terrible, de ceux qui savent qu'ils vont mourir. Elle lui a souri, elle a relevé ses oreillers derrière elle, elle l'a parfumée avec de l'essence de violette, derrière les oreilles, et a remplacé les trois roses fanées dans le vase.

Pendant toute cette visite, Colette s'était tenue bien droite, comme si des épines avaient poussé le long de sa colonne vertébrale. Elle avait adopté ce petit ton pointu, très parisien, avec lequel on raconte des balivernes. Ne pas craquer, ne pas pleurer. Ne rien laisser voir de son trouble.

« Oui, maman. Fais attention à toi. » « Tout va bien aller. » « Mais non, tu ne vas pas si mal, voyons, fais-moi confiance. Je ne connais personne d'aussi solide que toi. N'as-tu pas dit que tu étais comme le phénix, renaissant de ses cendres ? Tu as juste besoin de te reposer. » Elle l'avait gentiment disputée, comme on tape sur les doigts d'un enfant, quand Sido lui avait raconté ses « petits accidents » : elle était tombée de son escalier et s'était meurtri la cuisse, elle s'était brûlé la main en lâchant sa bouilloire de cinq litres en cuivre rouge... Et elle désespérait de ne pouvoir nettoyer elle-même sa petite casserole bleue¹⁷⁷.

Ça n'est que dans la victoria du retour que Colette a senti ses muscles se relâcher. Elle a essuyé les quelques larmes dans ses yeux, rapidement.

Sido mourra neuf jours plus tard. Colette ne se rendra pas à son enterrement. Comme une case que l'on saute, en jouant à la marelle. Geste suprême de déni ?

Elle tombe enceinte de sa fille quinze jours après, et accouche de sa petite Colette le 3 juillet 1913... Quasiment neuf mois plus tard. Sa fille devient une sorte de « mère de remplacement¹⁷⁸ ».

Elle apparaît comme une fille ingrate... Mais n'a-t-elle pas commencé à faire de Sido le personnage de toute son œuvre – à abandonner la « carcasse » de la mère vieillissante pour la transformer en mythe littéraire ?

Colette n'obéit-elle pas à sa chère mère ? N'était-ce pas Sido qui, concentrée sur la floraison d'un cactus, couvait en elle l'idée de l'œuvre à venir ?... Elle qui considérait qu'il n'y avait rien de plus important qu'un livre ? Qu'elle ne s'étonne pas, alors, de l'absence de sa fille... Non, il ne s'agit pas d'ingratitude, mais d'un éloignement du quotidien, pour mieux se rapprocher de la littérature. Colette est en train de faire refleurir sa mère. Et voilà Sido passée directement de « mère fusionnelle » à « mythe littéraire ».

Mais qui peut faire l'économie d'un tel deuil ? Un jour, bien longtemps après, la mort de sa mère lui reviendra en plein visage, comme chez tous ceux qui refoulent. C'est en 1923, onze ans après l'enterrement de Sido.

Une lettre lui arrive – comme un signe du destin. Elle le raconte à sa chère amie Marguerite Moreno : « Figure-toi que [...] j'ouvre un tiroir de mon petit bureau pour prendre de l'argent, une lettre tombe, une seule : une lettre de ma mère, une des dernières, écrites au crayon, avec des mots inachevés et remplie déjà de son départ [...] »

» Que c'est curieux, on résiste victorieusement aux larmes, on se "tient" très bien, aux minutes les plus dures. Et puis quelqu'un vous fait un petit signe amical derrière une vitre – on découvre, fleurie, une fleur encore fermée la veille – une lettre tombe d'un tiroir, et tout tombe¹⁷⁹. »

On imagine le retour du boomerang... La crise de larmes de Colette, la dévastation devant ce chagrin qui renaît. Elle visualise tout en un quart de seconde : les doigts gourds de sa mère tenant difficilement le stylo, le griffonnage tremblant, la main, jadis si puissante, au jardin, devenue si faible, jusqu'à laisser tomber la bouilloire... Le regard noyé.

L'émotion, intacte. Ce jour-là, les sanglots de l'écrivain l'ont emporté sur tout le reste... Colette s'est effondrée, le corps traversé de spasmes. Mon Dieu, pourquoi l'ai-je abandonnée ?

UNE SÉPARATION...

Colette se retourne dans son lit. Elle a quatre-vingts ans...

Place du Palais-Royal, où elle habite désormais, elle entend de très loin les cris des enfants. Pourquoi ces cris lui apparaissent-ils soudain étouffés ? Ses sens se sont-ils émoussés à ce point ? Les enfants sont-ils en train de partir pour l'école ? Ou bien est-ce déjà la récréation ?

Dans son lit-bateau, où elle déjeune, où elle écrit, Colette ferme à demi les yeux. Oui, aujourd’hui, elle sent vraiment peser ses quatre-vingts ans...

Elle n’entend plus beaucoup les bruits du monde. Mais ceux de la maison lui parviennent comme s’ils étaient très proches. Les bruits du quotidien. La vaisselle qui tinte, la cafetière qui s’emballe, le petit « pschuiiiitt » de l’eau du robinet, les fredonnements de Maurice...

Maurice Goudeket, son troisième mari de quinze ans son cadet, dans la pièce contiguë, lui prépare son plateau du petit déjeuner. Une odeur de café monte jusqu’au plafond. Cette odeur de café au lait est si... mélancolique, nostalgique, que pour un peu elle en aurait les larmes aux yeux. Sauf que ça fait longtemps, maintenant, que Colette n’a plus le goût des larmes. Elle ferme les yeux, ouvre grand ses narines.

Et elle voit... Elle voit les grandes tartines de pain bis, trempées dans le café au lait que sa mère faisait dorer au four, au-dessus du grand bol qui faisait des glouglous et des petits bruits délicieux. Comme c’était bon... Et comme ils lui semblent réels aujourd’hui. Bien plus réels que la baguette de pain grillé beurré que Maurice lui apportera sur le plateau, tout à l’heure.

La nostalgie a des odeurs de fumé.

— Maman... Sido..., chuchote Colette.

Elle est si proche, soudain.

— Maman, parle-moi, chuchote Colette.

Le visage de sa mère apparaît. Ses cheveux blonds coiffés en chignon, ses magnifiques yeux de chat, ses joues veloutées... Son fou rire et son accent rocailleux.

Elle semble voler au-dessus d’elle. Colette aime cette protection séraphique... Jusqu’au moment où une autre image se superpose à la première : celle d’une Sido desséchée aux cheveux gris et maigres, aux joues émaciées et couperosées.

Colette porte ses mains noueuses à son visage. Pourquoi la seconde image vient-elle toujours se superposer à la première ? Pourquoi le fou rire de Sido se transforme-t-il en crécelle, comme dans un mauvais rêve ?

— Je t’ai attendue, Minet Chéri... J’ai passé tant de temps... Mais tu n’es pas venue...

Colette se tourne de l’autre côté du lit, pour ne plus la voir. Elle secoue lentement la tête.

— Tu m'avais dit : « Je déteste le deuil. » Tu m'avais dit que tu n'aimais chez moi que le rose, et certains bleus¹⁸⁰... Si quelqu'un comprend, c'est bien toi...

— Je comprends, Minet Chéri, mais j'avais tant besoin de toi... Aujourd'hui, je suis heureuse. Achille, ton frère, est à mes côtés.

— Dis-lui de ne pas m'en vouloir. Dis à Achille que je l'aime. Dis, maman... Tu es fière de moi ?

— Tu es devenue un grand écrivain, Minet Chéri. Tu as réussi, toi. Tu es ma plus belle œuvre...

Le visage de Sido se brouille, comme si on avait jeté une pierre au milieu du lac.

Il arrive toujours un moment où l'on perd les morts. La mémoire de leur visage. Ils partent si vite.

Colette desserre ses doigts sur ses yeux.

Elle préfère garder en mémoire l'image de la belle Sido, pleine de vie, les joues roses et la peau veloutée comme une pêche dodue et juteuse.

1954 : à la radio, elle entend une voix douce et étrange à la fois, une voix qui vous saisit aux tripes : c'est l'écrivain Marguerite Duras, qui parle de son livre *Les Petits Chevaux de Tarquinia*. Une histoire d'amour fou, qui se déroule en vacances, en Italie du Sud. Elle a quarante ans, Marguerite Duras. Tout l'avenir pour écrire. « J'en ai quarante et un de plus », songe Colette.

Duras a failli avoir le prix Goncourt pour *Un barrage contre le Pacifique*, il y a quatre ans. Elle y évoquait sa mère, un personnage de mère majestueuse. Ce personnage entier, obstiné, fier, orgueilleux, lui a rappelé, à bien des égards, Sido. Mais le « barrage » de Sido, sa passion, c'était la Nature... Sido n'aurait jamais imaginé que le barrage puisse tenir. Elle connaissait trop bien la Nature, elle...

L'esprit de Colette vagabonde...

Colette pense : l'époque plairait à Sido. Il y a cinq ans, une philosophe du nom de Simone de Beauvoir a publié un essai sur l'oppression des femmes et leur libération. Le livre trône sur sa table de chevet. Un livre dédicacé par l'auteure, *Le Deuxième Sexe* : « À vous, dont j'admire l'œuvre. À vous qui,

par votre existence même, avez si bien illustré notre cause. » Colette connaît par cœur la dédicace. Elle ne se sent pas féministe. Mais, semble-t-il, elle a vécu librement... En dénonçant, à travers son histoire avec Willy, l'oppression subie par les femmes.

Les femmes se réveillent aujourd'hui. Beauvoir aura, qui sait, peut-être le prix Goncourt ? Ou le prix Nobel ? Les choses ont tant changé, en cinquante ans.

Sido était féministe, elle. Elle aurait aimé Simone de Beauvoir. Aurait-elle aimé, songe Colette, la femme que je suis devenue ?

Colette se retourne dans son lit : *Moi, je n'ai pas eu le Goncourt non plus... Mais la Légion d'honneur, oui. Et je suis devenue... ce que tu voulais que je sois, maman. Une sorte de cactus épanoui...* Colette sourit.

Il ne se passe pas un jour sans qu'un journaliste vienne sonner à sa porte, rencontre la gouvernante, ou bien Maurice... Il ne se passe pas une semaine sans que l'on vienne lui proposer d'écrire sa biographie, ou faire un film. Elle a accepté, récemment, une jeune fille, Yannick Bellon la filme sur ses lieux depuis la naissance. Ça, c'était une très bonne idée. Colette se demande si ce qu'elle a aimé le plus au monde, au-delà de Sido, de ses maris, de sa fille, de ses chats... Ça n'est pas la maison de Saint-Sauveur en Puisaye. Dans cette maison, il y a eu son enfance, sa mère, ses chats, ses livres, ses amours...

Sa dernière demeure, c'est celle-ci... Cet appartement du Palais-Royal, en plein cœur de Paris. Elle n'en bougera pas ! C'est bien ce qu'elle a dit à Yannick Bellon : « Là où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute »...

Elle sait aujourd'hui que son temps est compté. C'est une question de mois ; de semaines, peut-être. Elle le note à un certain affaiblissement, à une langueur de son corps et de son esprit... Au sommeil qui la prend de plus en plus par inadvertance, comme une petite mort. Aux nuits plus courtes. Les vivants ont pour eux le fameux rythme binaire : le jour, la nuit. Mais les autres voient leurs journées grignotées de part et d'autre. Jusqu'au moment où la camarde vient vous faucher tout à fait.

Et puis, il y a cette main... Sido le lui avait bien dit. On oublie que l'on est vieux, jusqu'au moment où, par accident, on surprend, sur son drap, sa propre pauvre main. Et là, on n'en revient pas... On imagine toujours la main potelée de ses vingt ans, et on a sous les yeux une serre d'oiseau, une peau tachetée, des doigts déformés. Une main de vieille femme.

Colette souffre d'arthrose et d'arthrite. Là où, jadis, elle dansait, si souplement, les seins nus, vêtue de quelques voiles, au théâtre des Mathurins, aujourd'hui elle est percluse de courbatures. La souplesse est du monde des vivants. La raideur l'a déjà envahie.

Elle ferme à demi ses yeux de chat. Elle pense à sa petite Colette au nez spirituel, la fille de Henry de Jouvenel.

Il faut que sa fille vienne la voir. C'est une malédiction : Bel Gazou est en train de répéter ce qu'elle a fait à sa mère. Elle la boude. La répétition mère-fille se poursuit à la génération suivante...

Quand la mort viendra, sur ses coussinets roses et élastiques, elle ne se rebutera pas. Elle l'accueillera comme une amie. Une amie qui vous prend par la main. Elle fermera les yeux et la mort aura le visage de Sido, ses yeux gris à peine creusés, ses cheveux blonds...

Quand elle était toute petite, elle posait sa tête sur la poitrine moelleuse de sa mère, et pensait parfois qu'il serait si bon de retourner dans le ventre maternel. Ce serait comme, un peu, rentrer à la maison de l'enfance.

Colette ferme les yeux. « Je t'embrasse comme je t'aime », lui écrivait Sido. La mort est si douce, quand on s'y rend accompagné...

REMERCIEMENTS

Je remercie mon éditrice Karine Bailly de Robien, pour sa confiance, et sa présence chaleureuse,

Toute l'équipe des éditions Charleston, pour sa créativité et sa joie de vivre,

Christine Cameau pour sa relecture précieuse,

Bernard Leduc pour son enthousiasme.

Mes remerciements à Sandro Agénor, le Centre d'Etudes Colette et Jean Mascolo pour les photographies, ainsi qu'au Musée Colette (Château de Saint-Sauveur en Puisaye) pour son accueil.

Crédits photographiques

Photographies de couverture :

Collection Jean Mascolo

Elliott Erwitt / Magnum photos

Collection Centre d'études Colette

Téléchargez une vidéo exclusive de l'auteur

Rendez-vous sur la page :

<http://editionscharleston.fr/trois-filles/>

pour découvrir une interview filmée de Sophie Carquain

1. Incestuel n'est pas incestueux. L'incestuel évoque une ambiance incestueuse, sans passage à l'acte.
2. « Il y avait des endroits, confie Duras, je me souviens, où l'on se réfugiait quand on en avait assez des adultes. Dès lors, j'ai toujours été à la recherche d'un endroit, je n'arrivais jamais à être là où j'aurais voulu » (*Marguerite Duras, la passion suspendue, entretiens avec Leopoldina Pallotta della Torre*, Éd. du Seuil, 2013).
3. Duras à Bernard Pivot, « Apostrophes », 28 septembre 1984.
4. *Les Yeux ouverts, entretiens avec Matthieu Galey*, Le Livre de poche, 1970.
5. « Apostrophes », émission de Bernard Pivot, 1984.
6. *À ma mère : 50 écrivains parlent de leur mère*, par Marcel Bisiaux et Catherine Jajolet, Horay, 2010.
7. *Entre sœurs, une question de féminité*, par Sophie Carquain et Maryse Vaillant, Albin Michel, 2008.
8. *L'Été 80*, de Marguerite Duras, Éd. de Minuit, 1980.
9. *L'Amant*, éd. de Minuit.
10. L'âge du petit garçon dans *L'Été 80...*
11. *La Vie matérielle : Marguerite Duras parle à Jérôme Beaujour*, POL, 1987.
12. On pense à la scène du film *Titanic* entre Rose et sa mère. Constatant la désobéissance de sa fille, la mère la « redresse » d'un coup sec dans son corset, au risque de l'étouffer.
13. « Je ne sais pas qui a pris la photo du désespoir, celle de la cour de la maison de Hanoi. Peut-être mon père une dernière fois » (*L'Amant*).
14. *Marguerite Duras*, par Christiane Blot-Labarrère, Éd. du Seuil, coll. « Les Contemporains », 1992.
15. Interviewée par Pierre Dumayet à l'occasion de la publication du *Ravissement de Lol V. Stein*, en 1964, elle précise cette mission de l'écriture : « Écrire, c'est l'abolition du sentiment, c'est n'être personne. *Lol V. Stein*, c'est le roman de la dé-personne, de l'im-personnalité. »
16. « Marguerite Duras », *Le Magazine littéraire*, « Nouveaux regards », février 2013.
17. *Mères-filles, une relation à trois*, par Caroline Eliacheff et Nathalie Heinich, Albin Michel, 2002.
18. *L'Amant*, Éd. de Minuit, 1984.
19. *Mères-filles, une relation à trois*, *op. cit.*
20. *Marguerite Duras*, par Laure Adler, Gallimard, coll. « NRF Biographies », 1998.
21. *Ibid.*
22. *Marguerite Duras*, par Laure Adler, *op. cit.*
23. *L'Amant*, *op. cit.*
24. Citation du « cahier rose marbré », daté de 1943, où ont été déposées les archives de Marguerite Duras (*Cahiers de la guerre et autres textes*, POL / IMEC, 2006).
25. *À ma mère : 50 écrivains parlent de leur mère*, *op. cit.*
26. *La Vie matérielle*, *op. cit.*
27. *Emily L.*, Éd. de Minuit, 1987
28. *Les Petits Chevaux de Tarquinia*, Gallimard, 1953.
29. *Entre sœurs, une question de féminité*, *op. cit.*
30. Les toutes premières phrases sont magnifiques : « Comment ne pas revenir ? Il faut se perdre. Je ne sais pas. Tu apprendras. Je voudrais une indication pour me perdre » (*Le Vice-consul*, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1977).
31. « Marguerite Duras, telle qu'en elle-même », *op. cit.*
32. « Les gens attendent d'avoir du temps, du calme. Ce n'est pas vrai. C'est un prétexte. Ils n'ont qu'à écrire, partout ! » (Duras à Bernard Pivot, « Apostrophes », 28 septembre 1984).

33. *À ma mère : 50 écrivains parlent de leur mère*, op. cit.
34. *À ma mère : 50 écrivains parlent de leur mère*, op. cit.
35. « Marguerite Duras, telle qu'en elle-même », op. cit.
36. « Apostrophes », 1984.
37. Laure Adler, dans *Marguerite Duras*, op. cit.
38. C'est ainsi que l'on désigne l'objet destiné à nous rassurer – un doudou, par exemple.
39. *C'était Marguerite Duras*, t. I, 1914-1945, Fayard, 2006.
40. « Et non pas comme je l'ai écrit ailleurs à la cantine de Réam », précisera Duras dans *L'Amant*.
41. *Cahiers de la guerre et autres textes*, op. cit., « Cahier rose marbré ».
42. *L'Amant*, op. cit.
43. 28 septembre 1984.
44. *Ibid.*
45. *À ma mère : 50 écrivains parlent de leur mère*, op. cit.
46. Marguerite Duras dira pourtant que ni sa mère ni son frère n'ont jamais rien su de son aventure avec Léo le Chinois. Il est permis d'en douter.
47. « Le rôle dramatique du spectateur dans les jeux psychologiques », *Actualités en analyse transactionnelle*, n° 59, juillet 1991.
48. *C'était Marguerite Duras*, t. I, par Jean Vallier, op. cit.
49. D'après Jean Vallier (*C'était Marguerite Duras*, t. I, op. cit.), les voyages étaient au compte du budget local de la Cochinchine.
50. « L'accouchement je le vois comme une culpabilité. Comme si on lâchait l'enfant, comme si on l'abandonnait » (« Marguerite Duras, telle qu'en elle-même », documentaire INA, 2003, op. cit.).
51. *Ibid.*
52. *Ibid.*
53. *À ma mère : 50 écrivains parlent de leur mère*, op. cit.
54. *L'Amant*, op. cit.
55. *Mémoires d'une jeune fille rangée*, par Simone de Beauvoir, Gallimard, « Folio ».
56. Voir *La Place des bonnes, la domesticité féminine à Paris en 1900*, par Anne Martin-Fugier, Perrin, 2004.
57. *Simone de Beauvoir*, par Deirdre Bair, Fayard, 1991.
58. *Ibid.*
59. *Ibid.*
60. *Mémoires d'une jeune fille rangée*, op. cit.
61. *Ibid.*
62. *Entre sœurs, une question de féminité*, op. cit.
63. *Ibid.*
64. *Mémoires d'une jeune fille rangée*, op. cit.
65. *Mémoires d'une jeune fille rangée*, op. cit.
66. *Mémoires d'une jeune fille rangée*, op. cit.
67. *Simone de Beauvoir*, par Deirdre Bair, op. cit.
68. *Mémoires d'une jeune fille rangée*, op. cit.
69. Albin Michel, 2007, rééd. Le Livre de poche, 2011, chap. 1, « L'emprise maternelle ».
70. *Mémoires d'une jeune fille rangée*, op. cit.
71. *Ibid.*
72. *Simone de Beauvoir*, par Deirdre Bair, op. cit.
73. *La Place des bonnes, la domesticité féminine à Paris en 1900*, op. cit.
74. *Op. cit.*

75. On le lit notamment dans *Les Sœurs Beauvoir*, par Claudine Monteil, Éditions 1, 2003.
76. *Le Petit Surdoué de 6 mois à 6 ans*, par Monique de Kermadec et Sophie Carquain, Albin Michel, 2013.
77. *Simone de Beauvoir*, par Deirdre Bair, *op. cit.*
78. *Mémoires d'une jeune fille rangée*, *op. cit.*
79. *Ibid.*
80. *Ibid.*
81. *Ibid.*
82. *Ibid.*
83. *Une mort très douce*, *op. cit.*
84. *Mémoires d'une jeune fille rangée*, *op. cit.*
85. « Il n'y avait de place pour rien d'autre, même pas pour une petite commode » (*Simone de Beauvoir*, par Deirdre Bair, *op. cit.*).
86. *Simone de Beauvoir; une femme méconnue*, par Guillaume Moricourt, Dorval Éd., 2008.
87. *Simone de Beauvoir*, par Deirdre Bair, *op. cit.*
88. *Mémoires d'une jeune fille rangée*, *op. cit.*
89. Voir *La Belle Époque*, par Michel Winock, Perrin, 2002.
90. *Mémoires d'une jeune fille rangée*, *op. cit.*
91. *Simone de Beauvoir*, par Deirdre Bair, *op. cit.*
92. *Ibid.*
93. *Little Women*, de May Alcott est publié en 1869.
94. *Mémoires d'une jeune fille rangée*, *op. cit.*
95. *Ibid.*
96. *Simone de Beauvoir*, *op. cit.*
97. Selon la formule de Géraldine dans le chapitre « L'emprise maternelle », dans *Comment la psychanalyse peut changer la vie*, *op. cit.*
98. *Les Mères toxiques : les comprendre pour se libérer de leur emprise*, Bruxelles, Ixelles Éd., 2013.
99. Dans « L'emprise maternelle » (*Comment la psychanalyse peut changer la vie*, *op. cit.*), Géraldine notera elle aussi que, pour se protéger, elle a frôlé l'autisme, jusqu'à devenir à moitié sourde.
100. *Simone de Beauvoir*, par Deirdre Bair, *op. cit.*
101. *Mémoires d'une jeune fille rangée*, *op. cit.*
102. *Simone de Beauvoir*, par Deirdre Bair, *op. cit.*
103. *Mémoires d'une jeune fille rangée*, *op. cit.*
104. *Simone de Beauvoir*, *op. cit.*
105. *Simone de Beauvoir*, par Deirdre Bair, *op. cit.*
106. *Simone de Beauvoir*, par Deirdre Bair, *op. cit.*
107. *Ibid.*
108. « Je l'ai vu plus d'une fois, entre mes quinze et mes vingt ans, rentrer à huit heures du matin, sentant l'alcool et racontant d'un air embarrassé des histoires de bridge et de poker » (*Une mort très douce*, *op. cit.*).
109. *Sartre*, par Annie Cohen-Solal, Gallimard, 1985.
110. *La Force de l'âge*, par Simone de Beauvoir, Gallimard, « Folio ».
111. *Ibid.*
112. *La Force de l'âge*, *op. cit.*
113. *Ibid.*
114. *Ibid.*

- [115.](#) Marguerite Duras, par Laure Adler, *op. cit.*
- [116.](#) Colette, *La Naissance du jour*, Flammarion, 1928.
- [117.](#) Voir *Les Sœurs Beauvoir*, par Claudine Monteil, *op. cit.*
- [118.](#) Nelson Algren est un écrivain américain, né en 1909, que Simone rencontre en 1947 et avec qui elle aura une relation passionnée pendant quinze ans. Ils ont entretenu une volumineuse correspondance.
- [119.](#) *La Maison de Claudine*, R. Laffont, « Bouquins », t. II, 1989.
- [120.](#) *La Naissance du jour*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, t. II.
- [121.](#) *Ibid.*
- [122.](#) Colette : *la vagabonde assise*, par Hortense Dufour, Éd. du Rocher, 2000.
- [123.](#) *Claudine en ménage*, dans *Oeuvres complètes*, R. Laffont, « Bouquins », 1989.
- [124.](#) *Lettres à Colette*, *op. cit.*
- [125.](#) *La Maison de Claudine*, *op. cit.*
- [126.](#) *Ibid.*
- [127.](#) *Sido*, par Colette, Le Livre de poche, 1931.
- [128.](#) *Le Fanal bleu*, R. Laffont, « Bouquins », t. III.
- [129.](#) *Sido*, *op. cit.*
- [130.](#) *Le Fanal bleu*, *op. cit.*
- [131.](#) Colette : *la vagabonde assise*, *op. cit.*
- [132.](#) *Sido*, *op. cit.*
- [133.](#) *La Naissance du jour*, *op. cit.*
- [134.](#) *Journal à rebours*, R. Laffont, « Bouquins », t. III.
- [135.](#) *Mes apprentissages*, R. Laffont, « Bouquins », 1989.
- [136.](#) *Lettres à Colette*, *op. cit.*, lettre du 2 juin 1909.
- [137.](#) *Entre sœurs*, coécrit avec Maryse Vaillant, *op. cit.*
- [138.](#) Pour reprendre la formule de Colette, évoquant sa demi-sœur Juliette « accablée de cheveux » (*La Maison de Claudine*, *op. cit.*).
- [139.](#) *L'ABCdaire de Colette*, par Guy Ducrey, Flammarion, 2000.
- [140.](#) *Sido*, *op. cit.*
- [141.](#) *Ibid.*
- [142.](#) *Ibid.*
- [143.](#) *Les Vrilles de la vigne*, « Rêverie du Nouvel An », Le livre de poche, 1931.
- [144.](#) *Lettres à Colette*, *op. cit.*, lettre du 1^{er} décembre 1911.
- [145.](#) Colette : *la vagabonde assise*, *op. cit.*
- [146.](#) *Ibid.*
- [147.](#) *Amoureuse Colette*, Éd. Herscher, 2002.
- [148.](#) *La Maison de Claudine*, *op. cit.*
- [149.](#) *La Maison de Claudine*, *op. cit.*
- [150.](#) *Ibid.*
- [151.](#) Colette, par Claude Pichois et Alain Brunet, Éd. de Fallois, 1999.
- [152.](#) *Op. cit.*, chapitre « L'emprise maternelle ».
- [153.](#) *Colette à 20 ans, une apprentie pas sage*, par Marie-Céline Lachaud, Au diable Vauvert, 2010.
- [154.](#) *Bella Vista*, R. Laffont, « Bouquins », t. II.
- [155.](#) *Ibid.*
- [156.](#) *Colette à 20 ans, une apprentie pas sage*, *op. cit.*
- [157.](#) *Mes apprentissages*, R. Laffont, « Bouquins », t. III.
- [158.](#) *Colette à vingt ans, une apprentie pas sage*, *op. cit.*

- [159.](#) *Mes apprentissages*, op. cit.
- [160.](#) *Ibid.*
- [161.](#) *Sido*, op. cit.
- [162.](#) *Lettres à Colette*, op. cit., lettre du 8 septembre 1905.
- [163.](#) *Mes apprentissages*, op. cit.
- [164.](#) *Colette à 20 ans, une apprentie pas sage*, op. cit.
- [165.](#) *60 ans de la vie de Colette*, film de Jacques Tréfouël, INA, 3 août 1964, commentaire de Jean Santamaria, au musée Colette.
- [166.](#) *Le Fanal bleu*, op. cit.
- [167.](#) *Lettres à Colette*, op. cit., lettre du 17 février 1909.
- [168.](#) *Pardonner à ses enfants : de la déception à l'apaisement*, avec Maryse Vaillant, Albin Michel, 2012.
- [169.](#) *Mes apprentissages*, op. cit.
- [170.](#) *Les Vrilles de la vigne* sortira en 1908.
- [171.](#) *Colette : libre et entravée*, par Michèle Sarde, Stock, 1978.
- [172.](#) *Les Vrilles de la vigne*, op. cit.
- [173.](#) *Lettres à Colette*, op. cit., lettre du 12 novembre 1906.
- [174.](#) *Ibid.*, lettre du 17 février 1907.
- [175.](#) Interview accordée à André Parinaud (1950), dans le fascicule « À l'ombre d'une mère, la naissance du jour », édité par le musée Colette.
- [176.](#) *Mères, libérez vos filles*, par Marie Lion-Julin, Odile Jacob, 2008.
- [177.](#) *La Maison de Claudine*, op. cit., « Ma mère et le fruit défendu ».
- [178.](#) Ce choc des générations nous renvoie au très beau roman de Justine Lévy, *Mauvaise fille* (Stock, 2009), dans lequel l'héroïne, Louise, est enceinte au moment même où sa mère se meurt...
- [179.](#) Cité dans « À l'ombre d'une mère... *La Naissance du jour* », musée Colette, Saint-Sauveur-en-Puisaye.
- [180.](#) In *La Maison de Claudine* : « Que je ne te voie pas porter le deuil ! Tu sais très bien que je n'aime pour toi que le rose et certains bleus. »

Les éditions Charleston



La maison d'édition qui vous donne la joie de lire !

Rejoignez-nous sur la [page Facebook](#) des éditions Charleston et sur Twitter : [@LillyCharleston](#). Retrouvez tous nos livres, les prochaines parutions et les événements à ne pas manquer sur notre site : [www.editionscharleston.fr](#)

Les éditions Charleston est une marque des [éditions Leduc.s.](#)

Les éditions Leduc.s
17, rue du Regard
75006 Paris
info@editionsleduc.com



[Retour à la première page.](#)